

L'Homme polyconscient

Nouméa, 2010-2011

Merci à mes relecteurs, d'autant plus remarquables qu'ils sont loin d'être d'accord avec tout ce qui est écrit.



Introduction : Le Moi maquillé 7

Que vaut une théorie de la conscience ? 16

Devant le miroir 16

Échelle de conscience 22

Conscience évolutive 29

L'âme dans la peau 29

Des mythes aux théories modernes de la conscience 33

Le bestiaire des consciences 38

Betaconscience 38

Hyperconscience 39

Monoconscience 40

Panconscience 41

Polyconscience et pré-polyconscience 42

Superconscience 43

Théorèmes de la polyconscience 46

Construis... Moi 46

Représentations infidèles 47

Les conflits 48

Le caractère 50

Politique de la polyconscience 51

Le savoir 53

Le temps 53

La propriété 55

Merci maman, merci papa 57

Ancrage biologique 58

Comment la polyconscience peut-elle s'intégrer dans les schémas neurologiques connus du fonctionnement mental ? 58

Sommeil paradoxal 68

Paliers de conscience : comment fonctionnent-ils ? 71

Le rôle de la conscience 72

La panconscience 74

La panconscience est-elle synonyme de société utilitariste ? 76

La panconscience tue la diversité 77

Les enfants de la panconscience 78

Les outils de la polyconscience 83

Mimétisme 83

Rêve et imagination 85

Illusions et spiritualisme 87

Motorisation 91

Evaluation 91

Mémoire 92

L'intelligence 94

Insatisfaction 95

Phénotypes polyconscients 97

Conscience superficielle 97

Responsabilité 98

Gestion d'autrui 98

Moralité 100

Émotions et sentiments 102

Du sentiment au bonheur 106

Le Timide 107

L'Homme sans volonté 108

Baptêmes 112

Mes personae 112

Dieu 121

Et vous ? 123

Interlude 124

Qu'est-ce que le sédirationnalisme ? 124

Est-ce réinventer la psychanalyse ? 125

Enquête de conflits d'intérêt 126

La société intérieure : tranches de vie 129

Comment se comporte la polyconscience au quotidien ? 129

La posture en groupe 132

Le mauvais théâtre du couple 133

Petite trousse à outils 135

Le vieux 141

Psychopathologies 146

Qu'est-ce qu'un mental sain ? 146

Quel rapport entre la névrose et la phobie ? 149

Suicide 151

Quelle différence entre polyconscience et polyphrénie ? 152

Les actes déviants 153

Drogue 154

Thérapeutiques 155

Une autre sociologie 161

Le cerveau féminin est-il plus polyconscient parce qu'en apparence, davantage multi-tâche ? 162

Politiques 164

Egalitarisme 165

Justice 166

Morale des morales 167

Autour de la polyconscience 169

La polyconscience est-elle l'âme ? 169

Peut-on lire les pensées ? 170

Sur les théories scientifiques 172

La polyconscience inspirée des personae de Jung ? 173

Un cauchemar orwellien ? 175

Que du bonheur... ou la queue du bonheur ? 178

Oscillations autour de l'équilibre 180

Expériences réelles et virtuelles 182

Art 183

Perspectives 186

La polyconscience conduit directement au transhumanisme 188

Philosophie de la mort 189

Liberté ? 195

Finale 198

La polyconscience expose-t-elle au solipsisme ? 199

Introduction : Le Moi maquillé

Toute parole n'est que sympathie ou antipathie, d'où émerge parfois un soupçon de vérité.

Que signifie cette phrase terrible ? Que dans toute relation sociale, nous ne parlons pas de la réalité, mais de la façon dont le monde propre à notre interlocuteur s'intègre ou non dans le nôtre. Bien souvent, tant de messages dits « subconscients » sont passés avant le premier mot que sympathie ou antipathie sont déjà installés sans qu'un fait quelconque ait été évoqué. Quelles sont les parties de nous qui ont déjà communiqué ainsi ?

*

Le Moi est la présentation maquillée de notre conscience. Une apparence. Elle nous semble stable et homogène, pour nous qui l'éprouvons. En fait cette formulation apparaît étrange : Comment peut-on éprouver son être, puisque c'est notre être qui éprouve ? Justement, le Moi n'est pas notre être, nous en prenons conscience en nous plaçant simplement devant un miroir et en nous regardant dans les yeux, un examen de haute signification : Le maquillage est immédiatement bouleversé et, s'il n'est pas trop épais, le Moi apparaît aisément comme une façade. Derrière résident des intentions-hôtes, en partie mystérieuses, même à nous-mêmes.

Cette première étape semble aisée à franchir, et pourtant peu d'individus le font. Il faut une assurance considérable. La présentation dans laquelle nous avons lourdement investi ne serait pas sincère ? Qui nous dit, d'abord, que l'honnêteté va nous apporter un bénéfice personnel ? N'est-ce pas au contraire une tentative de suicide psychologique, dans un monde où le mensonge règne en maître, toujours pour les meilleurs raisons possibles ? Ajoutons : raisons confortées par des millénaires de compétition évolutive réussie ; et ainsi nous raccrochons à notre propos les meilleures intelligences, expliquant que celles-ci refusent souvent de regarder derrière la façade aussi obstinément que les esprits les plus frustrés.

Il existe une raison plus simple encore pour ne pas s'examiner : Que l'illusion soit parfaite. L'insatisfaction ne naît jamais que de quelques instincts insuffisamment cajolés. Le désir inassouvi le plus désincarné que notre philosophie puisse élever... prend ses racines dans l'originalité que réclame l'espèce à ses membres sous la pression de l'évolution. Imaginons que chacun puisse devenir, par des moyens virtuels, la référence incontestable de l'humanité — évitons le terme de « leader » trop chargé de pouvoir —. La faille du scénario de Matrix est que si l'Intelligence Ultime — plutôt stupi-

de — avait placé les humains dans la situation d'un Moïse plutôt que les faire déambuler anonymement dans des rues virtuelles, aucun n'aurait voulu retourner dans le monde réel, un monde où il n'aurait rien à faire pour améliorer la situation de l'espèce.

Qu'aurait pu offrir ce monde en effet ? Des conflits et des déconvenues qui n'existent plus dans le monde virtuel, pour apporter un peu de contraste à l'existence ? Mais qu'est-ce qui empêche de les inclure dans le scénario virtuel, en évitant les issues fatales ? Qu'est-ce qui empêche de *continuer à évoluer* dans la Matrice ? Est-ce de ne plus nous servir de nos propres muscles qui nous chagrinent ? Rien n'interdit de les connecter, même si cela demande des moyens plus lourds. En fait nous utilisons actuellement des ressources considérables pour maintenir en état des enveloppes corporelles faillibles, et les protéger à tout prix, empêchant ces ressources d'être consacrées à la félicité de tous et la retardant de plusieurs siècles. Enfin nous pouvons nous fâcher du caractère factice d'un monde virtuel, mais l'image que nous avons construite du réel serait-elle autre chose, elle-même, qu'une illusion appréciée parce que propriétaire ?

C'est volontairement que j'exprime ainsi un discours « Matriciel » en l'éprouvant comme diabolique de la même façon que vous. Mais réalisons que la cohérence de ce discours n'est contrecarrée que par nos considérations actuelles sur le sacré. Nous savons par expérience qu'aucune valeur n'est éternelle. Nous semblerons peut-être des ânes attardés à nos descendants.

Ces descendants auront-ils les mêmes valeurs s'ils ressentent leur polyconscience et découvrent qu'ils peuvent choisir leurs illusions à leur gré ? Le Moi maquillé pourrait devenir un accessoire dont l'importance et la permanence ne seront pas supérieures à celle d'une tenue vestimentaire. Nous jouerons à en changer selon les contrastes que nous souhaitons éprouver. Les relations sociales seront tenues par la polyconscience, c'est-à-dire qu'il existera une médiation permanente évitant tout dérapage. Les conflits eux-mêmes seront désirés, parce que vécus comme une expérience productive. Nous promènerons tous, en nous, le tribunal qui fera respecter quelques règles d'autant plus rares qu'elles sont évidentes : le respect de l'intégrité d'autrui, la nécessité de secourir autrui s'il est incapable de se débrouiller seul, l'intérêt supérieur de l'espèce, mais aussi celui des autres formes de vie dans une perspective transhumanisme, la dernière cible du sacré étant reportée sur la conscience, que l'on cherchera à augmenter sans barrières,

et même à en doter les machines, le sacré du vivant ayant lui aussi été aboli.

Nous n'en sommes pas là. La plupart de nos congénères se comportent en monoconscients. Qu'est-ce que cela veut dire ? Qu'est-ce que la polyconscience ?

Freud ne fut pas le premier à imaginer l'inconscient, mais en fit la première tentative cohérente de formalisation, avec sa trinité Ça-Moi-Surmoi. Malheureusement, cet essai tomba rapidement dans les travers de la religion. La psychanalyse ne pouvait prétendre au statut de science puisqu'elle n'était ni vérifiable ni réfutable avec les moyens de l'époque. Ses résultats thérapeutiques sont suspects, parce que l'on veut baptiser à tout prix traitement ce qui n'est après tout qu'une enquête psychologique, sans certitude qu'elle soit profitable à l'intéressé. Enfin la psychanalyse dérange, parce qu'elle se penche beaucoup trop près de notre intimité et de ses remparts d'illusions patiemment construits. Il n'est pas prévu qu'il soit si facile d'accéder à la salle au trésor de notre être. Voilà une invasion encore plus pénible que l'examen du proctologue.

Enfermée dans son église avec l'évangile freudienne, la psychanalyse n'a pas suivi le chemin frétilant d'idées de sa cadette la physique fondamentale, qui ne se gêne pas, elle, pour disserter à loisir sur des théories qui ne peuvent encore prétendre à la scientificité, comme la théorie des cordes : les possibilités semblent tellement renversantes qu'on baisse les yeux, ébloui, sur cet inconvénient. Tandis que la psychanalyse n'a pas su si bien séduire le bon peuple : est-elle apte à fabriquer le bonheur de tous, ou celui d'une clique d'adeptes convaincus ?

La polyconscience a quelque chose de la théorie des cordes de l'inconscient. Ce n'est pas une prolongation des théories freudiennes. Je n'ai pas lu Freud et ses élèves en détail. Professant ma naïveté, j'ai pu constater par contre les résultats médiocres de la psychanalyse sauf dans une catégorie bien précise de patients : ceux qui cherchaient un sens à leur vie. Et la psychanalyse les a guéris en lui donnant un sens par la pratique de l'analyse... sans résoudre plus loin leur question existentielle.

Tout le monde n'a pas une préoccupation existentielle aiguë. La plupart des mal-être proviennent d'une inadaptation de la personnalité à des difficultés très simples et courantes, sans qu'il soit nécessaire de la reconstruire de fond en comble. C'est-à-dire qu'il existe des pans entiers de la personnalité qui fonctionnent de façon très satisfaisante. Pourquoi s'atta-

quer aux fondations de l'édifice quand cela risque de détruire ces parties-là ?

La psychanalyse me semble handicapée dans ses ambitions thérapeutiques par une autre spécificité : elle prend l'histoire personnelle à rebours. Est-ce bien fiable quand la mémoire est si incertaine, quand le thérapeute comble avec ses propres convictions les trous dans les souvenirs du patient ?

Ce diagnostic de la psychanalyse est volontairement outrancièrement provocateur, car il n'est pas facile d'ébranler l'assurance des psychanalystes ;-)
Freud, malgré les critiques psychobiographiques violentes qu'il a subies, reste un personnage cardinal de l'histoire des sciences humaines : avant lui, on s'interrogeait sans guère se préoccuper de ses intentions à s'interroger.

La polyconscience n'est pas une conception à rebours mais une théorie paléo-anthropologique : elle se fonde sur la construction progressive de notre psychisme au fil de l'évolution, reproduite en accéléré lors de la maturation d'un jeune, par une facilitation génétique.

Pour ne pas nous aventurer ici dans la métaphysique, prenons comme point de départ la tendance auto-organisationnelle du vivant. L'évolution, émaillée de mutations, augmente cette organisation par l'amélioration des espèces. Les règles les plus primitives ont été imprimées chez nos ancêtres sous la forme des instincts. Le réel nous a modelé, sans qu'une intention divine soit nécessaire, ni exclue. Il s'agit d'un échange permanent d'informations, pression des lois implacables de l'environnement dans un sens, adaptation physique puis psychologique, à partir de la naissance de la conscience, dans l'autre sens. L'échange est passé progressivement sous notre contrôle, peut-on penser, grâce à l'apparition de cette conscience. Mais nos intentions ayant entièrement surgi sous l'influence des lois du réel, on peut rester sceptique quant à leur indépendance. L'imagination peut être vue comme un réservoir de mutations psychologiques équivalent aux mutations physiques d'origine génétique : elle permet un bouleversement des conceptions du réel, capable d'améliorer leur efficacité. Là encore l'évolution tranche, par la prolifération ou l'étouffement des nouveaux concepts. Mais l'imagination sut être assez productive pour devenir une caractéristique permanente et intégrale de l'être humain.

L'imagination mit longtemps à produire des nouveautés qui nous semblent primitives, comme remarquer le tranchant d'une pierre dure et s'en servir pour dépecer. Ce sont pourtant des créations stupéfiantes par rapport aux simples élans instinctifs. L'imagination dispose d'un outil extraordinaire-

ment efficace : la représentation. Elle construit une sorte de modèle réduit, purement mental, du concept qu'elle étudie. Elle affine son modèle selon la performance qu'il manifeste à simuler le comportement de l'objet ou de l'être reproduit. Car la représentation ne concerne pas que des choses. Celles-ci sont les plus simples à modéliser. Il est plus ardu de créer les représentations des autres êtres vivants, des congénères, et encore davantage des événements incompréhensibles, comme les sautes d'humeur du climat et autres bouleversements naturels. Les représentations, dans ce domaine, deviennent aventureuses voire loufoques, car il n'existe aucun moyen de vérifier leur efficacité. L'imagination invente des dieux — les pères suprêmes — et des monstres effrayants dérivés de ceux rencontrés par l'homme dans son habitat naturel, parce qu'il n'a pas d'autre référence. Il s'accroche à ses inventions avec ferveur : elles sont préférables à l'absence de représentation ; elles masquent l'horrible incertitude de l'inconnu.

Il est ironique de constater qu'après avoir progressé considérablement sur les modélisations de la nature, grâce à la science, jusqu'à une exactitude remarquable, l'homme dispose de représentations toujours très approximatives de ses semblables. Il était facile, à la préhistoire, d'en bâtir des images simples, d'après la référence de soi-même : les instincts sont universels, et faciles à repérer chez les voisins. La solidarité fut également une création évolutive, contrebalançant la rivalité meurtrière entre les membres d'un clan.

Mais les choses se compliquèrent par la suite de façon exponentielle : comme les congénères utilisaient eux-mêmes des représentations de sophistication croissante pour prendre leurs décisions, il devint plus difficile de créer un modèle prédictif de leur comportement, tant les options se multipliaient. Il fallut posséder les images de plusieurs types de tempéraments et les confronter dans une simulation intérieure de la vie sociale. Opération difficile et approximative. Apparut ainsi un décalage entre les progrès des représentations et la complexification des consciences qu'elles étaient censées représenter. Les relations sociales perdirent leur simplicité. Les plus habiles comprirent l'intérêt du mensonge, de la négociation, de la temporisation, de l'attaque surprise, de la création d'une position dominante gouvernant par la peur, et autres joyusetés qui firent de l'histoire humaine une mine d'or d'expérimentations sociales les plus originales que l'imagination ait pu découvrir.

L'esprit humain est organisé comme une véritable société intérieure, avec ses hiérarchies, ses célébrités. Les instincts sont au bas de l'échelle mais ont le pouvoir du vote populaire : toute construction plus élaborée de la

conscience doit respecter la volonté du peuple, sinon son pouvoir s'effondre. Si un tyran intellectualisé tente de diriger les instincts sans propagande adaptée, la révolte gronde et le psychisme est d'une rigidité soviétique. Les « élus syndicaux », schémas de comportement plus complexes créés par l'auto-organisation de la conscience, tentent de canaliser le désir des instincts par la sublimation, une façon plus adaptable de leur permettre d'aboutir. Ils sont aussi des représentations, c'est-à-dire que les élus syndicaux sont mimés dans le psychisme d'après les modèles rencontrés au cours de sa formation. Certains ont une influence déterminante : les parents. Les représentations deviennent de plus en plus sophistiquées au fur et à mesure que l'enfant mûrit son psychisme. Elles deviennent des personae.

Les personae sont loin d'avoir la complexité des personnes qu'elles représentent, mais elles ont des désirs symboliques importants. Tous les proches sont à l'origine de personae, mais d'autres représentations peuvent se former à partir d'animaux domestiques, de mythes, de personnages fictifs tels que le héros d'un dessin animé, et même d'objets-symboles.

Tous sont membres de la polyconscience, cette assemblée intérieure du psychisme qui ne peut se réduire à la trinité freudienne. Chaque persona pèse d'un certain poids dans la hiérarchie et dans chaque circonstance ; son influence augmente quand les comportements qu'elle induit se révèlent efficaces.

Car toute décision est votée au sein de la polyconscience. L'imagination a créé et retenu tous ces personnages contradictoires parce qu'ils ont eu, au moins un temps, une utilité incontestable, mémorisée. Nous fonctionnons sur la base d'oppositions entre différents choix. Les conflits sont généralement plus productifs, par la collégialité de la décision finale, que destructeurs si l'opposition des personae devient irréductible. Les hommes dotés d'une conscience unique, monomaniaque, ont disparu parce que moins adaptables.

Les polyconsciences qui fonctionnent mal, qui ne trouvent pas d'harmonie, sont également défavorisées. Vues comme pathologiques par le reste du groupe social, elles sont les proies désignées des punitions, des camisoles chimiques et des psychothérapies.

Les hommes sont tous pré-polyconscients. Ils utilisent un nombre variable de personae et les rendent plus ou moins sophistiquées selon leurs capacités mentales, mais tous fonctionnent sur le modèle de la société intérieure.

Par contre peu d'humains *se ressentent* polyconscients. Ce que j'appelle un être monoconscient est quelqu'un qui n'éprouve ni ne connaît sa polyconscience, la restreint à un petit échantillon de personae, et se trouve complètement désarmé quand elle dysfonctionne. Il ne saura pas réorganiser sa société intérieure et son instance décisionnelle, le Moi, quand celui-ci ne remplit pas efficacement son rôle. L'échec social laisse l'homme monoconscient sans ressources, parce que ses représentations ne sont pas suffisamment sophistiquées mais surtout médiocrement individualisées. L'homme monoconscient ne reconnaît pas ce qui s'oppose à son changement de comportement, parce qu'il ignore l'existence des personae mises au cachot depuis des années par le reste de sa polyconscience, et qui hurlent leur désespoir depuis les bas-fonds.

Faut-il faire le difficile chemin à rebours que prescrit la psychanalyse, étudier les noeuds arbitraires par lesquels la construction de tous les psychismes seraient passés, qui sont souvent la transposition abrupte de l'expérience de ceux qui les ont éprouvés ? C'est une voie semée d'embuches, de postulats, et qui détruit en partie ce que l'on a cimenté depuis l'enfance. Que restera-t-il de la personnalité qui puisse reconstruire, puisque l'on a *démonté* la polyconscience ? Nous risquons de ne trouver aucun autre maître d'oeuvre... que celui qui a procédé au démontage : phénomène du transfert, bien connu des analystes.

Ce peut être une façon pour les analystes de se reproduire, mais il existe une autre voie, plus respectueuse de l'individu constitué, et ainsi dans laquelle il est bien plus facile à ce dernier de s'engager :

Qu'est-ce que devenir polyconscient ? Le concept est facile à saisir, puisque c'est une reproduction dans notre psychisme du modèle de la société extérieure.

Le travail est de reconnaître les personnages qui composent sa propre polyconscience, par analogie avec ceux qui existent autour de nous. Si nous observons les animaux, nous pouvons repérer les comportements instinctifs que nous avons sublimé mais qui sont toujours les principaux « votants » qu'il faut satisfaire. Se détourner des instincts est une fausse bonne idée : par quoi remplacer cet élan ? Les idéalistes ont les polyconsciences les plus conflictuelles. Une sévère guerre intérieure les a ravagés et la déchéance des personae vaincues est terrible. Il n'y a pas pire Croisé que celui qui cherche à tuer une partie de lui-même.

Nous pouvons nous raconter nos parents. Sachant à présent qu'ils étaient eux aussi des polyconsciences, ils sont plus faciles à excuser pour leurs

mauvais côtés : ce n'était qu'*une partie* d'eux. Ils se trouvaient également obligés de satisfaire à leurs instincts, sans doute en ayant eu plus de difficulté à les sublimer dans une société qui offrait moins de dérivatifs. Nous pouvons leur pardonner, et prendre en considération la bonne partie, car ils avaient l'impératif, noyé dans leur polyconscience, de faire de leur mieux, pour nous spécialement, instinct absent d'un autre que notre géniteur biologique.

La reconnaissance de la polyconscience procure une assurance extraordinaire, parce qu'elle donne le mode d'emploi de notre psychisme, sans avoir à le reconstruire. Personne à mettre au cachot. Pas de violence à se faire, au contraire : chaque persona a un discours qui se tient, dans les limites de sa propre cohérence, a donc le droit de le faire valoir. Elle doit pouvoir accéder à l'assemblée des personae, exposer ses arguments. On peut la contredire, mais pas la museler. Au final c'est l'assemblée qui vote pour le meilleur choix. La persona insatisfaite n'est pas moquée, elle reçoit plutôt un message consolateur : « Attends le résultat. Si tu as raison, tu auras ton heure ».

La polyconscience efficace est une démocratie participative. Elle est dynamique. Elle ne donne pas toujours satisfaction à la même persona. Elle utilise l'avis de l'une ou l'autre en fonction du contexte et des performances mémorisées. Elle en accueille facilement de nouvelles, par les contacts avec d'autres individualités, par les lectures, ou les expériences dans le monde réel. Elle peut redevenir instinctive si cela semble nécessaire, par exemple dans une situation vitale où la sensibilité et le compromis ne sont plus de mise.

En possession du mode d'emploi de la polyconscience, nous la recomposons sans la détruire. Nous reconnaissons dans les autres des personae identiques. Les relations sociales deviennent des mélanges de représentations, plus faciles quand elles sont culturellement proches, mais toujours possibles parce que les considérations de pouvoir, instinctives, *ne sont qu'un élément* de ces polyconsciences, et non le principe directeur comme chez la plupart des hommes monoconscients.

Nous verrons dans ce livre le fonctionnement intime de la polyconscience, ses implications philosophiques, ses connexions biologiques et sociologiques, et nombre de ses applications, comme la facilité avec laquelle un polyconscient manipule un monoconscient — le contraire est également vrai, nous le verrons plus loin —, non pas forcément dans une optique de domi-

nation, mais d'agrément du voisinage... Les ressorts polyconscients du monoconscient sont faciles à analyser quand on est soi-même polyconscient, et il est possible d'influencer gentiment leur équilibre pour modifier le comportement final du Moi. Les empathes le font intuitivement, en jouant sur le renforcement positif de la polyconscience quelque soient ses valeurs, car il existe toujours au milieu des personae directrices l'ego instinctif, qui veut faire reconnaître l'importance de cette enveloppe individuelle, facile à flatter par le positivisme.

Le polyconscient peut utiliser une approche plus sophistiquée et plus délicate, qui favorise chez l'autre sa propre évolution vers la polyconscience, en reconnaissant les autres personae plutôt qu'en confortant les plus dictatoriales.

Le laborieux continuera l'analyse, le commerçant le renforcement positif, tandis que le thérapeute dispose, avec la polyconscience, de l'outil le plus respectueux de l'autre.

*

* *

Que vaut une théorie de la conscience ?

Dès que l'on tente de donner une définition restrictive de la conscience, on ne gagne que des convictions flottantes. La conscience ne peut être définie que par son mécanisme fondamental : un échange d'informations qui produit une adaptation de ses propres conditions de fonctionnement, au lieu de se perpétuer à l'identique.

A partir de ce processus s'édifient une multitude de degrés progressifs de conscience, que l'on définit alors par leurs *effets* et non plus par leurs rouages.

*

Devant le miroir

A quoi sert une théorie de la conscience ?

Pour répondre à cette question, posons-en une autre : devant un miroir, que comprenons-nous de ce que nous contemplons ? Ne voyons-nous qu'une photo d'identité, dont la contemporanéité en fait une représentation qui emplit tout l'espace du miroir par sa précision, occultant les souvenirs brumeux de ses autres incarnations ?

Ou voyons-nous un empilement de représentations, accolées derrière l'image du miroir et s'enfonçant dans les profondeurs du temps, comme les pages d'un folioscope¹ ?

L'épaisseur du livre n'a pas réellement de limites. Quand on a remonté l'histoire du personnage jusqu'à sa conception, elle continue par celle des géniteurs, s'élargit dans l'immensité de sa généalogie, puis se rétrécit jusqu'aux premiers mutants qui ont créé l'espèce, et enfin se perd dans les éons de l'aube de la vie. Si nous pouvions nous pencher, devant le miroir, sans que notre image bouge, nous verrions dans le lointain, avec une excellente longue-vue, une minuscule bactérie, dont la présence n'est pas anodine si l'on remarque qu'elle a transmis certaines caractéristiques à l'image sur le devant de la pile. Elle se paye même le culot de représenter quelques kilos de notre organisme contemporain. Voilà qui donne un poids certain à la philosophie kanak, profondément convaincue que nous portons en nous nos ancêtres...

Nous avons à présent notre réponse : une théorie de la conscience est ce qui donne de la profondeur au miroir.

¹ folioscope : livre sur chaque feuille duquel un personnage ou un objet s'est légèrement déplacé, et s'anime en les faisant rapidement défiler.

Arrêtons-nous sur un point fondamental : le préalable que nous devons reconnaître et garder en toile de fond dans une théorie de la conscience est qu'elle *s'auto-influence*. L'organisation graduellement plus complexe de notre psychisme fait progressivement disparaître les paliers, canaux et compartiments délimités par le support biologique. La pensée devient moins contingentée par la contrainte physique, sans pouvoir s'en affranchir complètement, ainsi que le montre le vieillissement et les maladies physiques.

Ici, dans cette évasion du mécanisme biochimique, apparaît la spécificité extraordinaire de la conscience, que l'on aime baptiser « âme ». Ce n'est pas quelque chose *d'ajouté* à l'écheveau neuronal, comme voudrait le vanter la prétention humaine, mais *détaché* de lui.

N'entendez pas par détaché la moindre affaire mystique ; il s'agit d'un changement des lois régissant le processus cérébral. A l'échelon neuronal, les lois sont grossièrement celles d'un circuit électrique, avec des modulations et des rétroactions plus complexes que celles actuellement réalisables par l'électronique. A l'échelle de la conscience, les lois sont chaotiques. Une information pénétrant un esprit le modifie comme l'entrebâillement d'une fenêtre perturbe les mouvements d'air dans une pièce. Le résultat final n'est pas défini mais prédictible, avec les limites inhérentes aux probabilités.

Notons ce détail savoureux : si l'univers avait été soumis à un déterminisme rassurant tel que l'humanité l'espérait jusqu'au siècle dernier, et auquel nous nous accrochons encore dans l'essentiel des aspects de notre vie, nous n'aurions pas été en mesure de réfléchir à tout ceci, et occupés probablement à tourner végétativement notre face stupide vers le soleil pour la réchauffer.

La conscience *s'auto-influence*. Autrement dit, nous pouvons imaginer fonctionner d'une certaine façon et nous mettre réellement à fonctionner de cette façon.

Dans ces conditions, la conscience peut-elle encore être enfermée dans une théorie, sauf à n'y mettre que des suggestions basiques ? Nous pouvons, en quelque sorte, nous choisir une théorie de la conscience, du moment qu'elle nous semble avoir des avantages, en premier lieu d'expliquer correctement les événements extérieurs. Peu importe que la théorie soit bancal, notre conscience va continuer à s'y conformer tant que les avantages persistent.

C'est un angle tout différent pour considérer, à nouveau, la psychanalyse : la théorie psychanalytique devient un univers que les personnes se choisissent.

sent pour donner une cohérence à leur construction mentale. Un évènement marquant, comme un traumatisme infantile, devient un évènement structurant parce que l'on a utilisé une grille qui le définit ainsi et non pas parce qu'il recèle une causalité en lui-même. C'est la théorie qui est structurante, davantage que l'évènement.

A l'évidence, l'évènement a eu une influence sur la conscience, mais pas forcément celle que la psychanalyse imagine, puisque l'esprit considéré fonctionnait à l'époque dans une autre théorie. Bien entendu, une conscience qui aurait été éduquée *dès l'origine* dans la théorie psychanalytique vivrait les évènements de la manière prévue et se structurerait bien selon les principes de la psychanalyse. Nous retombons sur notre principe de fonctionner authentiquement de la façon dont nous imaginons fonctionner.

Voici donc quel sera notre théorème final : une théorie de la conscience est un cadre rassemblant les esprits qui y trouvent une explication satisfaisante de leur cohérence individuelle, sans pouvoir prétendre à une portée universelle.

Il semble alors que je me sois coupé l'herbe sous le pied, étant arrivé ici à grands renforts de panneaux publicitaires pour une nouvelle théorie de la conscience !

C'est, si l'on peut dire, l'un des inconvénients de cette théorie : elle n'est pas très exclusive. Elle est parfaitement apte à se ridiculiser elle-même, voire je la crains parfois capable de suicide. Cette absence terrible d'instinct de conservation est un défaut majeur que je travaille assidûment à corriger. J'aimerais, avant de chercher du soutien auprès des organismes de protection des théories en danger, avoir réussi à la faire se reproduire au moins une fois — un seul adepte suffit ! —, sinon j'aurais l'air ridicule...

La principale originalité de la polyconscience cependant, lui donne une chance d'échapper partiellement au théorème : elle s'affranchit du terme « individuel » introduit. Elle déborde du cadre de l'enveloppe cérébrale, car la conscience n'est pas explicable sans les interactions avec celles qui l'entourent. Dans notre analogie, l'air qui pénètre par la fenêtre et perturbe l'atmosphère de la pièce, provient d'un système climatologique beaucoup plus complexe.

Le défi pour nos consciences, en quelque sorte, après qu'elles aient réussi à s'échapper du déterminisme strict dans l'appréciation de leur propre fonctionnement, est de s'envoler sur les ailes de ces « vents » de communica-

tion qui nous relie à nos congénères. Nous devons prendre garde, par contre, de ne pas y perdre notre noyau d'identité, car c'est un bouleversement de conception aussi radical que si notre souffle, n'ayant jamais quitté l'intimité d'une chambre, s'échappait par la fenêtre et se retrouvait livré aux tourbillons de l'atmosphère.

Nous affrontons la problématique de l'Homme-sable, désagrégé sur un bord de mer par une nuit de beuverie avec ses potes hommes-sable, et qui doit se rassembler au matin sur la plage constituée de tous ses compagnons mélangés. Comment identifier ses grains ? Qu'est-ce qui va les ressembler ?

Comment assemblons-nous nos graines de conscience et comment continuer à maintenir l'édifice si nous nous évadons de notre boîte crânienne pour nous mélanger à d'autres esprits ?

Bien aventureuses sont les prédictions de ce que nous pouvons devenir. Impossible, pour la conscience, de parler d'espèces, et se référer à l'évolution biologique. C'est la vanité un peu étroite du pseudo-transhumanisme, quand il pense l'auto-transformation de l'homme comme des modifications physiques. La véritable évolution de l'humanité est celle de la conscience, et rien ne dit qu'elle ait les moyens de la contrôler comme elle contrôle maintenant l'évolution de son support physique.

Observons qu'au siècle dernier les lecteurs de « 1984 » s'effrayaient terriblement d'un monde totalitaire, et auraient considéré les populations consentantes d'un pareil univers comme « non humaines ». Depuis, notre société a certainement acquis des caractéristiques orwelliennes. La panconscience — part de conscience sociale dans l'individu — s'est renforcée, et ne demande qu'à se renforcer davantage au fur et à mesure que le confort attribué à chacun d'entre nous accroît notre conformisme. Nous pourrions arriver à une société du type « 1984 », sans aucun de ses aspects carcéraux, parce que tout le monde serait consentant, et même aspirant. Nous ne pourrions absolument pas la considérer comme un enfer, comme les premiers lecteurs de « 1984 » l'ont fait, pas plus que les citoyens d'une société industrielle ne s'inquiètent d'être considérés comme des monstres inhumains par une tribu primitive qui découvre soudainement cet univers productiviste.

Il existe bien une « évolution » des consciences, dont le darwinisme spécifique reste à trouver. Nous commettons une erreur, en nous essayant à des prédictions et des jugements, analogue à la transposition de notre sensibilité personnelle sur celle d'un individu d'une autre culture. Imaginer qu'il

perçoit sa vie comme nous le faisons, fausse complètement notre jugement.

Pourtant ces erreurs ont un effet important sur l'évolution des consciences. Difficile de dire si elles sont « utiles » ; il nous faut encore inventer des critères d'appréciation « extra-humains ». Mais, par exemple, la transposition de notre sensibilité dans l'esprit du prochain est ce qui fait inculquer nos valeurs cardinales à des étrangers, qu'ils soient volontaires ou non. C'est la motivation basique du missionnaire, du transfert de valeurs sociales, des progrès du confort de l'humanité. Ce fut aussi la motivation de tous les conflits, puisque ce transfert n'est pas toujours tendre dans ses méthodes. Depuis qu'elles relèvent davantage de la manipulation psychologique, les guerres se sont raréfiées. Avant d'enterrer les conflits cependant, est-on sûr que l'évolution des consciences peut s'en passer ?

Nos prédictions et nos jugements sont erronés, *mais il faut quand même les faire*, pourrait-on conclure, parce qu'ils sont une des sources de l'évolution des consciences. Peu importe leur contenu, puisque même si les prédictions sont effrayantes, elles peuvent néanmoins se réaliser, et plus grand monde n'en est effrayé ! Notre conscience apparaît une survivante aux capacités d'adaptation extraordinaires, *puisqu'elle est toujours satisfaite de son sort*. Je parle bien sûr de l'opinion générale et non d'avis individuels — mais nous verrons bientôt en polyconscience qu'il n'y a pas de fossé conceptuel entre les deux —.

Une interrogation émerge : que la conscience croie décider de son propre destin n'est-il pas une illusion ?

*

Après nous être rassurés sur la notion d'auto-organisation de la conscience et notre capacité à choisir notre mode de pensée, précisons que cette indépendance est contingentée au parfait état de fonctionnement de l'appareillage biologique. Or, il existe d'innombrables situations où ces mécanismes peuvent être altérés, modifiant notre esprit sans qu'il puisse forcément le percevoir. Exemple : la simple perte d'un souvenir passe, par définition, inaperçue. De processus naturel quand le souvenir est de peu d'importance, à quelles conséquences cela nous expose-t-il s'il est essentiel et perdu par accident, sans que d'autres anomalies de comportement surviennent pour nous en avertir ?

Plus grave, si nous perdons un rouage moral sans que l'entendement soit altéré, notre jugement est faussé sans que nous semblions irrationnel le moins du monde. Les altérations sévères de comportement seront éviden-

tes à notre entourage tandis que les modestes... sont ce qu'il observe déjà tous les jours.

Ainsi, pour savoir se définir, faut-il aller en permanence piocher dans la mémoire des configurations polyconscientes.

Mais ce qui est un avantage pour assurer la continuité du Soi, devient un handicap quand la configuration n'est pas « bonne ». L'héritage est un frein au changement. Notre liberté est celle d'un chien attaché à sa chaîne ; si la niche dégage une odeur infecte, malheureusement il n'est pas possible de s'en écarter beaucoup ; si elle est parfaitement confortable, nous n'avons pas envie de la quitter et ne percevons pas l'existence de la chaîne.

*

Théoriser la conscience ? Si la science modélise ce avec quoi nous tentons d'échapper à son emprise, nous n'aurons plus que l'aveuglement pour nous échapper.

*

Une théorie-squelette, pleine de vides

La conscience est la plus belle des proies pour un théoricien, puisque toutes les autres théories sont générées par elle. La plus avancée des conceptions de l'univers se reconnaît la difficulté épistémologique, et même étrangement, mathématique, qu'un système ne peut entièrement s'expliquer par lui-même ; or notre conscience, qui génère la conception, fait partie de cet univers. Inutile, cependant, de s'attaquer à une telle impasse tant que nous n'avons pas théorisé ce qui formule les informations même : cette fameuse conscience. Sans parler, au plan métaphysique, d'avoir la preuve formelle qu'elle est entièrement incluse dans l'environnement matériel que nous connaissons.

La tâche est donc de théoriser un outil pour dépeindre le réel, avec l'outil en question et la quasi-certitude que le réel a fabriqué l'outil. Acceptons les critiques des épistémologistes. Le scientifique, cependant, est le plus malin en ayant conclu qu'il valait mieux laisser le réel se dépeindre lui-même, et se contente de créer un langage pour traduire ces tractations.

Ainsi ai-je choisi, dans cet ouvrage, d'écrire les pièces d'un patchwork avec lesquelles vous pourrez peut-être vous choisir votre propre théorie de la conscience, plutôt que d'entreprendre son dépeçage minutieux par un cadre théorique « scalpel » et le rendre ainsi forcément réducteur, comme tant d'autres avant lui.

La conscience ne mérite-t-elle pas d'échapper à ses chasseurs ? Laissons volontairement trop lâches les mailles du filet tendu pour la capturer. Adieu, belle truite arc-en-ciel, qui scintille de tant d'idées. Continue à iriser le torrent de la vie de tes illusions multicolores...

Hem, poursuivons le long de quelques mailles, que ce ne soit pas l'essai d'un essai...

*

Échelle de conscience

Parler d'une échelle de conscience est très délicat puisque nous sommes perchés dessus et tentons de donner l'impression que nous la contemplons d'une distance suffisante — plutôt des hauteurs divines que des marais de l'animalité — afin d'éviter toute partialité. Tâche impossible ? En apparence. Pourtant, il nous est possible d'imaginer l'existence, sans rien pouvoir dire de ce qu'il renferme, d'un outil d'analyse de notre conscience qui lui soit complètement étranger.

Nous pourrions en tirer une information à sens unique, c'est-à-dire sans aucune contamination initiale du résultat par notre conscience. Bien sûr dès qu'elle s'en est saisi, le résultat est déjà déformé, reformulé selon ses règles. Cependant cela ne nie pas l'existence d'informations indépendantes.

C'est ce que nous tentons avec la science. Nous manipulons la réalité comme à travers un sas d'isolation, avec des gants étanches que sont les méthodes scientifiques, sans cesse réévaluées pour dépister toute contamination de nos *intentions*.

L'on peut certes y voir un risque de stérilisation de la conscience, si on la débarrasse de toutes ses illusions-saprophytes. Mais peut-on arriver autrement à se regarder authentiquement fonctionner, comme nous y pousse notre curiosité ?

Tâchons de ne pas enfermer le concept d'échelle de conscience dans un carcan trop rigoureux. Ce serait sans doute aussi vain que vouloir faire rentrer des vagues dans différentes piscines pour entreprendre leur classification. Nous sommes les héritiers d'une évolution de la conscience et nous la reproduisons en accéléré au cours de notre existence, sous l'effet d'impulsions extraordinairement variées.

Nous n'aurons donc jamais la prétention de placer qui que ce soit sur un palier de conscience comme l'on décerne des médailles à une foire agricole. Tout au plus peut-on s'intéresser aux moyens de prendre ponctuellement *une température de conscience*, et surtout aux facteurs qui empê-

chent celle-ci de s'élever, car c'est là où pointent de notables différences inter-individuelles et inter-espèces.

Ouvrons donc le concept d'échelle de conscience en mélangeant considérations théoriques et exemples sans rapport direct avec elles, dans « Champ de conscience », « Courbure des univers », et « Boîte de vitesse interne de conscience » :

*

Champ de conscience

La difficulté de déterminer un niveau de conscience provient du fait que *le champ de conscience est variable chez un même individu*. Les causes en sont essentiellement biologiques : sommeil, fatigue intellectuelle, maladies, médicaments et substances psycho-actives — alcool, drogues —. Tout se passe comme si la conscience pouvait recruter une part plus ou moins grande des ressources cérébrales. Il faut d'ailleurs que ces ressources ne soient pas occupées à des tâches obligatoires, physiques en particulier, et visant à préserver l'homéostasie.

Heureusement, quand la polyconscience fonctionne correctement, elle inscrit dans la mémoire *le niveau de conscience qui a établi les recommandations*. C'est-à-dire que si le champ de conscience se rétrécit, l'esprit perçoit cette perte et attache davantage d'importance aux décisions mémorisées qu'à celles prises par une polyconscience, à un autre moment, moins performante. *L'ignorance n'est pas oubliée*.

Quand le champ de conscience semble se rétrécir à un niveau amibien, avec une idée monomaniaque tournant en rond dans la tête d'un névrosé, c'est en réalité une affaire d'impasse polyconsciente, avec un débat tellement appauvri qu'il « cale », proche de l'arrêt complet. C'est en général la conjonction d'un trouble biologique et d'un trouble d'organisation psychologique. Nous en reparlerons.

*

Courbure des univers

L'élément le plus essentiel dans la définition de la réalité est l'échelle. Par une bizarrerie coutumière dans cet univers infidèle aux apparences, cette échelle est courbe :

Nous avons, tout en bas, le niveau de réalité de la conscience individuelle. C'est un capharnaüm de mondes aux règles changeantes, égocentriques, influencées tant par le nombre et la qualité des sens, que par la présence ici d'une nageoire, là d'une queue, que par le mode de vie social et repro-

ductif : une infinité de royaumes phénoménologiques juxtaposés, chacun s'autorisant les plus invraisemblables débordements d'imagination, et pouvant se convaincre de leur réalité, étant juge et partie et... tout, en fait.

Un barreau au-dessus se situe la réalité sociale, dont les lois sont déterminées par les interactions entre congénères de l'espèce. Les univers individuels sont confrontés et se coordonnent par un réalisme plus précisément nommé pragmatisme. Les lois de cette réalité sont étudiées par les sciences humaines. Difficile d'en faire une science dure... car nous sommes mollement fidèles à nos réactions antérieures.

Franchissons un cran pour arriver à la réalité des sciences physiques, qui régit l'interaction des consciences avec les objets, l'univers « inerte », qui ne semble pas avoir l'intention de nous donner une vision déformée de lui-même, contrairement à nos congénères. Il est assez facile, ainsi, de se mettre d'accord sur les lois physiques : la même expérience reproduite par des consciences différentes donne les mêmes résultats.

Une grande fanfare a salué l'apparition d'un petit barreau supplémentaire : les outils de l'homme lui ont montré que dans l'infiniment grand et petit, les lois différaient de ce que percevaient ses sens. Relativité et mécanique quantique, des révolutions ? Certainement, mais pas plus spectaculaires que la mort de Dieu — toutes ces révolutions ont leurs mouvements de résistance... —. L'homme, de plus en plus prudent, la connaissance lui faisant découvrir son ignorance, professe maintenant un réalisme « modèle-dépendant », c'est-à-dire que toute réalité est recevable si elle respecte les lois d'un modèle cohérent... cohérent jusqu'où ? C'est toute l'ambition des plus entreprenants des scientifiques, à la recherche du Graal : le modèle qui explique l'intégralité de l'univers, de nos consciences, et de ce que l'on ne perçoit pas encore.

Car il reste encore un barreau supplémentaire sur notre échelle : la réalité imaginée, c'est-à-dire celle pour laquelle nous pouvons concevoir un modèle, sans pouvoir forcément le tester. Nous pouvons séduire d'autres esprits avec cette vision, mais ne pouvons donner tort à ceux qui la rejettent. L'imagination... cela ne vous rappelle-t-il pas notre premier barreau, celui de notre monde intérieur, l'univers phénoménologique ? Nous voici montés... tout en bas de l'échelle. Gardons-nous ainsi d'user de prétention pour communiquer. Prenons simplement soin de préciser... quelle est notre réalité.

Qu'est-ce qu'une « boîte de vitesse » interne de conscience ?

Illustrons-la par un exemple :

A la question « Un bébé est-il plus ou moins libre qu'un adulte ? »,

La 1ère réponse peut être : moins libre, parce qu'il n'a aucun contrôle sur le monde. Mais c'est l'explication d'un adulte ignorant que sa « maîtrise » de l'environnement se fait au prix d'un formatage étroit de son propre comportement.

Une 2ème réponse est celle-ci : le bébé est plus libre parce qu'il n'a encore aucune règle, aucune loi à respecter. Il n'en fait qu'à sa tête.

3ème réponse : n'en faire qu'à sa tête n'est pas une absence d'influences. Celles-ci, chez le bébé, sont purement instinctives. Il réclame à manger, pleure pour manifester sa douleur, analyse les comportements qui permettent d'accéder au plaisir, comme un animal de laboratoire. Il est enchaîné à ses instincts. Il est moins libre que l'adulte qui réussit à les contourner par la sublimation.

4ème réponse : l'adulte se croit plus libre, mais chacun de ses choix n'est-il pas déterminé par la succession de tous les événements survenus jusque là, dans un principe de causalité ? Même s'il décidait le *contraire* de ce à quoi son inclination le pousse, ce comportement *réactionnel* serait-il libre ?

Sans doute pas. Alors la véritable liberté serait-elle de se soumettre à l'aléa, de tirer à pile ou face pour chacun de nos choix ? Or n'est-ce pas ce que fait le bébé, qui n'a aucune donnée de départ ? Le bébé, sous ce nouvel angle, est plus libre.

Grimpez-vous encore l'échelle de conscience pour trouver la 5ème réponse ?... la 6ème ?... Ecrivez-les moi sans faute.

*

Un palier de conscience est franchi quand on est apte à transformer ses sensations. Un yogi peut passer une heure dans la glace avec la sensation d'avoir chaud, régulant jusqu'à sa température cutanée pour assurer sa survie. Rien à voir avec le positivisme, qui est une tentative de leurrer l'esprit : les sensations sont les mêmes, on cherche juste à se convaincre qu'elles sont agréables. Le yogi transforme l'information en remontant à sa source. Une telle prise de contrôle est un échelon supplémentaire d'auto-organisation de la conscience.

Quel intérêt ? Mais vous êtes un teigneux, vous ! Eh bien, il est impossible de tuer un yogi en le plongeant dans l'eau glacée. Alors ?...

*

La façon dont nous nous concevons est éminemment variable, individuelle, subjective ; de plus, elle fait l'objet d'un apprentissage. Illustrons ceci par une histoire de science-fiction :

Une machine de téléportation est inventée. Les gens peuvent désormais se déplacer instantanément d'un point à l'autre du globe. Les concepteurs avouent, cependant, que les molécules de l'individu qui sortent de l'appareil de transfert ne sont pas les mêmes que celles qui sont entrées. Seule l'organisation de toutes ces molécules est transmise, avec une fidélité absolue — et l'ancienne est effacée —. Apparaît suite à cette découverte une catégorie d'irréductibles : ceux qui se définissent comme étant eux-mêmes jusque dans leurs molécules, et qui refusent de mettre un pied dans l'appareil.

Dans une autre histoire du même type, le transfert vers des lieux inaccessibles ne peut se faire qu'au prix d'un échange de corps — Avatar —. Les candidats à ce mode de transport sont d'une catégorie diamétralement opposée : ils se définissent uniquement par leur conscience, peu importe son support. La plupart d'entre nous se verront sans doute dans la catégorie intermédiaire : définition du Moi par la conscience mais aussi par l'apparence et les sensations. Cependant personne ne serait capable de préciser exactement où se situent ces frontières.

Les enfants, à l'évidence, accepteraient tous d'utiliser le téléporteur avec le plus grand naturel, démontrant que la conception du soi est un apprentissage. Apprentissage tardif même, c'est-à-dire qu'il survient dans une période où l'on est déjà entre la composition du soi et la peur de la *décomposition* du soi...

Ceci contraste avec le concept des *limites physiques* de soi, qui lui est inné et très difficile à déplacer. Il se matérialise par exemple quand une aiguille s'approche de la peau et tente une effraction des limites... aussitôt notre attention est entièrement mobilisée, les émotions en embuscade, authentifiant l'idée que nous nous considérons surtout comme des *conteneurs*, à la précieuse cargaison, et que toute brèche est un terrifiant naufrage.

Il se matérialise également dans le rejet psychologique d'organes greffés, qui contraste avec notre capacité à intégrer n'importe quel outil prolongeant nos membres dans notre représentation neurologique. A l'instar des paliers de conscience, il existe donc des niveaux parallèles de définition de soi, partant du Véhicule du Moi, avec chacune de ses pièces poinçonnée de notre sceau personnel, jusqu'à la conscience pure, dont les ingrédients sont aussi difficiles à cerner que ceux créant l'atmosphère générale d'une maison.

Les niveaux successifs de conscience sont visibles depuis l'animal jusqu'aux meilleurs cerveaux humains. Est-il bien réaliste de faire de cette capacité quelque chose de cerné par les limites génétiques de l'espèce, et d'homogène à l'intérieur de l'espèce ?

A trop s'être efforcé de *juger la valeur* de la conscience, sans pouvoir s'affranchir d'y mettre de la domination, l'homme a fini par s'interdire toute évaluation, du moins publique. Il n'est pas de bon ton d'attribuer une valeur à une vie autre que *un*, ou plutôt un milliard, le même chiffre pour tous en tout cas.

Ainsi l'un des critères les plus pertinents, actuellement, du développement d'une conscience, est qu'elle *accepte de se soumettre à une évaluation*, espérant bien sûr qu'elle sera favorable. Gageons alors que nous aurions une plus longue file de candidats, et que nous serions obligés de bâtir des portes gigantesques à l'entrée de la conscience, si nous ôtions « défavorable » du vocabulaire du plancton posté là pour les accueillir.

*

Nous avons eu tendance jusqu'ici à présenter le franchissement d'un palier de conscience comme une qualité de l'esprit riche en bénéfiques et qu'il faudrait rechercher avec la plus grande avidité. C'est le cas tant que nous possédons des capacités mentales « vierges » ou sommes capables de les développer, essentiellement dans l'enfance. Plus tard, sur un cerveau « formé », cette spécialisation a un coût, et peut nuire, à partir d'un certain point, à d'autres aptitudes.

L'élévation de conscience se fait au détriment des services rendus par le niveau précédent. Il y a un détournement des ressources psychiques de ce niveau vers le suivant. Les activités auxquelles il se livrait en pâtissent, pas toujours avec la perception d'une baisse d'efficacité par l'individu lui-même, parce que cette compétence est remplacée par *l'image* ou le souvenir de la compétence, moins coûteux en ressources. Mais le talent réel n'est plus ce qu'il était.

L'auto-évaluation de la conscience prend du temps, et dans la plupart des situations elle ne changera pas l'action, ne faisant que la retarder. Une conscience restreinte favorise même souvent l'action. Peu d'explorateurs se lanceraient dans des entreprises dangereuses sans une conscience atrophiée des risques, hypertrophiée des bénéfiques. L'hyperconscience tend à faire adopter le principe de précaution, qui est une sorte de stagnation sur l'équilibre, peu en phase avec le mode naturel de création de nouveaux paliers de conscience. Cela indique-t-il que cette ascension tendrait à se ralentir asymptotiquement ?

La conscience aiguë de soi n'est pas un but en lui-même, plutôt un moyen. Elle peut empiéter sur la conscience du soi en tant que partie du groupe, sans lequel nous n'existons que temporairement. L'égoïsme n'a pas une excellente réputation.

Il est parfaitement compréhensible, dans ces conditions, que l'esprit hésite à s'engager dans une élévation de conscience si la probabilité de bénéfice est incertaine. Notre yogi, par la méditation et l'auto-contrôle, peut rester une heure dans l'eau glacée. Magnifique ! Mais dans un pays où les yogis ne sont pas vénérés, mieux vaut être un bon plombier. Avec une panconscience de plus en plus influente, chacun perçoit la fourchette d'éveil de conscience qu'il est de bon ton d'adopter : ni frustré, ni trop aigu au risque d'être décalé.

Constatons, avec ce système d'investissements psychiques et de réputation des personae qui s'y engagent, que notre société intérieure ressemble de plus en plus étroitement à la macro-société humaine. Est-ce un hasard ? Probablement pas, puisque nous employons constamment un mimétisme à double-sens : nous modelons la société à l'image de nos représentations intérieures, et celles-ci sont modelées par les évolutions sociales.

Les mutations qui ont marqué la macro-société sont les produits et les producteurs des mutations des polyconsciences individuelles, dans une succession de poules et d'oeufs. La société actuelle, peu de gens l'ont en pleine conscience, est le miroir exact de l'ensemble des caractères de ses membres, y compris dans ses inégalités, car les polyconsciences ne sont pas des démocraties égalitaires, et les défavorisés renferment dans la leur les germes de ces inégalités.

*

* *

Conscience évolutive

L'âme dans la peau

La conscience suit une évolution superposable à celle de notre biologie, même si elle ne lui est pas exactement corrélée. Faisons l'analogie avec une fusée porteuse, dont les premiers étages — les réactions instinctives — servent à envoyer dans l'espace un module spatial — la conscience élaborée — apte à se promener dans l'infini. Il pourra également se connecter à une station en orbite, formée de ses congénères agglomérés.

Voici donc notre conscience individuelle : un conteneur à expériences contrôlé par des algorithmes d'analyse en auto-amélioration permanente, propulsé sur l'orbite de l'imaginaire par la croissance d'un appareil de soutien biologique sophistiqué.

Cette croissance est volontiers émaillée de cahots. Ceux piégés par *l'idée* de maladie restent sur orbite basse, dans un univers médicalisé ; rien à voir avec le véritable état de fonctionnement corporel, du moins tant qu'il ne touche pas directement au support de la conscience ; on peut être de physique handicapé et de psychisme sain. La santé mentale, ainsi, pourrait se définir, paradoxalement, comme la capacité à s'affranchir de l'état du corps.

Au début de l'évolution de la conscience existe, comme en physique, un Big Bang. Ou il démarre, si l'on veut, quelques semaines après qu'un big bang — chaque culture développe ses propres onomatopées... — ait envahi la cervelle de nos parents et ait organisé un rendez-vous entre leurs gamètes frétilantes.

Les tissus nerveux du fœtus sont parmi les premiers à se différencier. Nous *sommes* l'Univers... un temps. Car dans notre expansion, nous rencontrons d'autres présences. Cela commence juste après notre première descente en toboggan. Une expérience effroyable. Une sorte de pressoir à spaghettis, le bassin maternel, tente de nous transformer en nourriture en tube. Immédiatement la vulve franchie, apparaît dans sa pleine horreur le scandaleux décalage entre l'univers intérieur et la réalité. Nous avons en effet l'apparence d'un étron réjoui, tandis que nous nous sentons fils de Dieu envoyé sur Terre pour expier tous les péchés, en particulier ceux de ce tortionnaire qui nous a déformé la tête avec sa paire de cuillères.

Le palier de conscience à franchir est élevé : d'une autarcie complète, nourri en continu par le monde intérieur, voici le passage brutal à une politique de besoins et de réactions interdépendantes. *Au milieu* de cette

boucle se forme une conscience, c'est-à-dire une formalisation du besoin, de la réaction, et des communications incessantes entre les deux.

La conscience, en ce sens, est un concept que l'on ne peut ramener entièrement à son support biologique, même s'il n'existe pas sans lui. Il est une interface, un langage, créé autant par l'être support de la conscience que par le monde qui l'entoure.

Eprouver une telle connaissance est une évolution tardive. Même dotés d'un entendement performant, beaucoup continuent à mettre trop d'emphase, les uns sur l'être, divinisant métaphysiquement la conscience, les autres sur le matériel pour en faire une sorte de circuit électrique sophistiqué. Nous sommes bien des émanations du réel ; notre caractère exceptionnel vient du fait que s'est établie une *division* entre notre intérieur et notre extérieur. L'âme, si on veut la situer, est ainsi notre enveloppe corporelle. La métaphore « y laisser sa peau » est la plus judicieuse qui soit pour identifier notre fin, tant spatiale que temporelle.

Les connexions nerveuses les plus élémentaires, informations sensorielles transformées en réactions motrices, subissent au niveau du cerveau des segmentations sous forme d'effet « porte » : le signal est facilité ou bloqué selon l'existence d'une autre information, qui commande l'ouverture de la porte. C'est le « transistor » élémentaire. Ces unités s'assemblent en schémas plus complexes, d'autant qu'il existe bien davantage de portes que de transistors proprement dits, modulant l'activité de ceux-ci selon des séquences extraordinairement changeantes. Les assemblages, organisés autour des fonctions basiques du système nerveux, se réunissent eux-mêmes en « psèmes » de complexité croissante, où les effets portes deviennent des réunions « politiques » tellement ils sont innombrables : difficile de prédire leur résultat.

Si le système n'était soumis à aucune régulation, toute l'humanité serait folle à lier. Une telle débauche de possibilités dans les schémas psychiques n'aurait aucune chance de déboucher sur la moindre cohérence. Là intervient la conscience : les psèmes qui la constituent confrontent le résultat de l'activité nerveuse « libre », imaginative, aux réactions du monde réel, telles que nous en informons les sens.

Au sein de cette interface, la conscience construit des modèles de plus en plus sophistiqués. Nous franchissons ainsi au cours de notre maturation, comme cela s'est produit pour l'espèce humaine elle-même, des paliers de conscience, jusqu'à établir les modèles de représentation extraordinairement sophistiqués que sont les *personae*.

Je nous flatte avec « extraordinairement » : notons humblement qu'il n'existe pas de limite à la précision de ces représentations. Les personae sont grossières chez les petits enfants, les animaux, certains hommes adultes, pour des motifs d'inégalité biologique et de bridage environnemental. Apprécier la part des deux est affaire de coloration politique plutôt que de rationalité ; admettons cependant que la société ne donne pas les mêmes chances à tous les individus, en particulier celles de franchir les paliers de conscience. Un milieu social hostile, un travail abrutissant, des proches... plein de reproches, ôtent tout espoir de franchir ces paliers et donc de s'améliorer.

Quand notre situation est bonne, cela nous arrange de voir la situation produite par l'homme, tandis que si elle est mauvaise, nous nous pensons produit par la situation. Et pour les autres, nous pensons l'inverse.

Le dernier stade atteint actuellement par l'humanité est la polyconscience, c'est-à-dire la perception de représentations tellement précises dans sa conscience que l'on peut les individualiser.

Il existera d'autres étapes. Quelles sociétés mentales inimaginables la conscience finira-t-elle par manipuler ?

*

Si la polyconscience permet la construction d'une théorie de la personnalité cohérente pour elle-même, existe-t-il des arguments « extérieurs » pour l'étoffer ?

Nous éviterons les postulats dans ce livre qui se veut déconstructeur, néanmoins partons du principe que nous ne sommes pas tombés du Ciel et que notre histoire est ancienne.

Le fil de la polyconscience se descend facilement au cours de l'évolution. Nos intentions originelles sont instinctives et la plus atavique des méthodes pour les faire aboutir est le mimétisme. La paléontologie de la conscience ne demande aucune pelle tranchante car il existe une multitude d'êtres vivants situés à des stades plus anciens et sur des branches différentes.

La méthode la plus riche pour comprendre nos complexes intentions contemporaines est d'étudier les instincts des animaux et deviner ce qu'ils ont pu devenir chez nous. Une évidence ? C'est pourtant une approche extrêmement récente. Historiquement, les recherches sur ce que nous sommes ont toujours voulu séparer l'homme de l'animal plutôt que le voir dans sa continuité. Darwin lui a raccordé notre enveloppe biologique il y a 150 ans et on ne lui fait pas encore partout confiance. Le darwinisme de la conscience est bien plus balbutiant.

*

Selon les règles évolutives, c'est la variation importante d'un caractère entre les individus de l'espèce, et ses conséquences favorables ou non, qui détermine sa prédominance ultérieure. La conscience animale primitive, formée d'instincts, se révéla d'une efficacité redoutable. Armée de crocs et de muscles, elle domine toujours, comme le crocodile ou le requin, son écosystème. La couche d'intelligence supplémentaire, corticale, ne montrait pas d'avantages supérieurs à l'instinct et à des caractéristiques physiques telles que la force et la vitesse, du moins tant qu'elle restait embryonnaire. Puis des écarts d'intelligence corticale devinrent suffisamment nets pour que ses performances se révèlent et qu'elle soit sélectionnée comme avantage. L'Homme est le premier animal dont quelques exemplaires parurent plus efficaces que leurs voisins parce qu'ils étaient plus malins, et que cela les favorise davantage que leurs qualités physiques.

Mais pourquoi alors ne sommes-nous pas tous devenus d'une intelligence supérieure, et continuellement croissante ?

Il subsiste en effet des écarts importants entre les représentants les plus frustrés et les génies de l'humanité. La solidarité a été initialement favorable à l'intelligence, permettant à un chétif de survivre parce que ses capacités mentales profitent au groupe, mais elle a pu être un frein par la suite : tous les membres du groupe n'ont pas besoin d'être aussi intelligents. Une conscience entièrement consacrée à un physique solide et agressif est plus complémentaire qu'un autre penseur. La spécialisation explique, qu'aujourd'hui encore, nous tendions à adopter des postures caricaturales quand nous formons un groupe.

Motif également probable : l'intelligence est le résultat tellement imprévisible d'un patchwork de caractéristiques biologiques et de particularités environnementales qu'elle ne peut être transmise avec certitude. Il ne s'est pas produit de sélection de gènes de l'intelligence parce que les combinaisons sont trop imprévisibles.

Ceci devrait éveiller quelque humilité dans l'esprit des génitrices et des chercheurs qui cherchent à améliorer les performances intellectuelles de leur progéniture. C'est aussi le principal argument de la morale égalitariste.

*

Les animaux sont assis sur des branches différentes de l'évolution consciente, le singe est un cousin et non un ancêtre ; mais l'Homme s'est exilé dans des continents tellement isolés qu'il fournit lui-même des tableaux vivants de ses transformations.

La tribu primitive est une polyconscience répartie dans des corps différents : chacun de ses membres ressent des limites corporelles propres mais pas l'indépendance psychologique qui caractérise l'individualiste dans une société évoluée. Celui-ci a intégré la polyconscience à l'intérieur de son esprit, a ainsi haussé son niveau de responsabilité à celui de la tribu prise collectivement.

Les difficultés relationnelles entre occidentale et « primitif » se comprennent alors aisément : le premier réclame un engagement personnel du second qu'il est incapable de fournir, puisque la responsabilité se situe à l'échelle du clan. Les promesses n'ont aucune solidité tant qu'elles n'ont pas été adoubees par le lent processus social qu'est la digestion du conseil clanique. Réciproquement, le primitif ne peut croire à l'engagement véritable que prétend lui donner un occidental : pour le premier, le second n'a aucun pouvoir tant qu'il n'apparaît pas au milieu de congénères qui le soutiennent.

*

Des mythes aux théories modernes de la conscience

Que la conscience s'auto-palpe avec curiosité ne date pas d'hier. L'histoire des sciences humaines — qui a dit « nombrilisme » ! — est fabuleusement riche. L'auto-palpation peut être assez dangereuse quand elle croit découvrir des tumeurs, qu'elle extirpe chirurgicalement à coups de croisades et de guerres.

Comme nous prétendons créer une nouvelle théorie de la conscience, cela bouleverse entièrement la façon dont l'auto-examen est réalisé. Nous tentons de faire venir un observateur totalement étranger, qui ne peut pas être une déité puisque même les Dieux nous sont trop semblables, sinon nous ne pourrions pas les concevoir. Cet observateur, lui-même, ne doit ni nous apprécier ni nous déprécier, mais donc simplement nous « précier ». Un type aussi inhumain ne peut être aucun d'entre nous, et l'auteur n'a pas davantage envie de le devenir. Nous ne ferons ainsi qu'imaginer ce qu'il a à dire, et réhabiliter ensuite la sauvage et terrifiante nudité qu'il nous aura révélée.

C'est le sujet que nous traiterons à travers de nombreux aphorismes dans le « Monde Polyconscient ». Contentons-nous ici de poser quelques jalons de l'histoire de la conscience humaine.

*

Le mythe enfanté par l'épouvantail

La polyconscience ne fait pas qu'intégrer les mythes chez ceux qui en prennent connaissance, elle en est à l'origine.

Imaginez quel pouvait être le retentissement des songes chez l'homme primitif, qui ne s'en est jamais fait expliquer le mécanisme par un neurologue. Est-il difficile de croire qu'il a pu bâtir, à partir de ces rêves extraordinairement étranges, toute une panoplie de dieux, de héros et de monstres ? Que serait devenu le grand méchant loup, s'il s'était invité dans nos nuits, et qu'une mère ne soit pas là pour certifier son inexistence, au matin ou au milieu de nos hurlements nocturnes ?

L'inconscient de l'homme a créé ses épouvantails. Des millénaires de raison n'en sont toujours pas venus à bout.

*

One-way VS two-ways

Religions, philosophies métaphysiques et pseudo-sciences se rejoignent dans une conception de l'être humain à trois étages : corps, cerveau, âme.

Le corps : stupide assemblage de capteurs et d'organes spécialisés.

Le cerveau : complexe réservoir de relais que le nombre ne rend pas plus malins.

L'âme : le joyau, centre des décisions, qui rend l'homme comparable à nul autre être vivant.

L'âme contrôle le cerveau qui contrôle le corps. Tout cela fonctionne quasiment à sens unique. Peu d'importance est donnée à ce qui remonte : les sensations. Elle n'ont qu'une valeur informationnelle ; elles ne peuvent modifier l'âme inaltérable. De même pour la programmation comportementale génétique : les instincts. Ils sont aux ordres de cette volonté indépendante, issue de l'Éther, voire incréée, ou encore fragment d'une divinité plus importante.

Par exemple, dans la médecine quantique, notre être physique se construit autour d'une « armature » astrale, d'essence entièrement métaphysique. Ce squelette n'est pas qu'ectoplasmique. C'est lui qui assurerait les échanges cellulaires et le contrôle du cerveau physique. C'est une conception « one-way », pré-darwinienne et pré-freudienne de l'humanité.

La conception « two-ways » considère que nous avons été construits par une somme d'interactions avec le monde réel, et sommes donc le simple reflet de l'efficacité maximale trouvée par le principe d'organisation du vivant. Le divin est une émanation des lois naturelles, de cela nous en trou-

vons les signes. Tandis que le contraire est une croyance, qui a généré les plus belles prières et les pires malédictions.

*

La conscience, dernier refuge du sacré

Voyons les sciences humaines par les yeux de nos aïeux : chercher à pénétrer les secrets du corps fut, jusqu'aux siècles derniers, une hérésie. Le sacré protégeait fermement nos rouages biologiques. Nous étions une création divine ; en percer les secrets était aussi blasphématoire que surprendre Dieu en petite tenue. Parallèlement, les philosophes ne se privaient guère, pour autant, de théoriser le monde et notre façon de penser, alors que nous ignorions tout de ses motivations profondes. Les effets de notre pensée furent décortiqués bien avant que nous sachions pourquoi nous avons envie d'entreprendre cette tâche, ce qui peut singulièrement fausser les résultats. En science, c'est un conflit d'intérêts.

Ces philosophes engagés dans d'ardentes disputes sur le poids respectif de la réalité du monde et de nos représentations n'ont pas tenu compte d'un élément fondamental, parce qu'il étaient les héritiers de l'origine divine de la pensée et qu'ils la postulaient auto-crée : or il est fort probable que notre pensée est issue du monde réel, a été entièrement formatée au fil des millénaires évolutifs par lui, elle est un langage gravé par le réel jusque dans l'imaginaire. Réalité et représentation ne sont que deux aspects d'une même chose. Nous ne pouvons imaginer un concept entièrement étranger au réel. Tout repose d'une façon ou d'une autre, et après bien des cuisines personnelles, sur le mimétisme de comportements tirés du réel. Si Laplace n'avait pas besoin de l'hypothèse de Dieu, nous n'avons pas besoin ici de celle de la pensée divine.

Sans nier la possibilité que l'un ou l'autre existent.

Le rideau du sacré reflua lentement et dévoila la plupart de nos organes. Le cerveau, lui, conserve toujours sa coloration divine. On y place encore une âme, et il n'est toujours pas bien venu de vouloir l'autopsier. La plupart d'entre nous ne voient dans la recherche sur la conscience qu'un progrès médical, alors qu'elle bouleverse les questions existentielles de l'humanité. Pourrons-nous continuer à nous contenter *d'éprouver* la conscience, avec tout son cortège addictif de sentiments, quand nous aurons sous la main son mode d'emploi détaillé ? Ne ressemblerons-nous pas, quand nous démarrerons notre journée trépidante, à un joueur qui entame sa dix-millième partie d'un jeu de rôle, en clamant pour se justifier que c'est à chaque fois différent ?

Nous avons réduit notre philosophie et notre métaphysique à une recherche biologique, alors que celle-ci ne nous a jamais autant approchés de nos motivations profondes. Les grandes questions se sont évanouies dans l'arrière-plan d'un monde matériel si complexe et si interminable à démontrer, que la tâche est devenue l'intention. L'idée de l'être pensant est moins intéressante que sa visualisation sur une IRM. Le but d'une vie fait beaucoup moins discuter que son actualité.

Freud, en théorisant l'inconscient, déclencha chez nos philosophes le même type de malaise que ressentirent les professeurs des hôpitaux quand on leur réclama d'énumérer leurs liens avec l'industrie pharmaceutique : il fallait déclarer ses conflits d'intérêt, alors que l'on ignorait l'instant d'avant qu'une telle chose puisse exister. Il fallait analyser ses intentions, alors qu'auparavant on se contentait de les suivre. Pour tous, ce fut comme si le F.B.I. installait un bureau d'écoute directement au sein de leur polyconscience.

Peu obtempérèrent. Freud fut moqué et, comme souvent en pareille situation, radicalisa son discours. Sa psychanalyse devint une église professionnelle au lieu d'une philosophie populaire.

Encore maintenant, peu de philosophes déclarent leurs conflits d'intérêts. Au contraire, la philosophie agissante, très en vogue, impose de refermer sa conscience. Voir les alternatives tue l'action, comme voir l'histoire intégrale d'un criminel tue la condamnation.

Voici qui nous ramène à ce livre : ai-je entrepris ma propre déclaration, avant d'imaginer cette théorie de la conscience ? Quelles sont les intentions contenues ici ?

Avant de pouvoir répondre, il fallait une méthodologie, un outil de déconstruction, que connaissent les lecteurs de « Sous acide filozophique » : il s'agit du *sédirationnalisme*.

Si le sédirationnalisme et les secrets de mon maquillage personnel vous intéressent — vous êtes drôlement indiscret ! —, vous les trouverez, en très petits caractères et sournoisement cachés au milieu du livre, au chapitre « Interlude », à étudier au mieux pendant la sieste.

La sieste en plein air est la meilleure façon de digérer un livre. Quand le vent continue à tourner les pages...

Sacraliser la conscience n'est possible qu'en augmentant proportionnellement la responsabilité. Prétendre à un degré supérieur de conscience s'accompagne d'un alourdissement des devoirs qui lui sont attachés. Une telle conscience ne doit pas être assimilée à la conscience morale, qui n'en est qu'une fraction. L'élévation de conscience et de responsabilité fait intégrer toutes les morales et non une seule.

*

Rebours psychanalytique VS avancée polyconsciente

La compréhension du processus polyconscient est plus facile en étudiant les autres. C'est la raison du succès des thérapies de groupe : dans le groupe c'est l'autre qui se met en scène, et les principaux acteurs sont ceux qui ont déjà progressé en polyconscience, au profit du candide auquel ils le révèlent.

Plutôt que s'attaquer à sa propre forteresse d'intentions cachées, il est plus simple d'observer ceux qui démontent les leurs.

Cette démarche est un préalable indispensable à toute lecture des philosophes existentialistes. Elle permet d'avoir en main les clés des intentions de l'auteur, comprendre pourquoi il construit cette forme particulière d'auto-illusionnement, dépister les failles éventuelles dans sa cohérence, pour n'ajouter que les parties les plus stables à la nôtre. Toute pensée dissimule un instinct, sur lequel nous devons enquêter avant de la juger.

*

* *

Le bestiaire des consciences

Un zoo fantastique peut-être seulement peuplé de créatures imaginaires... alors nous en ferons moins poétiquement un simple lexique de vocabulaire.

J'utilise parfois indifféremment les termes esprit et conscience dans cet ouvrage. Pourquoi ?

La conscience est définie comme partie de l'esprit, qui intègre, de surcroît, des processus inconscients. Chez un épileptique en crise, l'esprit fonctionne, est parfois capable de comportements complexes, mais la conscience de soi s'est absentée.

Dans la théorie exposée ici, les notions d'inconscient, de conscience du soi, du corps, de conscience morale, etc... disparaissent, remplacées par des paliers de conscience, en partant de la constatation qu'un animal est, à l'évidence, conscient, alors qu'il ne possède pas forcément ces variétés de conscience retrouvées chez l'homme.

Les variétés véhiculent l'idée de leurs relatives indépendances, tandis que les paliers sont impérativement nécessaires les uns aux autres, dans un empilement de couches où les informations se croisent mais les moteurs du flux se situent dans les premiers paliers et les autres ne pourraient fonctionner sans eux.

Ainsi une polyconscience s'étiolerait sans l'afflux permanent des interactions avec le groupe, transmises par l'appareil sensoriel. Un ermite isolé dans la méditation peut « tirer » sur ses réserves d'informations, en se concentrant sur ses sensations intérieures, pendant plusieurs semaines, comme un homme peut se priver de sommeil pendant plusieurs jours sans conséquences graves. Mais au-delà, cela débouche sur une amputation de conscience, une famine de matériaux psychiques. Nous sommes un jardin d'idées arrosé par la pluie des mimiques du monde.

*

Betaconscience

la conscience infantile, terreau de la polyconscience.

Nous ne naissons pas polyconscients mais sous forme d'une monoconscience extrêmement frustrée. Puis les réflexes vont commencer à s'auto-organiser.

Notons qu'en reportant l'idée du sacré de la vie vers la conscience, nous résolvons le dilemme de la définition de la personne humaine, qui étouffe

le débat sur l'avortement et la recherche sur l'embryon. L'oeuf n'est pas une conscience, et le premier palier de conscience d'un embryon n'est pas une polyconscience.

Ils sont en devenir, disent les humanistes intégristes. Certes, mais c'est la projection de leurs désirs sur un support dépourvu de conscience et qui, à ce moment, ne peut en héberger aucun. L'exercice est souhaitable mais demande une gradation du désir, que ne permet pas le concept du sacré figé sur la vie.

De surcroît, est introduite une incohérence d'essence religieuse qui restreint le sacré à la vie humaine. Les mêmes intégristes sont parfaitement capables, par exemple, de graduer leurs désirs quand il s'agit de manger un oeuf qui aurait pu devenir une poule heureuse au milieu d'un champ. On ne peut la croire dépourvue de conscience, mais celle-ci est frustrée, et l'oeuf n'est pas encore la poule, ce qui permet de calmer le scandale que menace de déclencher notre persona humaniste. L'intégriste ne contrôle pas ses désirs quand ils touchent au sacré, mais ce sacré n'est-il pas d'une autre époque ?

*

Hyperconscience

faculté de la conscience de s'observer elle-même fonctionner. Elle se développe au fil des franchissements de paliers de conscience. Un polyconscient est le meilleur hyperconscient.

Qui se sentirait capable d'assister sans appréhension, invisible, à une réunion de ses amis où l'on parle de lui sans détour ?

Nous en avons une immense curiosité, et en même temps ressentons une terreur à l'idée de découvrir ce qui se cache derrière les omissions et mensonges gentils qui forment la base des relations sociales.

Celui qui se promène avec son exigence de sincérité, la projetant comme de l'eau à haute pression, fait le vide autour de lui. Les mensonges sont la sublimation de l'instinct de solidarité qui a fait de nous cette espèce grégaire et performante. Il s'oppose, dans un antagonisme constructif, à notre égocentrisme fondamental.

Pourquoi sommes-nous si inquiets de découvrir la véritable opinion que les autres ont de nous-mêmes ? Après tout, ils utilisent, pour nous identifier, des *représentations*, plus ou moins sommaires, très inférieures en tout cas en complexité à ce que nous sommes réellement, et de plus *statiques*, alors que nous sommes en perpétuelle évolution. La représentation

de nous chez les autres est une *réduction*, qui souffre de mises à jour trop tardives.

Pourtant ces représentations sont d'une importance capitale : Elles sont, pendant une grande partie de notre vie, le seul miroir dont nous disposons. Impossible de savoir si nous sommes beau, habile, reproducteur performant, protecteur efficace, sans quelques reflets à scruter.

Inconvénient : Ces miroirs, à l'évidence, ne sont pas fidèles. Ils renvoient l'image de ce que les autres *voudraient que nous soyons*. Ils sont, au début, formants — ceux de nos parents —, puis déformants : l'image est traitée par une conscience plus ou moins attachée, elle-même, à la vérité. Même si elle est objective, elle va être falsifiée par ces petits mensonges qui font le confort d'une relation sociale, et que l'on a baptisés — quelle ironie ! — la *correction*...

Ainsi la liberté chez l'être humain, si elle existe, est bien tardive. La conscience passe l'essentiel de son temps à s'adapter aux représentations des autres pour qu'elles deviennent favorables, sans trop déroger à ses motivations instinctives égocentriques. L'influence des représentations est si profonde que la conscience intègre les plus influentes sous forme de personae, mutant en polyconscience. Elles persisteront, pour certaines, longtemps après que leurs promoteurs ne seront plus à proximité.

La liberté ne peut provenir que de l'état d'*hyperconscience* : être capable de se regarder fonctionner. Comprendre ses rouages n'est pas simple, car l'infidélité des représentations empêche cette compréhension dans les croyances. Après avoir compris que nos propres représentations sont incertaines, la raison nous fait rechercher des règles de comportement communes, et émettre des *prédictions*. Le degré d'hyperconscience se mesure à la régularité de la réussite de ces prédictions.

Quand nous avons identifié, derrière les représentations de nous par les autres, leurs *intentions*, alors nous pouvons corriger la déformation, et redonner, comme à un Hubble bigleux, toute la précision des images aux miroirs que nous sont les autres.

*

Monoconscience

l'illusion du Moi, façon dont la plupart des pré-polyconsciences se voient elles-mêmes.

Nous sommes parfois tellement engoncés dans notre Moi que nous n'avons même pas l'étonnement de faire machinalement quelque chose.

Pourtant, si en conduisant l'attention du Moi est invitée ailleurs, et lorsque nous sommes rendus devant le domicile sans vrai souvenir du trajet, *qui* a bien pu réaliser une tâche aussi complexe ? Si nous avons des automatismes aussi développés, jusqu'où peuvent-ils reproduire des associations mentales sans que nous en ayons précisément conscience ?

Nous avançons portés par une foule.

Le concept de l'assemblée intérieure, et de sa cohérence, permet de sortir de l'opposition arbitraire entre individus qui ne se sentent pas une « personne », et ceux, au contraire, qui n'arrivent à rien imaginer d'autre que leur Moi. Les polyconsciences jamais agglomérées sont aussi handicapées que les monoconsciences — pas dans les mêmes circonstances —, et l'évolution que l'on peut voir dans les personnalités élaborées est la souplesse de pouvoir passer d'un état à l'autre.

La monoconscience s'estime complète : il lui est donc difficile d'évoluer, de s'agrandir.

Tandis que la polyconscience sans noyau directeur est abandonnée au hasard de toutes les rencontres, soumise à d'autres volontés.

La polyconscience est une anticipatrice efficace parce qu'elle considère plusieurs futurs et affine ses prédictions, tandis que la monoconscience « connaît » l'avenir, et attend sa confirmation. Le revers est que la polyconscience se laisse davantage flotter sur les événements, alors que la monoconscience déçue fait des efforts inouïs pour contraindre le monde à se comporter comme prévu. Nous trouvons ainsi davantage de mono que de polyconscients sur les marches du pouvoir. Mais ce caractère qui fut un avantage évolutif indéniable à l'époque d'une planète vierge à conquérir — voyons-y l'explication de l'agglomération de nos mimétismes en monoconscience à l'aube de l'humanité — ne l'est plus autant à présent qu'elle est honteusement déflorée...

*

Panconscience

groupement de consciences individuelles beaucoup plus large que la superconscience (cf ci-dessous), formant une société, rassemblée autour d'une culture. La représentation de la panconscience est une persona presque toujours majeure dans les polyconsciences des individus. Son importance mérite un chapitre spécifique.

*

Polyconscience et pré-polyconscience

L'intégralité de nos congénères fonctionne sur le mode polyconscient, sauf lésions neurologiques sévères. Une fraction *s'éprouve* polyconsciente. Utilisons à propos des polyconscients qui ne se reconnaissent pas comme tels, quand la confusion est possible, le terme de *pré-polyconscience*, ou monoscience quand le nombre de personae est faible ce qui réduit fortement la variabilité du comportement.

Trouvons facilement une analogie avec un autre palier de conscience : les animaux ressentent des émotions, tout propriétaire d'animal domestique le tient pour acquis ; par contre, il est peu probable, pour la majorité d'entre eux, qu'ils se *voient* dans leur état émotionnel. Ils sont portés par lui, dans un comportement plus élaboré qu'un réflexe mais restant très automatique. Ils ne sont pas aptes à le corriger parce qu'ils *auraient reconnu* cette émotion.

Pourquoi d'ailleurs réduire l'exemple à l'animal ? Un homme dit « de fort tempérament » se lance spontanément dans des colères impressionnantes, sans avoir le moins du monde conscience de son état. Ce n'est qu'ultérieurement, parce que d'autres lui reprochent sa nature, qu'il la « réalise », difficilement... et inconstamment. On le dit « dominé par la colère » ; en vérité il est incapable d'atteindre un niveau de conscience plus élevé où il se verrait en colère.

Si l'homme est un mari violent, la situation peut s'améliorer de plusieurs façons : la méthode pavlovienne : l'homme est soumis à des punitions de sévérité supérieure à celle de ses colères, de façon à remplacer des automatismes par d'autres ; c'est la méthode la plus répandue, généralement inefficace parce que les juges et le public, d'une sensibilité supérieure à l'accusé, ne peuvent monter la sentence à la sévérité nécessaire. La méthode polyconsciente est d'augmenter le niveau de conscience du sujet pour qu'il se perçoive *lui-même* — et pas seulement ses accusateurs — de façon différente. Pas facile. En fait peu de moyens sont engagés dans cette voie ; les psychothérapies sont lentes et sans garantie de résultat. Les innovations sont bienvenues. Imaginons filmer l'individu — ou mieux un autre coléreux — ; le palier de conscience se gagne mieux chez le spectateur ; la filmographie des drames familiaux est riche, mais ce sont les victimes et non les agresseurs qui les regardent.

Il n'est pas certain en fait que le coléreux souhaite changer — cela lui réclame ce palier de conscience supplémentaire qui n'a pas encore été administré —. La dernière méthode, sans doute la plus respectueuse de l'individu, est de le placer dans un milieu où son niveau conscient sera moins problématique parce qu'il en est la norme.

Nous nous éloignons de notre sujet mais c'est un peu intentionnel : la polyconscience nous montre spontanément les sciences humaines sous un éclairage différent. Elle nous distrait vers moult questions connexes : ici le difficile sujet des moralités respectives de nos trois méthodes : faut-il contraindre l'individu à la nécessité sociale par le fouet ? Faut-il s'efforcer de faire avancer son évolution personnelle alors qu'il ne le réclame pas ? Faut-il le respecter tel qu'il est en évitant de plaquer notre sensibilité sur ceux qui vivent à un niveau plus frustré de conscience ? Ces bifurcations, nous les emprunterons dans la deuxième partie du livre : le Monde Polyconscient.

*

Superconscience

groupuscule de consciences individuelles, réunies par proximité géographique ou affinités particulières, suffisamment solides pour que la conscience individuelle tienne compte en permanence des autres dans son comportement. La polyconscience en est, en grande partie, le miroir intérieur, augmentée de personae sublimées ou mythiques. Des exemples types de superconscience sont la famille, la tribu, le gang, l'équipe sportive, les clubs et associations... D'autres répondent à des modes plus éphémères : la superconscience des fans d'un groupe de rock, des physiciens nucléaires, des anti-OGM, des intégristes religieux...

Le propre d'une superconscience est une vision du monde spécifique. Elle se renforce de l'addition des croyants. C'est une émanation collective des monoconsciences. L'addition de polyconsciences individuelles, au contraire, ne produit qu'une vaste polyconscience, très stable et plutôt sage.

La superconscience, elle, n'est pas toujours très rationnelle. Elle se manifeste dans les mouvements de foule, où les individus se sentent perdre leur pouvoir de décision propre. Elle peut développer une violence inouïe. Les guerres sont des conflits de superconsciences, davantage que de panconsciences qui regroupent des points communs de part et d'autre des frontières.

Parmi les exemples de superconsciences perverses, un des plus typiques est la colonie sous assistance : Des îliens isolés dépendent en majeure partie, pour leur confort, de la perfusion administrée par une nation riche et distante. Même si les habitants en sont inégalement marqués, la chape du non-dit et l'accumulation des tabous entraîne une aliénation de la super-

conscience locale, que doit percevoir rapidement tout étranger, car il peut subir de graves agressions s'il n'y prend garde.

Un individu peut manipuler assez facilement une superconscience s'il en connaît bien les ressorts. Les leaders de superconscience ont une excellente longévité, qui s'achève volontiers de façon brutale et éventuellement violente.

Il est beaucoup plus ardu de manipuler une panconscience, aux caractéristiques plus indépendantes de quelques individus. On emploie alors des outils à grande échelle, tels que des livres, films ou autres médias, des groupes de pression, qui comportent davantage de facettes différentes qu'un leader unique, même charismatique.

*

Thétaconsciences

états de conscience alternatifs, dont il existe de multiples variantes ; désorganisation du Moi habituel et réorganisation de la polyconscience, éventuellement sans aucune cohérence du résultat, sous l'effet d'évènements graves ou de perturbations biologiques — accidents cérébraux, alcool, drogues, médicaments —

*

Toticonscience

ensemble de toutes les consciences humaines.

L'espèce attend impatiemment le transfert du pouvoir des panconsciences nationales à la toticonscience, dans l'espoir d'une disparition des conflits et d'une meilleure gestion planétaire, après que l'affaiblissement des superconsciences au profit des panconsciences ait déjà réduit considérablement guerres et inégalités locales.

*

Transconscience ou Gaïa

toutes les consciences animales de la planète Terre.

Le transhumanisme est un effet secondaire de la capacité à considérer sa propre conscience d'un point de vue étranger. Cet état, l'hyperconscience, permet de ne pas simplement appartenir à une panconscience, mais se situer dans une transconscience.

A l'inverse, il est difficile de se prétendre hyperconscient sans avoir remarqué la multitude de consciences qui nous entoure, humaines ou non...

*

Uniconscience

toutes consciences de l'Univers, une assemblée dont la réunion est improbable...

La déception, chez l'homme, de ne pas avoir été « attendu » par l'Univers, est la sublimation sur l'espèce de la crainte de ne pas avoir été désiré par ses parents. Elle pourrait être terrible chez ceux qui voient dans le cosmos une Uniconscience. Heureusement, comment une telle mère pourrait-elle repousser le moindre de ses rejetons ? L'univers produit tant de manifestations qu'il est toujours possible d'y trouver des preuves d'amour...

*

* *

Théorèmes de la polyconscience

Entrons un peu plus avant dans les rouages de la société intérieure. Que se passe-t-il sur la scène politique ? Quelles sont les conditions d'une prise de pouvoir ? Pouvons-nous modifier notre propre fonctionnement, si nous n'éprouvons pas une félicité suffisante, et alors qui intervient ?

Nous abordons dans ce chapitre le fonctionnement de la polyconscience par l'horizon du comportement, tandis qu'au suivant, nous le verrons du côté opposé : son ancrage biologique.

*

Construis... Moi

Le Moi est fluctuant. Somme de personae, il a une capacité proprement étonnante à passer de l'une à l'autre, sans que nous soyons pour autant schizophrénique ou polyphrénique². Voyez cet homme calme et sociable qui devient soudainement agressif parce que la conversation est venue sur la politique, ou cette femme enjouée transformée en virago pour une affaire de place dans la queue. Chaque persona a ses domaines de compétence. La conscience se reconfigure instantanément pour laisser l'initiative à celle qui a démontré antérieurement son efficacité dans une situation identique.

*

La construction de la polyconscience est une sorte d'audition permanente. Elle commence quand l'enfant individualise des êtres indépendants dans son entourage. Les premiers membres, impériaux, de la polyconscience sont les producteurs de cette grande émission d'une vie : les parents. Cette aristocratie par droit de naissance met longtemps à descendre de son piédestal, tandis que d'autres, gens du commun, héros d'histoires, se présentent continuellement à l'audition de la conscience, certains rejetés avec indifférence, d'autres gardés parce qu'ils plaisent et *ne plaisent pas*. Il faut bien des méchants dans toute histoire...

*

² La polyphrénie est une situation considérée comme pathologique où l'individu se croit — se sait ? — constitué de personnalités différentes. La pathologie est en fait de penser que ces personnalités n'ont pas de lien entre elles et qu'on peut les faire vivre indépendamment. Sinon c'est bien l'idée de la polyconscience. Rappelons cependant que nous sommes tous polyconscients, mais très peu à le reconnaître et à s'en servir. Le Moi, présentation monoconsciente habituelle, est d'ailleurs souvent déstabilisé par son propre comportement, par la violence imprévue de certaines de ses réactions. Comment les monoconscients peuvent-ils encore se penser, dans ces conditions, si unis ?

Paradoxalement, ceux qui s'éprouvent le plus fortement polyconscients sont ceux qui ont la polyconscience la plus fragile : en l'absence d'assemblée solide et impérieuse pour former le Moi, ceux-là se sentent même « fragments » d'êtres humains.

*

Représentations infidèles

Ne croyons pas les personae reproductions sincères des personnes, concepts et mythes que nous rencontrons. C'est même le contraire. Car qu'est-ce qui construit ces représentations, sinon le noyau de conscience déjà au pouvoir, avec ses talents, ses carences, son inexpérience, sa subjectivité ?

Nos premières représentations sont ridiculement simplistes et erronées, fabriquées avec des schémas de pensée terriblement frustrés. Les personae, elles aussi, mûrissent. Nous cherchons à les améliorer, *si nous en tirons un bénéfice*. Parfois, il est au contraire plus avantageux de les maintenir défectueuses, inférieures au sujet réel.

Un exemple : dans l'esprit du seigneur, les représentations des cerfs étaient plus grossières, et de moindre valeur, que celles de ses chevaux. C'était nécessaire à la cohérence de son monde intérieur, « seigneuro-centrique ». Impossible de grimper des échelons de conscience avec de telles erreurs dans ses représentations. Une société intérieure aussi hiérarchisée — et figée — que la société réelle, a fait disparaître le seigneur.

Actuellement nous sommes loin d'être devenus des démocraties intérieures. C'est impossible tant que les intentions humaines sont toujours arc-boutées autour des considérations de pouvoir ; quand nous en avons rêvé de nouvelles, nous n'avons que remplacé des pouvoirs par d'autres, car nos philosophes et idéalistes ne réalisent pas à quel point leurs propres intentions en sont viciées.

Un chef d'entreprise contemporain est toujours contraint, s'il veut acquérir la moindre efficacité, de se constituer des représentations « hyposensibles » de ses ouvriers.

La panconscience génère en nous autant d'immoralité impérative que de moralité. Elle ne possède pas de conscience propre. Les communications entre tous les cerveaux qui la constituent sont trop lentes pour qu'une adaptation se fasse dans des délais satisfaisants pour l'individu. Certes les réseaux sociaux sont d'une vivacité croissante, mais ils ne surmontent pas le second écueil de cette sagesse de foule : que le poids de chaque avis soit arbitrairement fixé à «1», parce qu'on ne sait pas sur quels critères trier leur pertinence ; ainsi les réseaux sont toujours sujets à des mouvements

de foule, aussi terrifiants et vains que ceux qui lynchaient les « sorcières » à d'autres époques.

Les nations n'ont pas de conscience. Des hommes bons peuvent former une nation cruelle. Dans cet adage, nous pouvons remplacer « nation » par « superconscience », telle que nous l'avons définie dans le bestiaire.

Nos personae sont donc, fréquemment, *volontairement* infidèles. C'est la seconde cause majeure — après le conflit inter-personae, vu ci-après — des guerres de la polyconscience : la persona factice apparaît à l'évidence incorrecte quand la personne réelle devient suffisamment présente, physiquement ou par ses actes. La conscience au pouvoir lutte alors désespérément pour maintenir les choses en l'état, pouvant aller si nécessaire jusqu'à supprimer la personne réelle !, ou l'écarter par un moyen moins radical. Tout est bon pour maintenir le statu quo de la polyconscience.

Peu surprenante, dans ces conditions, est la radicalisation de l'attitude vis à vis de l'intrus, alors que celui-ci ne montre parfois aucune intention hostile. Il a commis, simplement, la gravissime erreur de ne pas être fidèle à sa représentation.

*

Les conflits

Le conflit de personae est identique à une inflammation :

Il peut être thérapeutique, quand il permet de résoudre rapidement une opposition radicale entre deux personae : c'est l'inflammation qui cicatrise. Il peut être aliénant quand il est chronique, et empêche toute harmonie de la polyconscience : c'est l'inflammation rhumatismale, destructrice, qui fait les mains, et les caractères, tordus...

*

La peine de mort n'existe pas pour les personae.

Tout au plus peut-on les reléguer au fond d'un cachot, et leurs gémissements résonnent lugubrement dans tout l'édifice, déclenchant des phobies tenaces et d'effrayants cauchemars.

Désembastillons nos personae.

*

Pourquoi ne pouvons-nous supprimer une persona conflictuelle ?

Quelle que soit la valeur médiocre de sa cohérence jugée par les autres personae, il est impossible d'affirmer, si l'on fait un effort d'imagination, que cette cohérence n'a aucune chance de se révéler un jour plus judicieuse.

La seule raison motivant le rejet des personae par la polyconscience est l'indifférence, le non-emploi. La persona n'apporte aucune représentation nouvelle ? Elle ne s'imprime pas. Analogie avec un jeune collectionneur de cartes, qui fait des échanges avec les copains : celle qu'il a déjà en triple exemplaire ne l'intéresse pas. Par contre si l'une représente un personnage, même antipathique, qu'il ne possède pas, il va l'étudier et chercher à l'incorporer à sa collection.

*

Faut-il chercher à se libérer des conflits ?

La conscience a une architecture basée sur la rétroaction : chaîne d'informations - réactions - inhibitions - décisions. Le cerveau primitif déclenche des alarmes rapidement modulées par le néocortex — peur et agressivité réveillées dans le lobe préfrontal gauche sont équilibrées par la modulation du lobe droit —. C'est la vision neurologique. La conception fonctionnelle, nous l'avons vu, est la polyconscience : Elle intervient peu dans les séquences réflexes <alarme - peur - réaction>, et module au contraire la suite du comportement, quand il permet aux différentes personae d'intervenir sur la décision finale.

La justesse du comportement adopté permet rétroactivement de renforcer ou réduire le pouvoir des personae qui ont eu gain de cause dans la décision. En cas d'échec, une personne qui nous aurait donné un conseil plus judicieux, que nous n'avons pas suivi, peut devenir un membre important de notre société intérieure, que les autres écouteront davantage à l'avenir ou au contraire contre lequel ils se liguèrent, si ce membre traîne avec lui des acolytes trop puissants, une autre polyconscience dont on redoute qu'elle nous absorbe et nous vole notre pouvoir sur le monde.

Le conflit « communicant » est ainsi la source de la richesse et de l'originalité de notre esprit. Il nous fait évoluer constamment par l'intégration et la sélection de nouvelles personae dans notre polyconscience. Cependant, cette assemblée ne reste stable que s'il existe déjà un groupe fort pour diriger les débats provoqués par les nouveaux arrivants. Les conflits sont souvent si vifs et fréquents chez une jeune personnalité meuble qu'il est difficile d'en prédire la direction finale, tandis qu'une polyconscience vieillie n'accepte pas facilement d'abandonner son conformisme. Si l'on souhaite intervenir, parce que la personne concernée semble échouer à trouver un bonheur stable et s'en désoler, il faudrait donc réduire les conflits chez un jeune, et les aggraver chez un adulte trop confit dans ses certitudes.

Le thérapeute idéal sera-t-il capable de se déguiser en utérus accueillant aussi bien qu'en escrimeur aguerri ?

*

Le caractère

L'élaboration du noyau d'assurance est, comme tous les entraînements cérébraux, qu'ils soient moteurs ou psychiques purs, bien plus facile à mettre en place sur un terrain vierge et plastique. C'est-à-dire qu'il est ardu de défaire et reformer ce noyau chez un adulte. L'enfance, quand on se penche plus avant sur notre façonnage intime, ne fait que prendre de l'importance.

En polyconscience, le noyau d'assurance est l'ensemble des comportements et des valeurs associées sur lesquels la société intérieure a réalisé les compromis les plus stables. Ils seront très difficiles à modifier par la suite. Si l'on cherche un Moi, il se niche là.

C'est une fondation essentielle à *l'agir*, à l'agir reproductible lui-même support de l'anticipation. Aussi important est ce qui est situé en dehors du noyau d'assurance : cette mouvance de concepts embryonnaires représentés par des personae moins achevées est le support de l'imagination, c'est-à-dire la possibilité de tester de nouveaux comportements.

L'équilibre des limites entre noyau d'assurance et friches fertiles de la polyconscience est le déterminant majeur du « caractère ». Si le noyau déborde excessivement, le caractère est dit fort ; s'il est rétréci et perdu au milieu des terrains vagues de l'imaginaire, le caractère est dit faible.

Chaque configuration a ses avantages, et les deux espèces de caractère forment des couples très complémentaires, d'autant qu'ils étaient, classiquement, corrélés à des sexes différents, et le sont probablement toujours, depuis que le sexe psychologique s'est évadé des chromosomes...

*

Qu'une persona devienne très puissante dans la polyconscience réduit considérablement la liberté de cette dernière et augmente sa prévisibilité. Le phénomène survient quand un proche, ou quelqu'un que l'on souhaite intensément devenir proche, devient « essentiel à sa vie ». La représentation de cette personne est un phare éblouissant dans la polyconscience, qui balaie le discours de toute autre persona.

De là vient l'impression de communauté d'esprit, étourdissante parce qu'elle satisfait notre besoin de réplique, stupéfiante parce que la représentation de l'autre atteint une présence à nulle autre comparable, mais en même isolante, parce qu'elle barre l'accès aux personae alternatives et leurs représentants du monde réel.

Cette influence est jugée moralement bénéfique ou non... par les autres, car une polyconscience ainsi « colonisée » n'est plus capable de porter un regard sur elle-même.

Les jeunes polyconsciences, meubles et soumises aux orages hormonaux, sont les plus exposées à ces mésaventures, qui sont la source de notre diversité et de nos soudures sociales spécifiques.

Si l'on veut se « traiter », parce que l'influence serait jugée néfaste ou pathologique, il est possible de renforcer les personae alternatives par des lectures ou d'autres fréquentations, mais souvent il est nécessaire de se couper totalement et durablement de l'individu à l'origine de la représentation envahissante.

*

Déterminer le mode de fonctionnement d'une personne se fait en repérant une faille dans sa cohérence et en la lui mettant sous le nez.

Un monoconscient ne comprend pas où est le problème : il ne possède pas une persona libre et suffisamment ressemblante à son interrogateur, capable de répercuter la question dans sa propre conscience ; l'incohérence n'en est une que du point de vue de l'interrogateur, pas du sien.

Un pré-polyconscient ressent un malaise : la question se fiche dans un débat intérieur qui n'a trouvé qu'une solution bancale. Il esquive le sujet ou tente des justifications plus ou moins valides, ce dont il se rend compte et cela tend à déclencher une certaine aversion pour l'interrogateur : celui-ci chamboule les rapports de force au sein de la polyconscience et la coalition au pouvoir n'apprécie pas.

Un polyconscient vrai n'a pas de faille, à proprement parler, dans sa cohérence, parce que celle-ci est extrêmement mobile ; il n'a que des ignorances. Toute question insidieuse déclenche de la curiosité : comment l'interlocuteur voit-il les choses de telle façon qu'elles semblent générer une incohérence, et comment puis-je intégrer une représentation de sa façon de penser ?

*

Politique de la polyconscience

Concernant la composition d'un gouvernement, la collégialité est la meilleure formule à petite échelle, permettant de considérer tous les points de vue et d'en tirer une sagesse de groupe, tandis qu'elle devient paralysante à grande échelle, où les représentants n'ont d'autre choix que se conformer à des attitudes symboliques, ce qui enlève toute efficacité à leur confrontation. Le système de gouvernement par un parti majoritaire devient, dans cette situation, plus productif.

Il en est de même pour la polyconscience. Impossible de faire figurer dans l'assemblée collégiale du Moi toutes ses composantes. Tergiversations multiples conduisent à une inhibition de la prise de décision. La polyconscience élit des personae principales. Cette configuration stable est la source de la solidité de l'impression de monoconscience.

*

Une polyconscience qui s'ouvre à de nouvelles représentations s'enrichit de personae mais celles-ci ne sont pas statiques. Le processus de leur intégration est identique à l'assimilation des émigrants par un pays déjà soudé autour de valeurs culturelles : les traditions apportées, l'oeil neuf sur les problèmes, tout ceci est entendu par la masse des citoyens installés, mais aussi considéré avec suspicion — la polyconscience comme la nation sont des lieux de pouvoir —, et un encouragement fort est donné à l'adoption des coutumes locales. Les nouvelles personae subissent des pressions identiques. Sauf si elles sont précédées d'une célébrité remarquable, elles sont rapidement réduites à leurs idées fortes et digérées par le noyau polyconscient. Une persona « émigrante » doit compter sur les événements pour survivre et faire ses preuves, sinon elle s'éteint doucement.

*

Nous utilisons, pour représenter mentalement les autres, des profils standards discrètement personnalisés de quelques caractéristiques physiques spécifiques. Cet amalgame est fort utile : sans lui, nous n'oserions pas sortir dans la rue, réalisant que nous avons si peu d'informations sur la complexité de ceux que nous allons croiser.

Mais un tel procédé est aussi une catastrophe pour ceux qui ignorent se servir d'un raccourci grossier : ils ne font pas la différence entre leur représentation et la personne réelle, et pour peu que celle-ci soit étrangère ou compliquée, leurs informations sont fausses, ce qui ne les empêche pas de les utiliser en toute sérénité... et en toute injustice.

La polyconscience est une accumulation de matériaux améliorant l'efficacité de nos représentations, comme si, en disposant de pièces de plus en petites d'un puzzle, on finissait par ne plus discerner leurs joints et obtenir une image enfin réaliste.

*

La force descriptive proprement incroyable que les gens attribuent à leurs représentations transparaît dans la coutume des poupées vaudou, où l'épingle perce autant le personnage réel que sa représentation, au point éventuellement de mourir, et où le personnage, animé des mêmes convictions, accepte de mourir.

La représentation, nous l'avons vu, n'a guère besoin d'être fidèle. Au contraire, sa dissemblance lui ajoute une partie dont nous sommes propriétaires, en quelque sorte, en restant attachés à cette variante.

La science nous gêne dans cette appropriation par la mise en conformité qu'elle tente de suggérer à tout le monde. C'est le principal motif de résistance au dire scientifique : il nous spolie de nos tableaux personnels et des illusions sur le monde que nous y avons projetées avec un art unique.

Tous les objets symboliques, médaillon, cadeau, photographie, mèche de cheveux, ont une puissance directement proportionnelle au désir de s'approprier une représentation.

On ne voit sous son aspect véritable que ce qui nous est indifférent.

Un trouble peut survenir quand le modèle s'éloigne de sa représentation, par exemple quand l'épouse n'est plus jeune et ne correspond plus à la reproductrice pulpeuse « photographiée » par le mari. Certains ne parviennent pas à abandonner leurs représentations, dans lesquelles ils ont placé trop de leurs désirs, et le couple se mine...

*

Le savoir

L'accumulation des connaissances favorise un plus grand nombre de leurs associations, mais pas de leur *profondeur*. Celle-ci n'est significative que lorsqu'apparaissent des icebergs psychiques, dont la partie émergente sont les intuitions.

Leur production se fait par l'enrichissement de la polyconscience, qui multiplie le nombre d'angles de vue.

Une polyconscience à la fois hétérogène et harmonieuse a les meilleures chances de trouver un nouvel angle, par cette prolifération de psèmes sous-conscients.

*

Le temps

La polyconscience est le siège de la partie intemporelle de l'individu, du moins celle qui évolue dans un temps beaucoup plus lent : La mémoire classe presque tout en ordre chronologique, tandis que la bibliothèque particulière de la polyconscience est une galerie de tableaux, racontant les grands événements politiques de la société intérieure, certains toujours aussi importants et admirés quel que soit leur âge.

*

L'inconscient ne connaît pas le temps

Ce dit freudien célèbre mérite d'être démembré. Freud signifiait par là que les conflits inconscients n'avaient pas d'âge ni de date de péremption. Ce serait toujours exact si la structure psychique était stable au fil du temps. Or elle subit une « météo » difficile à prévoir. Le passage du temps est bien perçu par l'inconscient, mais d'une façon subjective qui dépend des personae impliquées. Le temps intérieur n'est quantifié que par l'espace séparant des évènements cardinaux de la vie. Ceux-ci, dès lors qu'ils sont appréciés de façon éminemment variable par plusieurs personae, peuvent créer des histoires différentes et des temps différents. Selon le Moi créé par l'assemblage de ces personae, des conflits peuvent disparaître ou réapparaître.

Car la psychanalyse n'explique pas pourquoi des conflits restent en sommeil puis se réactivent, sauf à forcer des hypothèses qui emportent souvent davantage la conviction du thérapeute que celle du patient ou d'un observateur indépendant. En polyconscience, un changement d'équilibre entre personae recrée une histoire différente au sujet, avec des dates critiques qui ressurgissent et se repositionnent. Ce mouvement peut intervenir pour des raisons très diverses, éventuellement sans aucun rapport avec le conflit réveillé. En chercher la cause exacte n'a à vrai dire pas grand intérêt. L'essentiel est de favoriser un nouveau réglage de la polyconscience, en racontant l'histoire personnelle ou plus facilement celle d'autres personnages, ce qui apporte une nouvelle importance à une ancienne persona protestataire et un nouveau respect par le groupe.

*

Anticipation

L'une des caractéristiques les plus divergentes des personae est leur niveau d'anticipation. L'enfant instinctif a une capacité très faible à prévoir, ne dépassant pas le plaisir immédiat et l'éviction de la douleur. Il redevient dominant à un âge avancé, quand le cerveau n'a plus les moyens biologiques d'entretenir une polyconscience élaborée. L'état physiologique immédiat devient cardinal ; il est inquiétant, débilitant. Il ne permet plus d'anticiper. Les symboles et sublimations qui permettaient de dépasser l'enveloppe corporelle perdent de leur sophistication et de leur solidité. Le Moi appauvri se recentre sur la préservation de ses dernières fonctions vitales.

L'adolescence est au contraire la période favorable aux personae dotées des meilleures facultés d'anticipation. La physiologie fonctionne si idéalement qu'elle s'efface. Les mythes récoltés dans les livres et autres médias

fabriquent des personae enthousiastes, qui n'ont pas encore eu les ailes rognées par la confrontation à la réalité.

L'anticipation positive persiste à la maturité si ces personae n'ont subi que des défaites acceptables par rapport aux succès recueillis. Certaines pré-polyconsciences sont organisées de façon à faire de la discrimination positive envers ces personae, qu'elles musèlent les autres plus défaitistes. Cela permet de s'accrocher à ses projets et ses rêves bien au-delà du raisonnable. C'est un critère d'admiration, mais objectivement c'est une gestion militaire de la polyconscience, identique à celle qui laisse une persona négative prendre le pouvoir — le parent qui a répété à l'envi que son rejeton n'arrivera jamais à rien — et en tire une conduite d'échec.

*

Il existe différents courants de pensée qui font coïncider les activités des personae et empêchent de percevoir la polyconscience : la concentration et l'enthousiasme en sont deux parmi les plus importants.

L'enthousiasme est un torrent qui emporte toutes les facettes de la conscience vers une grande anticipation, rugissante comme une chute monumentale à l'extrémité de rapides. On a peu le temps de se préoccuper du paysage qui défile sur les bords ; seul compte le final qui se dessine, et toutes les ressources sont consacrées à l'aborder dans les conditions les plus favorables.

L'activité physique peut produire les mêmes effets, mais si elle devient automatique, elle libère au contraire les territoires des personae pour une déambulation rêveuse et imprévisible.

*

Dans les sables du Temps, la Conscience est un cargo avec une brèche dans sa coque, qui s'alourdit progressivement de passé, et progresse lentement vers le futur réalisé. Le présent n'existe pas ; il se fonde dans la conscience d'*être*, qui est une petite mare de temps formée du passé et de l'anticipation immédiate.

Le futur espéré est également une marchandise stockée en cale, qui peut dépasser sa date de péremption. Quand le cargo n'avance plus guère, l'équipe d'Oubli est appelée sur le pont, et balance le trop-plein de caisses par-dessus bord.

*

La propriété

La polyconscience ne connaît pas les frontières d'espèce — c'est la panconscience qui les impose —. Les animaux s'y introduisent facilement. Un ca-

valier possède un cheval dans sa polyconscience, responsable de l'harmonie qu'il développe avec sa monture. Et l'on doit suspecter que la conscience du cheval fait de même, construisant une représentation frustrée mais extrêmement puissante, déifiée, de son cavalier.

Le chien ou un autre animal domestique acquièrent fréquemment la place d'un rejeton dans la polyconscience de personnes esseulées.

Ce qui nous amène à une remarque essentielle : les personae interagissent entre elles, pas seulement en négociant comme si elles étaient embastillées, mais en s'influençant et en se colorant les unes les autres. Une persona n'est pas seulement une addition, mais peut être une soustraction, c'est-à-dire un cadre vide créé par les nécessités des autres et en attente d'être rempli. Ainsi l'animal domestique vient occuper cet emplacement et se trouve immédiatement habillé des vêtements espérés, transformé en enfant ou en compagnon idéal, paré et cajolé comme une poupée.

Ce modelage d'une représentation par les autres explique qu'il soit possible d'en construire sur des objets inanimés. On leur insuffle de l'âme et il peuvent devenir des personae puissantes, soit en tant que symbole d'un être invisible, soit parce que les autres personae sont persuadés que l'inanimé n'est pas dénué de parcelles de conscience. Nous pouvons ainsi faire de notre environnement une persona puissante, et commencer à regarder soigneusement où nous posons le pied, pour ne rien abîmer d'une Gaïa ou de la création d'un Dieu omnipotent.

L'intégration de ces personae d'essence animale ou non-vivantes est remarquablement facilitée par le fait que personne n'en est *propriétaire*. Les animaux n'ont quasiment aucun droit significatif, les objets en sont dépourvus. Il est facile de les posséder.

La possession n'est pas un trait de caractère particulier à certaines personae, c'est une idéation plus profonde et fondamentale que la polyconscience. Le bébé considère, pendant sa vie foetale, qu'il est tout. Ses premières semaines de vie lui apprennent qu'il existe *autre chose*, qui n'est pas lui. Il va tenter de les ramener en lui pour refaire son unité. Ce réflexe est la base primitive du mimétisme, qui lui-même aboutit à la fabrication des représentations. La possession est un rouage indispensable sans lequel aucune construction psychique ne serait possible. Nous avons besoin de posséder nos représentations.

Or, devenus adultes, nous avons saisi enfin que nous ne sommes pas les seuls propriétaires à arpenter la planète. Il faut partager les représentations. C'est aisé pour celles dont personne ne peut revendiquer la propriété

exclusive, comme Gaïa — encore que celui qui s'enthousiasme de façon hystérique à son évocation semble tellement propriétaire qu'il a parfois un effet de repoussoir —. C'est difficile pour un être vivant, éminemment conscient, indépendant, et doté du même droit à l'importance que soi. Il est possible de l'intégrer en l'accolant à une représentation de père ou de protecteur, mais s'il ne manifeste aucune inclinaison de ce genre, la seule façon de se l'approprier pleinement est d'attendre qu'il veuille bien décéder : l'on peut récupérer alors son esprit, imprimé sur les ouvrages qu'il a laissés.

Subodorons ici l'explication de morts « hâtées » par des proches pour des raisons en apparence incompréhensibles, parce qu'il semble exister dans ces motivations plus d'amour que de détestation.

*

Merci maman, merci papa

L'importance donnée aux premiers mois de vie par les psychologues de l'enfance devient caricaturale en polyconscience. L'explication classique est le caractère meuble de la proto-conscience infantile. Mais en polyconscience il n'existe même plus cette sorte d'homoncule embryonnaire benêt, facile à influencer ; la proto-conscience n'est qu'un assemblage d'instincts innés ; sur l'acquisition du palier d'éveil supplémentaire que déclenche le bouleversement de la naissance, viennent se greffer les premières proto-personae : les parents, Héra et Zeus, puis les autres proches, reste de l'Olympe local. Le poupon n'est pas, bien entendu, une copie des parents, parce que les proto-personae sont des représentations extrêmement sommaires, qu'elles interagissent déjà avec d'autres, avec un environnement qui lui est spécifique, et avec les nécessités instinctives qui lui arrivent du niveau inférieur de conscience. Cependant, ici naît la pré-polyconscience, et l'influence des proches est déterminante, bien davantage que sur une polyconscience déjà avancée, pourvue d'un noyau directeur, de même que laissent des traces profondes les événements de la vie s'ils sont agréables ou traumatisants. Tout est constitutif à cet âge, car rien n'est présent pour opposer une barrière quelconque à l'intrusion de nouveaux matériaux psychiques.

L'acquisition de nos premières structures de conscience se fait comme celle de la flore bactérienne digestive : par contact direct. Et nos fondations de personnalité sont, comme notre futur index de masse corporelle — très corrélé à cette flore —, un legs de nos parents. Merci, maman et papa, pour mon intérieur comme pour mon extérieur !

*

* *

Ancrage biologique

La neurophysiologie, malgré ses progrès impressionnants, reste balbutiante : elle cerne assez bien les modes de fonctionnement du premier palier de conscience, qui est l'établissement d' « images » pour les objets présentés aux sens, ou des processus simples comme le circuit de la récompense³. Simples, mais au combien dominateurs, comme le montrent ces malheureux rats capables d'appuyer sur la pédale qui déclenche le circuit jusqu'à ce que mort s'ensuive.

La suite va se compliquer de façon exponentielle. On ne trouvera pas de centre du mensonge. Les machines à le détecter ne peuvent que se servir des effets parasites du mensonge, émotionnels et glandulaires. Un menteur qui contrôle parfaitement ses « sorties » reste indépistable.

Nous ne pouvons donc trouver dans les connaissances scientifiques sur le cerveau de quoi supporter ou invalider une théorie de la conscience. La seule enquête possible est, pour l'instant, psychologique : la théorie peut-elle expliquer les comportements et faire des prédictions ?

C'est toujours possible... avec un comparse, soi-même si personne d'autre ne se laisse convaincre. La conscience est vénale. Elle sait parfaitement se mentir à elle-même, comme toute bonne société organisée autour de pouvoirs.

Nous allons ainsi devoir, du balcon le plus solide pour observer le fonctionnement de l'esprit, celui de son support biologique, tâtonner sur très peu de distance.

*

Comment la polyconscience peut-elle s'intégrer dans les schémas neurologiques connus du fonctionnement mental ?

Signalons tout d'abord que le cerveau ne montre nul trace d'un Moi. Le Moi sait qu'il n'est pas la seule résultante du fonctionnement du cerveau : il côtoie des processus inconscients sans avoir un réel contrôle sur eux. Or il n'existe aucun « centre directeur » au sein des circonvolutions cérébrales. Au contraire, chaque réaction consciente fait intervenir plusieurs aires géographiques sur les IRM fonctionnelles. Le cerveau est une globalité. Les

³ Le circuit de la récompense : les noyaux monoamines du tronc cérébral sécrètent de la dopamine sous l'effet de stimuli classés comme satisfaisants, ou de drogues, et activent le centre du plaisir hypothalamique, qui n'est pas connecté directement aux sens.

centres nerveux⁴ ne sont que des « générateurs »⁵ nécessaires à la conscience ; ils n'expliquent pas son établissement.

Le processus de pensée est une association de modules d'activité élémentaires des neurones, qui s'associent et interagissent en permanence par des règles biologiquement simples mais fonctionnellement complexes. D'un apparent chaos de dépolarisations membranaires surgit l'organisation miraculeuse de la conscience.

C'est un processus qualitatif mais aussi quantitatif. « L'étendue » ou l'importance de la conscience n'est pas la même selon l'individu, l'état de veille, son âge. Les motifs sont en majeure partie biologiques, mais il existe une possibilité d'auto-entraînement, comme un muscle capable de se renforcer par l'effort répété. L'idée que tous les êtres humains soient conscients avec la même acuité est un mirage égalitariste, de même que l'idée d'animaux dépourvus de toute conscience relève de la religion d'une espèce humaine divinisée.

Appelons les modules élémentaires de pensée des *psèmes*.

Les psèmes prennent de l'importance quand ils sont fréquemment sollicités. Il se produit une facilitation dans les échanges neurologiques. Se développent ainsi des « autoroutes » de la pensée. Le plus avantageux pour un psème est d'être au carrefour de nombreuses stimulations élémentaires : ce sont les informations sensorielles, les signaux hormonaux, les rappels instinctifs. Le psème traite ces informations. Certains sont spécialisés dans leur stockage, d'autres dans leur association, qui débouche sur une analyse. Les psèmes n'ont pas réellement des limites neurologiques précises. Ils sont plutôt comme des bulles d'activité neuronale, qui gonflent et

⁴ Le plus important de ces centres est une partie postérieure du tronc cérébral, la formation réticulée, au-dessus de l'arrivée du nerf trijumeau, dont la lésion provoque le coma. Cette zone transmet les signaux homéostatiques de l'ensemble du corps, et contient des noyaux activateurs. Tandis que l'atteinte de la partie antérieure du tronc cérébral au même endroit provoque le « locked-in syndrome » : les voies motrices sont détruites et plus aucun influx moteur ne quitte le cerveau à part ceux destinés aux yeux et paupières ; mais la conscience reste intacte.

⁵ L'idée que le cortex contrôle le reste du corps devrait s'effacer devant celle d'un centre nerveux primitif, le tronc cérébral, qui émet des pulsations d'éveil aux différents organes essentiels, coeur, poumons, tube digestif... le cortex supérieur étant stimulé comme les autres : le cerveau primitif fait « battre » notre conscience comme il fait battre le coeur...

s'étendent selon les besoins, ou s'éteignent quand elles ne sont plus sollicitées.

La plasticité neuronale joue un rôle majeur dans le remodelage de l'organisation des psèmes. Elevée, cette plasticité empêche la fixation de schémas de pensée très précis. Diminuant avec le vieillissement, elle entraîne au contraire une rigidification des processus, avec une difficulté à analyser les informations de façon novatrice.

La persona correspond à une certaine architecture des psèmes. Elle ne possède pas d'aires neurologiques propres, mais a ses psèmes préférentiels. La polyconscience utilise plusieurs personae. Celles-ci se partageant les mêmes ressources neurologiques, la polyconscience ralentit le processus de décision final, par rapport à un état de monoconscience, elle-même beaucoup plus lente qu'un réflexe. La polyconscience mobilise une part plus importante des aires cérébrales, mais surtout les utilise plus longtemps et selon des reconfigurations différentes. Il en résulte un processus de « notation » des différentes conclusions obtenues, qui ne provient pas d'une sorte « d'analyste fiscal » de la conscience, mais qui participe de différentes évaluations : comparaison avec des situations antérieures stockées en mémoire, satisfaction des pulsions instinctives, des impératifs moraux : tous sont des « inspecteurs du fisc » incorruptibles. Le mensonge n'existe pas dans la polyconscience. Le mensonge est toujours un comportement final choisi par l'assemblée intérieure pour ses avantages indéniables.

La notation s'accompagne d'une reconfiguration des échanges : les conduites « perdantes » désagrègent leurs psèmes, tandis que la gagnante mobilise de nouvelles ressources, acquière une célébrité croissante. Sans ce processus de « gouvernement par la majorité », l'indécision de la conscience serait permanente.

*

Comment évolue-t-on du Soi embryonnaire vers la polyconscience ?

Le cerveau reçoit deux types de sensations : les informations externes — vue, audition, tact... — et internes — sensations d'homéostasie corporelle —⁶. Ce sont ces dernières qui forment la conscience primitive de Soi, tandis que les premières servent à construire les représentations, des ima-

⁶ N'accentuons pas artificiellement la différence entre ces signaux : informations sensorielles et sensations internes sont très intriquées au niveau neurologique, ce qui est l'un des fondements du traitement ostéopathique.

ges de plus en plus sophistiquées et précises, jusqu'à transformer la conscience de Soi, en comparaison, en quelque chose de vague et d'indéfinissable, fonctionnant en arrière-plan, une impression diffuse que l'on décrirait plutôt comme relevant du sentiment, par analogie avec toutes les émotions qui proviennent de la même « place ».

Très différente des informations claires et factuelles qui bâtissent les personae, cette conscience du Soi corporel n'intervient plus guère dans la polyconscience, sauf en cas de maladie — ou même d'une agression minimale telle qu'une piqûre —, où les signaux perturbés qu'elle produit lui redonnent une présence majeure : la polyconscience se mobilise entièrement autour d'elle.

Mais si les signaux corporels internes sont stables, le système polyconscient peut les occulter à un tel point qu'on perd ces informations élémentaires. Un exemple est le goût. Je ne parle pas du sens du goût transmis par les papilles gustatives, mais du *goût*, spontané, instinctif, pour certains aliments plutôt que d'autres, qu'ignorent superbement les mères en obligeant leurs enfants à ingurgiter leur assiette de légumes... Ce goût est débordé, effacé, tronqué, par des conceptions nutritionnelles construites avec plus ou moins de bonheur sur des croyances ou des données scientifiques incertaines, au point que s'est créé un phénomène de « mode » alimentaire parfaitement superposable à la mode vestimentaire.

*

Facilitation et impulsion

La facilitation neurologique, par l'usage fréquent de configurations cérébrales « rentables », amplifie et stabilise nos divergences de comportement en face de problèmes créés par l'environnement. Nous construisons, chacun, un plan de personnalité individuel. Avant cette maturation progressive, au stade infantile, il faut bien que nos réactions aient la vivacité nécessaire pour une certaine forme d'efficacité, même si elles sont beaucoup moins étudiées que chez un adulte. Si l'on comptait que sur la facilitation neurologique, il faudrait qu'un bébé se fasse brûler un grand nombre de fois avant qu'il se mette à brailler de façon significative, ou il serait à moitié mort de faim avant de savoir réclamer tout aussi énergiquement sa nourriture. Pour l'éviter, la nature nous a créé des *impulseurs*, innés, que sont les émotions. Ce sont des noyaux neurologiques programmés pour initier et amplifier des sollicitations qui n'ont aucune origine extérieure, environnementale. Les émotions ne sont pas seulement des réponses aux informations sensorielles ; elles sont un moteur intrinsèque, l'impulseur indépendant de notre psychisme, qui est, pour le reste une chaîne d'informations / réactions.

Ce que nous possédons réellement de personnel, sous un certain angle, ne se situe pas dans le cortex raisonneur, mais dans quelques noyaux instinctifs. Mais il n'est pas facile de s'en prévaloir : si le développement du cortex ressort d'une loterie environnementale, celui des moteurs instinctifs est une loterie génétique.

Quand les schémas d'informations / réactions se sont mis en place et que la facilitation neurologique en a fait des boulevards, l'impulsion émotive devient facultative et l'on peut même l'outrepasser. Si l'ordre émotif est contradictoire avec ces schémas, ceux-ci s'améliorent de façon à rendre l'émotion indifférente. Cela explique qu'une émotion qui n'atteint pas son but finit par s'étioler, se déconnecter du sentiment qui est sa représentation : *une émotion dont on abuse s'éteint*, contrairement aux signaux « construits » qui sont, eux, renforcés par leur utilisation fréquente.

*

La facilitation neurologique permet l'apprentissage, c'est-à-dire la reproduction de plus en plus efficace d'un schéma de comportement. Ne la voyons pas comme une espèce d'influx impétueux qui creuse inexorablement le lit d'un fleuve, désormais capable de capter tout ruisseau qui passe à sa portée ; la facilitation est dynamique et réversible. Elle est capable d'améliorer la réalisation d'un geste en quelques minutes ; elle peut intégrer aussi prestement dans sa représentation neurologique un outil adjoint au geste et le rendant plus performant ; mais la construction peut s'effondrer très vite ; sinon nous ne serions guère adaptables.

Paradoxalement il semble que plus les schémas de psèmes deviennent complexes, plus ils sont difficiles à transformer, comme si le psychisme refusait d'abandonner ses investissements les plus lourds. Probablement est-ce lié à une stabilisation des plans de comportement au fur et à mesure de leur sophistication croissante ; sans ce contrôle, ils partiraient en tous sens, et pourraient nous entraîner dans des actes parfaitement incohérents et déconnectés des besoins instinctifs, et la conscience n'y verrait rien de saugrenu.

Doit-on en conclure que, contrairement à ce que nous semblons éprouver, grimper les paliers de conscience ne nous rend pas plus *libres* ? Ce que nous ressentons est un gain *d'organisation*.

Une telle structuration est difficile à désapprendre en douceur, contrairement à une réaction physique simple, parce qu'elle a fait l'objet d'une mise au point longue et difficile. Elle n'est perdue qu'à l'occasion d'accidents du support biologique, de manipulation par des drogues puissantes, ou des secousses psychiques graves.

*

Les psèmes, niveaux successifs d'organisation des processus psychiques, ne sont pas inconscients mais *sous-conscients*, c'est-à-dire qu'ils sous-tendent la conscience et que celle-ci peut parvenir, sinon à les percevoir, du moins à en établir une représentation.

Les psèmes subissent des contraintes de structure, sinon l'esprit ne pourrait bâtir la moindre cohérence. Les pressions qui déterminent le plan du psychisme se mettent en place depuis le développement embryonnaire du système nerveux. d'abord flottement agréable — la vie intra-utérine —, la contrainte devient rapidement une suite d'agressions plus ou moins sévères, avec création de réponses innées ou empiriques, d'autant plus facilement améliorées que l'enfant n'est pas découragé d'en essayer de nouvelles — il doit parvenir à des succès réguliers —. C'est un processus *dynamique*, et tenter pour des raisons morales de réduire l'exposition aux agressions peut en réduire l'énergie, comme à contrario laisser survenir des traumatismes insurmontables par les seuls moyens de l'enfant peut tronquer sévèrement le jeune psychisme, et lui faire perdre une grande partie de son adaptabilité.

Le psychisme se développe ainsi sous l'effet de contraintes dirigées, mi-mées, ou inculquées par un système de punitions / récompenses.

Les verrous peuvent sauter. Trois circonstances principales :

-Un évènement bouleverse la situation de l'individu ; traumatisme, ou évènement extraordinairement gratifiant mais inattendu (célébrité soudaine, réalisation imprévue d'un objectif mythique...). Le plan de personnalité précédent — la configuration polyconsciente — n'explique pas la survenue de l'évènement, il faut en construire un autre.

-La chirurgie, ou des lésions accidentelles sur le cerveau : un centre disparaît ou est isolé, la personnalité n'est plus la même. L'action est grossière — une amputation —. En thérapeutique, il faut que l'échafaudage soit bien vilain pour qu'en retirer des étais fasse espérer une construction meilleure. Actuellement les efforts d'auto-organisation de la conscience sont plus rentables que faire venir l'électricien. Mais celui-ci affine ses services et finira bien par proposer quelques pièces de rechange...

-L'utilisation de drogues psychédéliques : les verrous sont ancrés dans le support biologique des psèmes, qui fonctionnent en autoroutes de la pensée ; si l'on ouvre soudainement une multitude de bifurcations sur l'autoroute, l'esprit emprunte des chemins inusités. Ce sont les états de conscience alternatifs, que certains s'efforcent d'assimiler à de véritables fenêtres sur des univers métaphysiques différents. Servons l'annotation Laplacienne que nous n'avons pas besoin de cette hypothèse. Mais admirons

l'habileté de ces consciences qui cherchent à étendre leur champ d'illusions et à valider l'emploi de drogues classé comme répréhensible par la panconscience. Le désir se glisse par les plus petits trous de souris. Sous cet angle, l'expérimentation des drogues psychédéliques est une activité constructrice et non destructrice comme on l'imagine. Son emploi thérapeutique est intéressant puisque, nous venons de le voir, c'est un excellent moyen de faire sauter les verrous de personnalité pour ceux qui éprouvent trop d'insatisfaction dans la leur. Pour la dédiable, mettons-la en parallèle avec les électrochocs, les psychotropes « légaux » qui sont des abrutisseurs et non des transformateurs de caractère, et les psychothérapies verbales interminables sauf quand elles ne s'adressent qu'à des troubles légers.

L'inconvénient général des transformations brutales de personnalité, comme si l'on jouait au Boggle avec les lettres de la polyconscience, est que l'on ne reconstruit pas les étapes initiatiques qui ont permis la consolidation progressive de l'édifice. Toute tentative de ce genre, créant un résultat fragile, doit être encadrée par un régime de vie assez strict. Les structures sont nombreuses et variées, surtout si l'on regarde chez les autres cultures : maison de retraite religieuse, ferme éducative, armée, sectes — dangereuses ou non selon leurs motivations profondes —, et jusqu'à la tribu dotée de son shaman en charge du contrôle des expériences psychédéliques dans un cadre initiatique sévère, ainsi que le fait d'ailleurs le curé lors d'une cérémonie religieuse, dans un état de transe moins avancé...

Dans ces structures, l'environnement, très contrôlé mais progressiste au niveau des activités conscientes, permet au sujet de se réapproprier les clefs du contrôle de sa propre vie, qu'il doit réclamer explicitement une à une.

Cependant, les bouleversements de conscience n'ont pas toujours les résultats espérés. S'il suffisait de prendre du LSD, de subir une hypnose ou une thermocoagulation cérébrale ciblée, de vivre dans une ambiance chaleureuse ou d'avoir un analyste inspiré, pour guérir de toutes les pathologies psychiques ou psychosomatiques, nous le saurions. Pourquoi ces limites ?

Il est impératif que l'individu soit convaincu de la nécessité du traitement et de la forme qu'il va prendre. Il doit, en effet, faire le deuil de son ancien Moi. Quels que soient les défauts de celui-ci, il reste, après tout, le Moi — nous ne nous définissons pas autrement, sauf vous qui avez lu imprudemment ce livre —. Comment être sûr du bénéfique que nous obtiendrons à brutalement abandonner les investissements psychiques de tant d'années. N'allons-nous pas devenir un Autre ?

Se lancer dans une thérapie a quelque chose d'un suicide. Et les suicidaires ou les joueurs y viennent facilement. Pour les autres, il est nécessaire que la thérapie exerce une forte séduction. En ce sens, la promesse d'un univers spirituel ou onirique étourdissant est une addition importante. L'administration de LSD dans un environnement médical déshumanisé produirait des effets nettement moins positifs qu'au sein d'un groupe socialement proche du sujet. Les références culturelles sont importantes. Les exorcismes du shaman atteignent 100% de succès chez les membres de sa tribu, parce qu'ils n'ont jamais eu de raison de douter. Une chambre glaciale de clinique pourrait convenir, finalement, si le sujet est lui-même technicien de laboratoire ! Pour la plupart, c'est un environnement dense en émotions, riche et positif qui est favorable. La présence de proches rassure mieux que celle de thérapeutes chaleureux « impersonnels », car les seconds ne font pas aussi bien la liaison avec l'ancien Moi que les premiers. Mais c'est peut-être, de ce fait, un frein au bouleversement de conscience. Les individus suffisamment dégoûtés d'eux-mêmes préféreront, eux, n'avoir affaire qu'à des inconnus. C'est souvent le début d'un grand déménagement de la polyconscience, qui ne laissera que des « ex ».

Pourquoi cette importance de l'environnement émotionnel ? Les troubles ne trouvent pas leur source dans des moments vides d'émotions, mais chargés d'émotions agressives. Celles-ci, selon le principe qu'il est inutile de chercher à tuer une persona, ne peuvent être éliminées ; elles doivent être requalifiées. Le sujet traité fonctionnera toujours sur le mode émotif, mais traitera ses émotions différemment, souvent à l'inverse de ce qu'elles étaient, comme si l'existence à moitié vide devenait à moitié pleine... et ne demandait qu'à se remplir.

Tout ceci nous ramène à notre premier chapitre et à la notion que la conscience peut fonctionner selon la théorie qu'elle s'est choisie. La thérapeutique, si elle est respectueuse du sujet, doit enquêter sur le modèle auquel il est prêt à se soumettre, éventuellement différent de l'ancien mais « acceptable ». On ne pourra pas proposer un modèle métaphysique à un matérialiste, comme il est stupide de se contenter d'administrer des psychotropes à un spiritualiste. L'idée est de fournir, au moins subjectivement, un projet d'élévation du Moi, et non de régression.

*

Il n'existe pas de barrière réelle entre conscient et inconscient. La limitation de la conscience — et de l'hyperconscience, la faculté de se regarder fonctionner — tient au fait qu'elle est extrêmement coûteuse pour l'organisme. Elle nécessite un recrutement étendu des aires cérébrales, et le neurone est très énergivore. Il aurait été inutile pour l'organisme, au cours

de l'évolution, de développer une conscience chère en ressources et omniprésente, juste pour nous permettre de rêver béatement, alors que la plupart des actes quotidiens reposent sur des actes réflexes et des routines simples.

Cependant, que la conscience ait été conçue sur un modèle économique n'interdit pas de la développer si l'on en a les moyens, ce qui est le cas de l'homme moderne, débarrassé de nombreuses tâches physiques épuisantes, ne serait-ce que la poursuite des proies...

Aucun obstacle physiologique n'empêche d'étendre sa conscience à des problèmes de plus en plus théoriques, ce dont se délectent nos penseurs, sans forcément disposer d'un Q.I. très supérieur à la moyenne car nous verrons l'indépendance entre conscience et intelligence. Aucun interdit non plus, dans l'autre sens, à intégrer à la conscience des processus restés jusque là sous-conscients. Cela nécessite simplement un entraînement persévérant, comme tout apprentissage de tâche nouvelle, pour mettre en place la facilitation neurologique appropriée. Notre yogi, déjà cité, parvient ainsi à réguler consciemment sa température corporelle dans l'eau glacée. D'autres inversent leurs sensations de désagréables en agréables. Et, comme c'est le sujet de ce livre, quelques-uns perçoivent leur polyconscience...

*

La découverte des neurones-miroirs offre un excellent ancrage biologique à la polyconscience.

Ces neurones s'activent chez un individu non seulement quand il exécute lui-même une action, mais également quand il observe un congénère faire de même. Voici le support des excellentes capacités d'imitation du cerveau humain. Mais où s'arrête cette mimétique ? L'on sait que la réalisation de l'action est affinée par un modelage de la fonction cérébrale qui la rend plus performante. Le cerveau se reconfigure en fonction de ses imitations et de leur répétition.

Pourquoi ce phénomène se cantonnerait-il à une action motrice ? La mise au point des représentations que nous utilisons intérieurement pour reproduire le comportement des autres n'est-elle pas elle aussi une activité d'imitation qui se perfectionne au fur et à mesure qu'on les utilise ? N'acquiescent-elles pas ainsi un simulacre de vie réelle au sein de notre conscience, et n'est-ce pas à partir de l'agglomération d'un certain nombre de ces représentations frustrées, dans la petite enfance, que se constitue notre moi primitif ?

En fait sommes-nous bien sûrs de pouvoir définir ce qu'est une vie réelle ou un simulacre...

*

Le mimétisme concerne les intentions davantage que leurs conditions de réalisation pratique. Si l'on reproduit le geste de prendre un objet, c'est l'intention de prendre qui est imitée et non pas ses étapes motrices pratiques, qui concernent des automatismes à priori déjà en place. Le mimétisme ne concernera précisément la motricité que si l'intention échoue, et il faudra alors porter son attention à revoir l'automatisme pour le rendre plus efficace.

Les personae sont ainsi des constructions *dynamiques*. Elles s'interfacent entre les nécessités instinctives, qui n'ont pas besoin d'être apprises, et les automatismes corporels. Le mimétisme se focalise sur les moyens de satisfaire aux obligations instinctives déjà mis au point par nos congénères. Il est d'autant plus nécessaire que l'imagination, c'est-à-dire les moyens intrinsèques de créer de nouveaux comportements et d'analyser leur performance, n'est pas encore en place ou reste limitée, souvent par défaut d'un grand nombre de modèles différents présentés à l'imitation — contacts sociaux réduits ou trop uniformes —.

Dans une expérience faite sur des enfants, quand c'est un robot qui effectue l'action à mimer, les enfants ne la reproduisent pas davantage qu'en l'absence de démonstration faite par des adultes : c'est donc bien l'intention de l'adulte que l'enfant cherche à imiter.

Elle va même plus loin puisque si la réalisation de l'action est impossible et que l'adulte renonce rapidement, l'enfant insiste désespérément, beaucoup plus longtemps. L'explication est que l'enfant n'a pas encore mis en place de contre-réaction, c'est-à-dire l'adaptation aux résultats du mimétisme qu'il vient de réaliser.

Sans doute pouvons-nous comprendre, par là, des constatations étranges à propos du mimétisme : Par exemple, pourquoi les enfants spectateurs de violences télévisuelles ne semblent-ils pas tendre à imiter ces comportements ?

Deux raisons émergent de nos réflexions précédentes :

La performance violente n'est pas réalisée par un personnage réel évoluant dans l'environnement de l'enfant, mais à l'intérieur d'un objet, de puissance symbolique faible. L'enfant sera davantage marqué par une bagarre entre deux compagnons de jeu que par une torture atroce affichée sur l'écran. L'impact de la violence télévisuelle ne peut devenir significative que si elle se rapproche d'une situation réellement vécue par l'enfant. Sinon elle n'a pas plus de puissance qu'un jeu quelconque, auquel elle est assimilée.

La seconde raison est bien entendu que l'enfant soit capable de prolonger le mimétisme jusqu'à ses conséquences, et d'en faire un comportement à adopter ou à proscrire. Ainsi, c'est l'âge à partir duquel on expose un enfant à la violence virtualisée qui marque la frontière entre un mimétisme aveugle ou réfléchi.

*

L'homme, meilleur imitateur que le primate, serait également le plus violent, car le mimétisme accentue la compétition.

La violence supérieure de l'homme est difficile à établir si l'on se place à une échelle identique aux primates. Ceux-ci n'ont pas développé l'organisation à grande échelle qui a provoqué les guerres humaines. Une prédiction de la violence qu'ils auraient pu développer est impossible à faire. Cependant, en restant à l'échelon tribal, il semble que la violence de l'homme ne soit pas si différente.

*

Les mâles d'une espèce particulière de poisson ne peuvent se permettre qu'on leur supprime leurs adversaires habituels, autres mâles auxquels ils disputent le territoire, sans retourner leur agressivité contre leur propre famille et finir par la détruire.

Cet effet indésirable des facultés sélectionnées par l'évolution ne vous rappelle-t-il pas l'homme violent qui, si sa colère n'est pas assouvie, s'en prend à la première proie vulnérable qui passe ?

Quels autres instincts seraient encore à l'oeuvre dans le fait de ne pas percevoir la vérité sur nous-mêmes, parce que ce serait un désavantage évolutif ?

*

Sommeil paradoxal

Le sommeil paradoxal est-il un état de vigilance alternatif ? Une digestion psychique ? Un cycle de sommeil parmi d'autres, sans fonction spécifique ? Il est tout cela à la fois. Il faut sans doute chercher dans l'ontogénèse le rôle du sommeil paradoxal : quel pouvait être l'avantage de créer cette physiologie spécifique, sous la dépendance d'une activation par une zone archaïque, le pont du tronc cérébral ?

L'éveil a l'intérêt de répondre rapidement aux sollicitations du monde extérieur et s'y adapter, mais en même temps le comportement est fortement programmé par ces informations envahissantes, arrivant sous la forme d'un flux sensoriel permanent.

Le sommeil paradoxal a cette fonction de pouvoir créer des comportements alternatifs, hors de la pression sensorielle, et privilégie d'autres critères, en particulier les souvenirs enfouis, peu accessibles à la conscience. Ils sont les briques qui permettent de construire des anticipations différentes, voies possibles vers des comportements plus performants que ceux déjà adoptés.

Le sommeil paradoxal est la porte grande ouverte vers *l'imagination*. Ce n'est pas par hasard qu'il apparaît, au cours de l'évolution, chez les oiseaux puis particulièrement chez les mammifères, devenus les animaux les plus adaptés à leur environnement. L'éveil produit un comportement stéréotypé jour après jour. Le sommeil paradoxal donne une meilleure chance de concevoir une autre stratégie, et de la tester à la période suivant d'éveil.

Nous pouvons le constater sur nous-mêmes par une expérience simple : un problème nous semble difficile ou insoluble ? Exposons-le nous soigneusement le soir avant de nous endormir. Au matin, nous aurons la solution, ou du moins l'impression qu'elle n'est plus hors de portée.

L'annulation du sommeil paradoxal par l'alcool ou d'autres drogues bloque ce processus de computation, et fait de vous au réveil une copie conforme psychique de votre vous au jour précédent... une fois la gueule de bois évaporée.

Plus précisément, il existe une activité cérébrale et des rêves pendant toutes les phases du sommeil. La spécificité du sommeil paradoxal, qui fait l'objet d'une activation particulière au plan neurologique, est qualitative : il ne s'agit pas seulement de réminiscences de l'éveil, mais d'une activité créatrice.

Les mouvements musculaires et oculaires observés pendant le sommeil sont un phénomène de « ressac » des computations cérébrales nocturnes. Le rêve lui-même fait peut-être partie de ce ressac d'une activité cérébrale plus endogène, car *il ne contient pas directement les éléments de réponse au problème posé en état d'éveil*. Il le repasse dans un scénario différent, mais la solution n'est pas inscrite sous le mot « fin ». La réorganisation est plus profonde. C'est une digestion qui s'opère au niveau des psèmes.

*

Notons que la polyconscience est une transposition de l'organisation neurophysiologique à un niveau qui en est détaché.

Quelle est cette organisation ? Le cortex, longtemps considéré comme le chef d'orchestre du cerveau, n'est en réalité qu'un collaborateur. Il est certes particulièrement doué en computation, mais il n'est pas un PDG, pas

plus qu'un super-ordinateur ne ferait un bon directeur pour une grande entreprise.

Un tel poste n'existe pas. L'activité cérébrale est une interaction réciproque permanente entre tous les centres. La formation réticulée commande au cortex de s'endormir ou de s'éveiller, selon les afflux sensoriels. Le cortex ne peut outrepasser ces ordres que temporairement et au prix de conséquences éventuellement lourdes. Des rats privés de sommeil meurent au bout de quelques jours.

Les centres impliqués dans la formation des psèmes collaborent également. Les schémas, au fur et à mesure qu'on les analyse sous l'angle fonctionnel et non plus seulement par l'activité neuronale, ne peuvent plus être identifiés par l'électroencéphalographie des centres en question. L'IRM fonctionnelle fait mieux, en analysant des corrélations, mais pour des psèmes simplistes : images, sons, émotions basiques. Ils restent l'échelon le plus élémentaire de la construction psychique. Parviendra-t-on ainsi à mettre en évidence des enchaînements de psèmes correspondant à des pensées élaborées, mais surtout comment sont formées ces associations complexes, et identifier des répétitions qui seraient la trace de personae ?

C'est déjà hypothétique, alors nous sommes loin de « l'empreinte digitale » de la personnalité, bien plus complexe qu'une persona puisque s'y ajoute la confrontation avec moult autres personae et les expériences mémorisées, pour une quantité proprement hallucinante de combinaisons, au point qu'il faut une génétique et un environnement bien contraignants... pour que les êtres humains arrivent à se comprendre un peu.

*

Il n'existe aucune rupture entre la biologie et la psychologie. Toute la personnalité est construite sur des intentions. Celles-ci ont des racines très primitives, les plus faciles à identifier en neuro-anatomie. L'anxiété est à ranger elle aussi dans ces instincts biologiques : si nous n'en avons pas de « freinateurs », nous prendrions inconsidérément tous les risques.

Même si l'intention fait l'objet de processus corticaux complexes — la sublimation —, elle a peu de chances de se maintenir si son starter biologique s'éteint, pour un motif de lésion ou de vieillissement.

Aucune maladie n'est purement psychologique et aucun trouble biologique ne peut devenir une maladie mentale sans une maturation psychologique défavorable.

Voyons le psychisme comme un arbre, dont le tronc est la biologie des échanges neuronaux, et les ramifications les développements psychiques. La thérapie est de faire pousser de nouvelles branches, tandis que les ma-

lades dépérissent et tombent, plutôt que couper les branches encore vertes qui ne plaisent pas à l'entourage.

Une nouvelle branche peut partir d'une branche existante : c'est une nouvelle maturation psychique et aucune intervention biologique n'est nécessaire. Ou elle peut partir du tronc, parce qu'y monte une sève différente : l'intervention biologique produira des résultats plus tardifs parce qu'il faudra reconstruire toute la ramure.

Actuellement les biologistes n'en sont pas là. Tout juste arrivent-ils à réduire la circulation de sève pour que l'arbre s'agite un peu moins.

*

Paliers de conscience : comment fonctionnent-ils ?

Un palier de conscience est un niveau de recrutement significativement plus élevé de psèmes, élémentaires par rapport à lui.

Un bon exemple est la musique : le flux sensoriel auditif est une simple information. Au premier niveau de traitement, une valeur d'identification physique est donnée au son. Niveau suivant : il se voit attribuer la signification mémorisée d'une note, qui le différencie d'un cri, d'un son industriel, d'un bruit parasite. Un niveau plus loin, un recrutement plus important de la mémoire raccroche la note à d'autres situations où elle a été entendue. Ce niveau est plus volontiers activé par des bruits complexes ou une succession particulière de notes, et si le contexte en rapport a été important. Le chien identifie ainsi vivement le sifflet de son maître.

Le niveau suivant amène une valeur symbolique : les notes sont identifiées comme de la musique ; un recrutement de la mémoire culturelle s'ajoute. Sans que nous franchissions un palier de conscience supplémentaire, le degré d'originalité et de personnalité de la mélodie peut étendre le travail de la mémoire jusqu'à exhumer des souvenirs depuis longtemps enfouis. Un palier supplémentaire est franchi quand on réfléchit à la musique en tant que concept, que l'on construit une philosophie de cet art, puis un autre quand on en fait une méta-analyse au sein des manifestations de la conscience.

Et après ?...

Exemple d'un autre ordre, c'est dans les paliers de conscience que nous trouvons la différence entre le *figé d'effroi* et le *tremblant de peur*. Le premier est immobilisé à un palier instinctif réflexe, commandé par un souvenir atavique de danger. Le second voit sa décision suspendue à un niveau de conscience bien supérieur, où s'embarlificotent une foule d'arguments pour ou contre l'action. Nous pourrions dire que pour des effets en apparence identiques, l'une des situations est pénalisée par un manque

de conscience, l'autre par un excès — en réalité un excès d'attention à tous les facteurs en jeu, au détriment de leur « notation » —.

Nous voyons qu'ici encore disparaissent les barrières d'espèce auxquelles tant d'êtres humains croient encore indispensable de confier leur protection. Les gènes ne sont que des outils permettant la mise en place de la machinerie nécessaire au franchissement de ces paliers de conscience ; ils n'en amènent pas la certitude ; l'environnement et ses hasards jouent un rôle important. Rien n'interdit fondamentalement à d'autres assemblages génétiques ou à des mécanismes artificiels de s'élever de la même façon. La biologie est même probablement, en un sens, limitative, et n'attend que d'être rejointe et dépassée par la technologie.

Revenons à nos paliers de conscience : ils sont définis par une étendue de recrutement, croissante, de processus psychiques inférieurs en complexité. Peut-être pouvons-nous proposer de séparer les états de conscience « aigus », qui mobilisent, par un effet buvard, de larges aires corticales spécialisées dans l'analyse, des états « intenses », qui correspondent à une excitation puissante, synchrone et non spécifique d'une quantité importante de neurones, telle que ressentie lors d'un orgasme. Dans le premier cas, nous sentons le monde au creux de notre main ; dans le second, c'est au contraire plutôt une hébétude, mais dans les deux situations nous sommes *très* conscients.

Nous devons donc, en sus de la complexité, définir différentes qualités, ce que d'autres appellent des états de conscience, et explorent joyeusement à coups de psychotropes.

*

Le rôle de la conscience

Un être vivant peut fonctionner efficacement sans conscience. Le rôle de celle-ci est certes d'améliorer le sort de l'individu par la construction d'anticipations complexes, mais surtout de mieux coordonner les individus pour augmenter les chances de l'espèce. La conscience n'a pas fait de l'homme un animal indépendant de ses congénères, au contraire. Si l'on poursuit l'ascension de ces paliers d'auto-organisation de l'esprit, permettons-nous de supposer que cela augmentera les chances de la vie consciente dans son ensemble. Le surhomme n'est pas un monoconscient, individualiste forcené, sur-armé dans un monde dont il se défie, mais un être possédant des représentations détaillées de l'ensemble de son environnement, et capable de l'influencer parce qu'il en connaît le fonctionnement intime. La connaissance de la Nature a beaucoup progressé, mais la

science balbutie toujours, chez l'homme, à formaliser les couches de l'esprit les plus basses. Mauvaise perdante, elle tend à modeler notre conscience, par ses enseignements et ses machines, pour en faire des systèmes d'exploitation plus faciles à théoriser. L'on finira peut-être par établir la cartographie de l'esprit et s'apercevoir qu'elle est devenue celle d'un robot intelligent.

Découvrons les racines de la conscience pour en guérir les maladies, et laissons-la s'enfuir vers l'infini.

*

* *

La panconscience

La panconscience est la conscience sociale. Elle a beaucoup de petits noms : le « qu'en dira-t-on », l'opinion publique, l'intérêt supérieur de la nation... Son importance est toujours largement sous-estimée. Elle se présente sous forme de versions multiples, comme les déclinaisons d'un programme informatique, de sophistication et de complexité croissante. Elle existe aussi en de nombreuses langues, aux spécifications culturelles particulières. Ses règles concernent les rapports avec les inconnus, les connaissances accessoires, les étrangers, par opposition aux superconsciences qui régissent les groupes d'intérêt particulier, famille, tribu, gang, caste ou profession.

Ces versions donnent à la polyconscience une coloration différente selon la situation sociale. A une mère de famille, elle apparaîtra comme une puissance protectrice omnipotente ; à un travailleur à la chaîne, comme une déité patronale à laquelle il faut céder les trois-quarts de son temps de vie ; à un sybarite comme un gendarme dénué d'humour et de légèreté, à qui il faut dissimuler ses vices si délicieux ; au philosophe idéaliste comme une limace au cerveau immensément lent, qu'il faut aiguillonner de pamphlets électriques, dupliqués sur la presse et plantés comme des millions d'aiguilles d'acupuncture, dans l'espoir d'influencer les paresseux fleuves de pensée qui traversent son énorme masse.

Certaines individus sont pour l'essentiel des fragments de panconscience, avec le reste de leur polyconscience réduite à deux parents qui, la badine à la main, n'ont jamais autorisé une autre attitude que le strict respect des règles sociales. C'est l'exemple caricatural que Freud a baptisé le Surmoi. Le Ça instinctif est totalement relégué au cachot, et même le plaisir est apprécié selon les commandements rigides de la panconscience.

Qu'au contraire la panconscience n'ait jamais convaincu de son utilité et qu'elle soit moquée comme un vilain père Fouettard, produit un excentrique ou un psychopathe, selon le degré de morale construit par le reste de la polyconscience. L'imagination connaît peu d'entraves et débouche sur moult excentricités. Les idées étonnantes, cependant, ne sont pas l'apanage de ces personnes-là. Elles peuvent côtoyer une panconscience, mais celle-ci tend alors à les faire dissimuler. Le polyconscient tumultueux doté d'une conscience sociale mène une riche vie intérieure qu'il ne laisse apparaître que si les circonstances sont favorables.

La panconscience est grossièrement proportionnelle à la densité des congénères inconnus autour de soi. Dans une mégalopole, elle crée un esprit de ruche, incompréhensible à l'habitant des campagnes, dont les voisins sont aussi significatifs que dispersés.

La démocratie est une illusion piteuse, car la panconscience étant fortement implantée dans tous les esprits, les différents points de vue ne sont pas représentés proportionnellement à la richesse réelle des polyconsciences. La panconscience introduit un conservatisme terrifiant en démocratie. Il faut véritablement qu'une situation devienne très inquiétante, et de façon globale, pour que le vote général devienne protestataire. Le système tente de contourner cet inconvénient par les groupes de pression. Mais les résultats sont très aléatoires, car le match « décisionnaire VS groupe de pression » est loin de faire intervenir tous les concernés, ou en d'autres termes n'est pas une sagesse de foule.

*

La panconscience humaine est plus stupide que n'importe quel penseur polyconscient. Elle fournit un ensemble de règles mais aucune adaptabilité à ces règles.

Consolons-nous : Sa cohérence lui procure une efficacité supérieure à la moyenne des autres pièces de notre conscience. Il nous est donc nécessaire de l'intégrer, puis de la dépasser.

*

Le discours semble sévère, jusqu'à présent, pour la panconscience : ne serait-elle qu'un vilain cerbère nous empêchant de jouir de la vie ? La réponse est fortement liée au type de société. La *ruche*, que nous sommes en train d'édifier, ne pourrait contenir sept milliards d'individus sans le ciment solide de la panconscience.

La panconscience utile est celle du technicien d'entretien qui fait soigneusement son travail et nous évite un accident dans l'appareil dont il est en charge. C'est aussi la panconscience qui permet de rassembler les moyens éducatifs dans une école, et d'y envoyer nos enfants. C'est toujours elle qui évite — en général — qu'un méchant pervers leur saute dessus en chemin. Enfin, je dois remercier la panconscience de m'avoir permis d'écrire ce livre : sans elle, je serais plutôt occupé à chasser de quoi nourrir les miens...

*

La panconscience est une solution à la limitation de nos capacités cognitives. La spécialisation de notre cerveau se fait au détriment d'autres tâches, qui sont assurées par les spécialisations propres de nos congénères. Ainsi, il n'est plus possible de vivre seul, sauf à se passer de confort... et d'une somme considérable de connaissances, que nous ne pouvons plus conte-

nir. Nous sommes contraints d'intégrer le groupe, de lui fournir le service d'une bonne part de nos tâches cérébrales en échange de celles qui nous manquent. La panconscience est une « banque » aussi incontournable que celle qui gère nos deniers. La polyconscience fait miroiter la possibilité de réintégrer ces services « délocalisés ». Que ne pourrait-on faire aidé de quelques extensions, par exemple des nodules mémoriels et des cerveaux accessoires, logés comme chez le poulpe dans nos membres et en charge de toutes les tâches physiques, libérant le cortex principal pour le pur talent de la computation.

Nous parlons bien entendu ici du symbole de la conscience sociale et non pas du groupe social dont la présence est impérative à la richesse de nos sentiments et de nos mimétismes. Qu'une polyconscience soit une société en elle-même ne la rend pas autarcique. Elle serait comme un petit groupe d'individus isolés sur une île : une quasi-impasse évolutive.

*

La panconscience est-elle synonyme de société utilitariste ?

A la description de la panconscience et du poids qu'elle exerce dans les esprits, on peut penser qu'elle soit l'apanage des sociétés occidentales, où chaque individu doit se plier à des contraintes de productivité omniprésentes.

Ce n'est pas sa définition. Elle se conçoit plus basiquement comme le système d'organisation sociale où vit l'individu. La panconscience est la représentation de ses lois. Elle est juge.

Nous l'avons comparée au surmoi freudien, mais le concept est différent : les autres personae de la polyconscience sont également des juges, et les plus impératives participent dynamiquement au contrôle du surmoi tel que l'imaginait Freud. Chaque persona a une célébrité variable dans la police de la pensée, et la panconscience est certainement la plus présente chez l'adulte.

Toute culture génère une panconscience et c'est uniquement le package de lois qui change. Si nous comparons une société occidentale et une autre dite primitive, constatons un réglage très différent entre espace libre et espace de travail social. Chez le primitif, les obligations sociales viennent animer une liberté tellement étendue qu'elle en deviendrait monotone; tandis que l'occidental insère son temps libre dans les fentes d'un planning social prioritaire.

Quand un anticonformiste blanc déménage sous le soleil des îles, il ne rejette pas la panconscience, il rejette les lois particulières de sa panconscience locale pour en adopter une autre. Un écrivain a imaginé cette muta-

tion en décrivant les blancs installés en Afrique comme devenus « black under the skin ».

La panconscience s'inculque dans l'enfance. Sa faiblesse s'accompagne de gros problèmes d'intégration sociale. Une évolution personnelle intéressante est, une fois ces lois acquises, de chercher à s'en affranchir. Ne parlons pas d'amélioration : impossible de loger ici un jugement de valeur; nous parlons de diversité de la personne humaine, sans décider lesquelles sont les meilleures.

L'affranchissement de la panconscience ne se traduit pas véritablement par un changement de mode de vie, qui n'est donc que le transfert des références d'une panconscience culturelle à une autre. Elle se manifeste plutôt par l'émancipation des codes de vie. C'est par exemple un cadre supérieur qui ne cherche pas à quitter son travail mais cesse de mettre un veston pour s'y rendre, qui cède une part de ses heures à son employeur, mais gère les autres comme un entrepreneur de ses loisirs et non pas comme une simple absence du poste de travail, à occuper.

*

La panconscience tue la diversité

Le monde imaginaire est bien davantage alimenté par les frustrations que par les satisfactions. Il est une source de conflit avec la société. L'individu tend à y prendre facilement des vacances bizarres, tandis que la société, soucieuse de voir ses membres respectueux des règles et agissants, y voit une fuite. Elle tend à vouloir contrôler cet espace où les pensées de l'individu lui échappent, caressent des illusions souvent antisociales, et sont récompensées par des gratifications difficiles à obtenir dans le monde réel, ce qui peut diminuer l'énergie dépensée à modeler celui-ci.

Ainsi, ceux qui souhaitent protéger leur monde imaginaire n'ont d'autre ressource que l'isolement social, ou « l'achat » de tranquillité à la société par la fourniture des services qu'elle espère. Ils doivent également soigneusement filtrer leurs fantasmes et garder certains au secret, de façon à ne pas fournir à la société des actes qui la désespère...

L'isolement est un lent suicide de la conscience. L'homme est un animal social. Le monde imaginaire s'étiole s'il n'est pas alimenté par le réel. Contournant ce problème, la technologie évolue pour connecter de plus en plus aisément les mondes imaginaires entre eux. Auparavant cette communication pouvait sembler lente et rudimentaire, par les livres et les symboles artistiques. A présent les images et une virtualité convaincante

progressent partout. Est-ce la solution à la libération de l'imagination, sans nous contraindre à l'isolement ? Ou est-ce un piège ?

En effet, ces médias redonnent un contrôle étroit de la société sur l'imagination. Au lieu que notre esprit soit contraint d'inventer un développement original aux matériaux bruts que sont les livres et les arts, il s'alimente au fast-food d'un univers virtuel déjà construit. Mais surtout le modèle est connu de la société et soumis à sa censure. Nous lui offrons ainsi, sans remords, enthousiastes même, la supervision de nos pensées qu'elle a toujours convoitée. Nous ne pouvons pas le regretter : comment s'inquiéter d'un bonheur... choisi ?

C'est la société elle-même qui, considérée dans son ensemble, y perd quelque récolte humaine. Elle s'affaiblit en diversité. Mais peut-être est-ce compensé par l'augmentation du nombre total des individus que sa gestion policée permet de faire vivre ensemble ?

Ce n'est pas parce qu'une panconscience n'a pas de corps physique qu'on ne peut pas la juger.

*

Les enfants de la panconscience

Le monoconscient tire profit du polyconscient

En effet le monoconscient s'enracine dans un comportement unique, refusant de considérer les multiples facettes d'un rapport social. Ce comportement est toujours celui qui lui est le plus avantageux. Attention de ne pas introduire ici un critère de valeur morale : l'attitude radicale d'un monoconscient peut être empathique et solidaire. Prenons l'exemple d'un don d'argent à un mendiant : si celui-ci vient de s'enfoncer dans une mauvaise passe, le don peut lui redonner confiance en l'humanité et l'épauler pour rebondir ; si le mendiant est un vieil habitué de la rue, le don le conforte dans l'idée que la mendicité est une profession comme une autre, ne réclamant qu'un peu d'habileté dans l'apparence. Le monoconscient, peu au fait de la différence, donnera de toute façon, car il se valorise dans le partage. Le polyconscient cherchera à savoir la situation exacte du mendiant par des détails ou en engageant la discussion, et à découvrir une façon plus efficace d'élever la situation de l'autre que par le don.

Encore une fois, la polyconscience n'est pas synonyme d'intelligence. Celle-ci n'est qu'un outil pour s'y élever. La monoconscience prime terriblement dans les relations commerciales, qui sont les plus évidentes des relations de pouvoir, entre gens remarquablement intelligents. Un bon commerçant est monoconscient : il ne doit se préoccuper d'aucun aspect de la vie de son client autre que ceux qui concernent la vente. Peu importe

qu'il existe des inconvénients plus ou moins discrets ou hypothétiques liés à la transaction, l'essentiel est que celle-ci se réalise. Pour satisfaire les doutes polyconscients qui pourraient agiter les commerciaux les plus perceptifs, la panconscience a créé des règles pour régir le commerce. Aucune immoralité, grâce à elles, n'est plus ressentie. Le caractère litigieux d'un grand nombre de marchés s'efface derrière des concepts supérieurs en importance — bonne marche générale de l'économie, croissance, création d'emplois — réunis en théories économiques dont la solidité repose sur la foi que mettent en elles ses utilisateurs, car elles s'enracinent dans la psyché humaine et non pas dans des constantes du monde physique. Or la psyché évolue en permanence. Ces théories survivront-elles à la polyconscience, c'est-à-dire à la reconnaissance de tous les aspects d'une transaction sociale ?

Le polyconscient, dévidant les fils d'une décision, tend à les excuser toutes, car il donne de l'importance à toutes les motivations, sans les enfermer derrière des barrières morales toujours colorées d'arbitraire. Tandis que le monoconscient idéalise sa décision et tend à l'imposer au polyconscient. C'est ainsi que ce dernier se fait exploiter. Mais s'il subit la situation, c'est d'une façon libre et volontaire, contrairement au monoconscient.

Les hommes ont aussi longtemps profité des femmes. Créons le Mouvement de Libération de la Polyconscience !

Le polyconscient peut-il moralement, du coup, manipuler le monoconscient ? Oui... en toute bonne conscience.

*

Idéalisme

Les idéalistes, paradoxalement, sont créés par la panconscience.

Quelle que soit l'originalité de leurs idées, elles ne peuvent émerger que dans un groupe réceptif. Prophètes, conquérants, philosophes agissants, sortent de l'anonymat par la conjonction d'une originalité et d'une contemporanéité favorable.

*

L'idéaliste est un produit de la panconscience, parce qu'il est en lutte avec elle.

L'idéaliste, pré-polyconscient comme tout un chacun, est fortement déçu par certains règlements de la panconscience, qui lui semblent iniques. Il en héberge une représentation fort irritante. Cela provoque une segmentation manichéenne de sa polyconscience en deux blocs ; toutes les personae sont obligées de se rattacher à l'un ou l'autre si elles veulent exister. Mécanisme analogue à celui du patriotisme : si la nation est menacée, pas question

d'émettre des remontrances accessoires ; toutes les intentions doivent se plier au but principal ; la sauvegarde de l'étendard du Moi prime.

Ainsi, malgré qu'il semble se comporter en polyconscient, l'idéaliste éteint les voix de la plupart de ses personae. Seuls persistent deux champions, le Moi combattant et le Tyran Panconscient, ce dernier représentant les aspects, insupportables au Moi, de la société.

Nous sommes devant une polyconscience guerroyeuse, qui montre bien l'énorme différence entre vivre *pour* l'idéal et *dans* l'idéal.

Dans l'idéal, nagent des polyconsciences calmes et simplifiées. L'harmonie règne dans l'assemblée intérieure, qui ne laisse pas entrer facilement des personae contestataires, leur opposant la barrière du fatalisme.

Pour l'idéal combattent des polyconsciences furieusement insatisfaites, qui ne sauraient vivre *dans* l'idéal, sauf en absorbant quotidiennement une forte dose de psychotropes... plus un bon massage.

Cela nous amène à soigneusement individualiser la *persona mythique*, dont on peut épouser le comportement, du *mythe conceptuel*, une idée beaucoup moins organisée et élaborée qu'une persona.

Un mythe conceptuel peut sembler complexe, mais il n'est pas connecté à la réalité des sens comme une persona. Il est comme un objet mathématique pour lequel on n'aurait pas trouvé d'application pratique. Il peut receler des promesses de valorisation extraordinaires, et ainsi les personae tendent à s'en emparer pour le faire coïncider à la réalité. Mais sa grande virtualité fait du mythe, ou de l'idéal, quelque chose que l'on ne parvient pas à s'imaginer *vivre*.

Ainsi, quand l'idéal est un concept *pour lequel on vit*, il impressionne la vie comme une puissance fabuleuse, tandis que ceux *vivant dans l'idéal* ont une impression de vie « normale ».

*

La force croissante de la panconscience se manifeste dans le fait qu'auparavant l'individu indépendant était traité avec davantage d'égards que l'individu dépendant. Maintenant, c'est le contraire.

La panconscience possède une culpabilité, uniforme, applicable à tous, totalement indifférente à l'individu en particulier.

*

La force de la panconscience se manifeste également dans la constatation étonnante qu'un lecteur ne considère jamais un livre vraiment important tant qu'il n'est pas *dit* important. Je ne parle pas ici du fait qu'il plaise ou

non. Le degré d'importance est apprécié par la fraction d'entendement de chaque lecteur qui n'est pas la panconscience, et additionné aux autres pour finir éventuellement cette fois en buzz dans la panconscience, où est créée alors réellement son importance, puis toutes les consciences individuelles décident alors de s'y alimenter.

Réciproquement, qu'un lecteur s'autorise à considérer un livre comme important, alors qu'il n'est pas connu, reflète une emprise limitée sur lui de la panconscience.

*

L'appréciation des qualités et défauts d'une culture ne peut avoir comme cible éligible que la panconscience. Par exemple un étranger ne devrait pas dire qu'il adore ou déteste les français, ce qui est une généralisation excessive, mais qu'il adore ou déteste la panconscience française, une entité stable et assez précise à décrire, dont chaque concitoyen héberge une fraction plus ou moins influente.

*

La panconscience est parvenue à répandre l'idée que l'on pouvait vivre une existence entière sans autre but que respecter les principes qu'elle édicte sur la fonction sociale de chacun. Quel recul ! Le Royaume Éternel était incomparablement plus séduisant. Laisser une trace de soi dans le monde : même le chien s'en préoccupe, en pissant sur chaque réverbère...

*

L'utile est une émanation directe de la panconscience.

Utile n'a pas de référence individuelle. Il est défini par estimation collective, par le jugement des autres regroupés, dont on tire une imitation. Il existe des experts de l'utilité, chacun spécialisé dans un domaine — économie, vie pratique, comportement... —, mais l'importance de l'utile est telle dans les sociétés à forte panconscience, dites « utilitaristes », qu'un expert de l'utile sera facilement écouté même en dehors de son domaine de compétence, tant qu'un autre expert mieux outillé ne viendra pas le contredire.

Si bien que nous tentons continuellement d'acquérir de plus en plus d'« outils de l'utile », qui sont les connaissances.

En emplissant frénétiquement le réservoir de l'utile, nous asséchons l'immense territoire de l'inutile qui a produit cette précieuse ressource. L'Homme suit ainsi son programme néguentropique.

*

La panconscience évolue d'une façon superposable aux monoconsciences dont elle émane : avec une inertie considérable en temps normal, majorée par sa masse, même si certains problèmes deviennent préoccupants. Seul

le contraste provoque une évolution rapide, un séisme panconscient : guerre, catastrophe écologique, épidémie, famine...

Dans une société individuellement polyconsciente, on peut s'attendre à une réactivité étonnante de la panconscience, dont l'importance relativisée par l'essor polyconscient serait compensé par une pertinence, et donc une célébrité, majorée.

*

L'homme sans intentions

Il est fréquent que l'homme préfère abandonner ses intentions, effrayé par leur ambivalence, selon qu'elles concernent ami ou ennemi. Dans une société concurrentielle, il existe beaucoup trop de rivaux. L'humanité sensible tend ainsi à abandonner ses intentions individuelles, un échafaudage dangereux collé par une morale spécifique qui peut se dissoudre à la première pluie, et à les remplacer par une panconscience directrice, qui réanime uniformément des corps aux âmes englouties, noyées dans l'océan des règles.

*

* *

Les outils de la polyconscience

La polyconscience s'auto-organise en paliers successifs, le supérieur s'ajoutant par-dessus l'inférieur parce ce dernier éprouve des difficultés à satisfaire les besoins imagés à cet étage. L'homme cavernicole profite de sa grotte mais celle-ci présente des défauts : elle peut être désirée par un prédateur, ou trop éloignée quand on a besoin de son abri. Apparaît un jour l'idée chez ce primitif qu'il peut construire sa propre grotte avec des branches et des feuilles, et la déplacer. Il a franchi un palier de conscience, édifié un étage de son psychisme en même temps qu'il bâtit sa frustrée demeure.

Quels sont les outils dont se sert une conscience parvenue au degré de complexité de la nôtre ? Comment se construit-elle un monde intérieur satisfaisant, et comment l'insatisfaction peut-elle grandir jusqu'à favoriser la création d'une couche supplémentaire de conscience, qui observe la précédente et tente de la corriger ?

*

Mimétisme

L'être humain est un mime particulièrement doué. La théorie de la polyconscience, finalement, recèle l'idée que nous prenons des fragments mimés dans notre environnement, parce qu'ils ont une importance pour le réservoir que nous avons déjà accumulé ; nous les réorganisons ensuite d'une façon originale, assurant notre diversité. Même la plus extravagante de nos idées se réfère à un principe que nous acquies — mimé dans notre esprit —, parfois en en prenant le contrepied, ce qui paraît en faire une création ex nihilo, mais tout concept ayant ses « pro » et ses « anti » est le créateur des deux cliques.

Par exemple l'idée extraordinairement originale de la relativité du temps est une réaction « anti » à la loi de son écoulement imperturbable, telle que semblaient le confirmer toutes les horloges mécaniques. C'est d'ailleurs par le tatouage « anti » que l'on identifie les génies : triste constatation pour les gardiens de l'Ordre...

Nous semblons arriver à la conclusion que si notre principale truellerie pour bâtir est le mimétisme, nous ne serions alors que de remarquables perroquets savants. Hum... parions que si j'interromps le livre ici, vous ne le conseillerez guère à vos amis...

Le fait est que nous sommes originaires du monde, ancrés dans le réel, et que toutes les illusions que nous mettons au point pour nous en échapper

ne sont en réalité que des tentatives pour mieux contrôler notre univers, et flatter notre conscience afin qu'elle s'accroche avec acharnement à sa tâche.

Ce qui nous sauve de cette hébétude mimétique, par miracle, est que le monde réel lui-même n'est pas strictement déterminé. Il s'auto-organise, c'est-à-dire qu'il se comporte comme un programme intelligent qui diverge régulièrement du chemin déterministe qu'on croyait lui voir prendre, et trouve ainsi une structure plus « imaginative ». C'est-à-dire qu'il ne suit pas un destin entropique mais accroît au contraire la diversité des informations entre ses composants, c'est-à-dire son organisation. On peut même soutenir qu'il est parvenu à la conscience, puisque nous en faisons partie. Ouf ! Après avoir perdu la trace de Dieu dans un univers qui se moque bien de l'espèce humaine, semblait dire la Science, voici que nous revenons dans l'élite divine, comme aboutissement ultime de la tendance naturellement organisatrice d'un univers matérialiste. Bon... il a pu mettre d'autres projets en route. L'E.T. moyen est-il au niveau de nos crétins ou de nos génies ?

La filiation avec le monde réel, plutôt qu'avec un Dieu à notre image, devient beaucoup plus honorable si le premier n'est plus ce char d'assaut stupide né dans le creuset du Big Bang et avançant sans états d'âme en perdant tous ses morceaux, jusqu'à sa désagrégation finale. Qui voudrait d'un tel père ? Non, nous préférons le concept d'un monde-mère curieuse et attentionnée, qui nous fait têter différentes variétés de laits pour voir lequel convient le mieux à notre croissance. Grâce à sa méthode, nous sommes passés d'organismes unicellulaires à planètes de milliards de cellules. Quelle promotion ! Et conscientes en plus... Je me nomme Gaïa...

Dès lors, que nous ayons mimé une telle méthode d'organisation n'est plus décevant. Nous copions, mais ce qui est copié est la capacité d'auto-amélioration. Les déterminants de l'organisation du monde sont physiques, ceux de l'humanité sont psychiques, une structuration de la conscience. Nous trouvons une continuité entre le comportement du monde matériel et le nôtre, et c'est ainsi que nous l'appréhendons comme moins inhumain que ne l'indiquent les données brutes de la science. C'est la fin de la bataille entre les philosophies phénoménologique — l'Homme est au centre — et matérialiste — le monde réel est au centre —. Le premier est fils du second, et sa réalisation la plus évoluée. Nous sommes en pleine querelle de famille, facile à enterrer en parvenant à l'âge adulte.

Mais y sommes-nous parvenus ? Souhaitons-nous vraiment endosser cette reconnaissance, avec les monumentales responsabilités qui l'accompagnent ? Car cette voie nous conduit à abandonner le dieu suprême et omniscient, en charge du Grand Plan, auprès duquel on peut protester des ratés et espérer des compensations. C'était bien pratique.

Le Big Boss devient notre collectif, notre toticonscience. Terrible exposition au public des Âges. Quand on voit le sort de nos hommes politiques, attendons-nous à nous faire brocarder par nos descendants. Heureusement que les tomates mûres ne peuvent pas remonter le temps !

*

Rêve et imagination

L'imagination a deux visages.

Pour certains, le monde illusoire qu'elle fait rêver n'est pas suivi de changements pour faire de la réalité un endroit aussi favorable. Espoirs soutenus par des opérations magiques, des superstitions, des prières, ou l'identification à des légendes : trop longtemps déçus, ils discréditent l'imaginaire.

Pour ceux qui vivent dans une réalité confortable, mais terne et routinière, l'imagination est au contraire une échappatoire. La rêverie devient facilement addictive.

Le rôle de l'imagination est d'améliorer notre emprise sur le monde, mais nous voyons ici qu'elle n'est pas un simple outil. Elle est au coeur de la conscience, cette sorte d'amibe psychique qui se rétrécit ou s'étend selon des déterminants biologiques et l'organisation du support neuronal. La maîtrise satisfaisante du réel ne rend pas l'imagination inutile. Au contraire, elle lui permet de s'affranchir de son obligation d'efficacité matérielle, de s'étendre à la recherche du pur plaisir psychique.

*

L'esprit est le champ d'une lutte d'influence entre temps réel et temps spirituel, représenté par l'imagination.

Je définis l'imagination comme un réalignement d'informations qui se succèdent autrement et à une vitesse différente au sein d'un esprit, créant un temps alternatif, et un univers nouveau doté de cette seule dimension temporelle, l'espace disparaissant dans cette succession de points-concepts.

Les informations sont toutes issues du monde réel. Les liens créés entre elles par l'esprit peuvent être neufs. Une pensée peut n'avoir jamais eu son équivalent dans la réalité, même si elle a été enfantée par les informations

qui y ont été piochées. On peut définir la dimension spirituelle comme une dimension temporelle supplémentaire qui s'ajoute aux quatre connues de notre univers physique.

Revenons à notre lutte d'influence. Partons d'un adage : « Pour pouvoir penser au lendemain, il faut que le jour présent ne soit pas trop dur ». L'adage peut être juste au sein d'un groupe social, mais il est faux à l'échelle de l'espèce, sinon les populations aux conditions de vie les plus favorables auraient été les plus prévoyantes et inventives. Ce n'est pas le cas... à cause de l'imagination.

Une imagination développée permet de créer un temps alternatif assez étendu pour y voir des bifurcations franches par rapport au temps présent. Le temps réel, alors, même s'il apporte des journées très dures, diminue en importance et devient un simple support pour la réalisation du monde créé par l'imagination. L'homme a un projet, et se consacre entièrement à sa réalisation.

Par contre, une imagination réduite ne permet pas de voir plus loin que les dures journées du présent, qui semblent se succéder à l'infini. Le temps réel impose sa loi et aucun projet n'est entrepris.

Si les conditions de vie sont faciles, même une imagination fertile créera difficilement un futur meilleur. L'histoire de l'humanité en témoigne : Une nature uniformément accueillante toute l'année a favorisé des civilisations d'évolution lente. Le futur alternatif ne pouvait provenir que du voyage.

Dans le concept de l'entreprise unipersonnelle, si nous voulons favoriser le temps spirituel aux dépens de l'inamovible réel, il faut donc introduire quelques difficultés dans notre journée quotidienne. Ici surgit le rôle de l'insatisfaction⁷.

*

Le rêve est une déconnexion de la mémoire du réel. Le rêveur en nous ignore complètement qu'il n'est pas situé dans le réel. La déconnexion semble progressive — l'endormissement est lent — tandis que la reconnexion peut être aussi rapide que la bascule d'un interrupteur : instantanément, nous savons que nous n'étions pas dans le réel. Il manquait la liaison à certaines aires pour s'en apercevoir.

⁷ Cf chapitre « Bonheur » de *Sous acide filozophique*.

Les circuits de l'imagination ne possèdent aucun entendement : ils ne cherchent pas à rendre son univers cohérent. Ils se contentent de multiplier des associations, sans chercher à les comprendre. C'est un moteur de l'esprit, au même titre que les instincts, qui n'entre jamais en repos, contrairement à d'autres aires qui entrent en digestion, c'est-à-dire qui trient, qui filtrent les propositions de l'imagination. C'est un bridage sévère et manifeste quand nous sommes en position éveillée : nous sommes capables de nous étonner de la richesse de nos rêves, comme si nous hébergions un scénariste de génie. Pourquoi ne se manifeste-t-il pas davantage dans la vie quotidienne, pour décorer nos routines d'une pétulance d'idées avantageuses ? Eh bien parce qu'il raconte n'importe quoi la plupart du temps. Imaginez que nous ne filtrions pas les propositions de nos cauchemars...

*

Illusions et spiritualisme

Construire des illusions est facile. On peut saisir les matériaux et les assembler à son idée, même si certains résultats plaisent davantage que d'autres. Déconstruire est plus compliqué. Il faut déjà savoir où sont les jointures de l'édifice, et cela, souvent même le concepteur ne le sait pas, parce qu'il ne connaît pas ce qui, en lui, a construit.

*

La limite entre *objectif* et *subjectif* semble bien vague la plupart du temps, alors qu'un radical dénominateur s'efforce de les clarifier : *objet* donne la signification d'objectif et *sujet*, qui contemple le premier, fabrique sa peau subjective.

Si la frontière est tellement floue, c'est sans doute qu'on pèle rarement l'objet assez loin pour qu'il ne reste que ce qu'il a lui-même à dire.

Ne pourrait-on dire que, presque toujours, l'objectif est de rester subjectif, ou en quelque sorte : propriétaire de la signification ?

*

De la même façon que nous construisons notre système de cohérence sur les illusions que nous avons copiées, nous acceptons en retour de nouvelles illusions étrangères si elles peuvent s'insérer dans notre système existant.

Dans une histoire connue, l'épouse esseulée qui voit revenir un mari de la guerre, mais ce n'est pas le bon, se satisfait néanmoins de la supercherie. Dans son système de cohérence, les avantages du couple sont supérieurs à la fidélité au souvenir du vrai mari.

Nous voyons ainsi apparaître une hiérarchie de rentabilité entre les illusions, qui fait parfois des plus grosses... les plus durables.

*

La vérité n'apparaît que dans la déconstruction. Celle-ci finit par dénuder le néant, qui n'est pas un vide mais une uniformité. La vérité inscrite dans la trame insensible du monde est que rien ne possède de signification.

La recherche de la vérité pourrait être appelée, ainsi, un lent suicide de la conscience, auquel s'adonnent celles qui savent être une compétence facultative de la vie.

Heureusement tous les philosophes ne se tranchent pas la gorge, car la plupart ne cherchent pas *la* vérité, mais *leur* vérité. Parmi les autres existe effectivement un fort taux de suicide et de fin de vie à l'asile.

Voici où l'amour peut se réfugier, voire brandir son statut de puissance alternative : il se moque de la vérité. Il se moque et, même alors qu'il ne tient que sur des futilités, se prétend invulnérable à la déconstruction, enfin se vante d'être compétence impérative de la vie.

Pas de plus grand contresens que la formule « amour de la vérité »

*

Une chose ne semble jamais pouvoir être définie par elle-même, puisque la façon de l'appréhender dépend des circonstances, la première d'entre elles étant le filtre de l'esprit qui la conçoit. Pourtant, à l'instar des particules quantiques qui ne peuvent être localisées à leur échelle mais forment une matière parfaitement fixe, toute chose a un état d'équilibre indépendant de l'observateur, qui lui appartient. *Pour découvrir une vérité, il faut arrêter de vouloir la posséder.*

*

Nos illusions concernent en fait davantage autrui que nous-mêmes. C'est par rapport à une référence extérieure que nous reconnaissons une illusion comme telle. C'est à travers le regard et le discours des autres que nous en prenons conscience, éventuellement par livre interposé.

Il est difficile pour un Moi aggloméré en monoconscience de rejeter une illusion. Il n'a tout simplement pas d'autre proposition. Ce que suggère l'autre n'a pas de résonance dans un esprit unitaire.

Au contraire une polyconscience a toutes les chances de contenir les outils nécessaires au désillusionnement. L'intervention des autres n'est plus nécessaire puisqu'ils sont déjà dans notre société intérieure. Si un point de vue essentiel n'y est pas encore représenté, il s'y insérera sans difficulté — ce qui n'implique pas qu'il soit automatiquement adopté —.

« Sous acide filozophique » est difficilement compréhensible à une monoconscience, tandis qu'une polyconscience en est remarquablement stimulée, mais pas endoctrinée, puisque le livre lui permet de se reconnaître comme telle.

*

Le spiritualisme est une sorte d'animisme de notre propre esprit.

L'animisme est une protection naturelle très en vogue chez l'enfant. Elle rend l'anticipation efficace en lui ôtant le côté effrayant de son absence de limites. Il est plus facile d'anticiper à court terme, et de placer une brume imaginaire emplie de mythes, dieux, règles universelles qui assurent le fonctionnement du monde, incluant notre existence, au-delà de ce futur immédiat. Au fur et à mesure de sa construction, la conscience prend de l'assurance et étend son anticipation de plus en plus loin, par ce qu'elle croit connaître avec certitude du monde. Cette évolution n'a pas réellement de terme, mais elle ralentit avec l'âge, voire ne décolle guère. Beaucoup conservent ainsi des animismes infantiles pour se protéger de l'inconnu. Les formes en sont très variées. Même la connaissance matérielle du monde peut mener à un animisme appelé scientisme. Le spiritualisme est imaginer que notre esprit lui-même a quelque chose de divin, que cela justifie son existence et sa perpétuation. Le besoin de connaître et d'anticiper est coiffé, ici, par cette impression que notre être recèlera toujours une explication ultime à toute incertitude, à toute intention déçue. C'est certainement une défense efficace et des plus belles.

*

Le rire est non pas le propre de l'Homme mais le propre de la conscience, et le sujet du rire n'existe que par la fraction de conscience que l'on projette sur lui.

*

On distingue couramment deux modes de pensée : celui qui fait intervenir l'intelligence émotionnelle, produit une évaluation qui *s'implique* par rapport aux autres, qui *participe* de leur univers. L'autre mode de pensée est mathématique, essoré par le réel, facilement copié par une machine, et sans doute amplifié par les aides machiniques à la réflexion. Ce mode fait se désengager des univers des autres et les considère d'un point de vue extérieur, par une évaluation qui n'est plus un jugement de valeur, puisque l'intelligence émotionnelle n'intervient pas.

Ce mode est considéré comme déshumanisé et fait l'objet de multiples scénarios horribles. Il évoque immédiatement des fabricants de bombes sans états d'âme, les atrocités nazies, des expérimentations génétiques aveugles. Pourtant toutes ces situations effrayantes naissent d'un jugement de valeur faussé, et donc en réalité de l'intelligence émotionnelle, *pervertie*, plutôt que de la pensée mathématique. De surcroît, des horreurs futures ne peuvent naître que par anticipation de notre intelligence émotionnelle, puisqu'un monde ou un mode de pensée mathématique serait exclusif, ne contiendrait plus d'émotions.

L'intelligence émotionnelle s'effraie de sa propre disparition. Qu'elle ne s'inquiète pas : c'est un moteur aux caractéristiques uniques⁸ et aucune autre solution ne se dessine pour obtenir une intelligence artificielle qui soit autre chose que des boucles algorithmiques stupides. Elle devrait s'affoler plutôt de sa dilution, moins apparente : la société utilitariste encourage son contrôle de plus en plus strict. C'est-à-dire que les humains sont en train de devenir eux-mêmes des boucles stupides.

Au plan de la psychologie personnelle, nous pourrions penser qu'une intelligence émotionnelle vive indique une grande richesse en personae, et qu'au contraire une pensée mathématique dominante fait une polyconscience plus désertique. Non. Le mode de pensée règle plutôt les rapports entre personae : la logique s'impose à toutes : les conflits de personnalité se font rares. Par contre il n'existe pas une telle organisation pour les émotions, pas de hiérarchie : la résultante, le Moi, peut basculer rapidement d'un extrême à l'autre.

C'est un avantage ou un inconvénient selon l'atmosphère harmonieuse ou conflictuelle de la polyconscience. Si une persona est fortement dominante, l'adaptabilité aux univers des autres est rétrécie, même quand semblent prédominer les "bons" sentiments : cela peut concerner un empathie excessif, incapable ne pas aider un proche en difficulté et l'empêchant parfois de trouver sa propre et véritable solution.

Si la pensée mathématique est dominante dans une polyconscience pauvre, les autres nous semblent suivre des comportements incompréhensibles parce que fort éloignés des séries logiques.

La capacité à associer intelligence émotionnelle et pensée logique, couplée à la richesse acquise de la polyconscience, fait notre immense variabilité individuelle. Notre cerveau a ses limites et tend à se spécialiser dans les tâches qu'il reproduit fréquemment. Sa plasticité diminue avec l'âge. Nous tendons tous à organiser notre société intérieure, c'est-à-dire que nous passons d'émotions pures, directrices, à la découverte de règles de fonctionnement, devenant parfois très strictes dans le contexte de la pensée logique, fort invasive actuellement avec le modelage de l'esprit par l'outil informatique.

C'est un travail d'équilibriste que de découvrir les lois qui organisent nos émotions et les utiliser tout en continuant à les *éprouver*. Sortir de ses

⁸ en résumé : un mélange équilibré d'ordres instinctifs, d'impératif du plaisir, d'accoutumance, d'insatisfaction, et d'aléa biologique.

émotions et s'y réintroduire, voilà la gymnastique la plus difficile de l'esprit.

*

Motorisation

La carburation du psychisme n'est pas l'instinct lui-même mais l'obligation de satisfaire l'instinct. C'est pour cela que le réglage de carburation de notre caractère est si délicat. Sans cela, il se jetterait avec enthousiasme sur toute proie que lui indiqueraient nos instincts.

*

L'absence de prétentions est un état fort remarquable, tellement se présentent à notre porte les instincts, qui en ont de considérables.

Perdre ses prétentions, cependant, est une amputation. Et elles ne sont pas de ces facultés que l'on peut ranger au placard, et récupérer plus tard. Tout au plus peut-on, très temporairement, les accrocher au vestiaire.

*

Evaluation

Les pensées ne sont pas équidistantes. Nous savons très bien leur attribuer une valeur. Nous admettons aussi que cette valeur n'a rien d'absolu ; elle est relative à une moralité, une priorité, des circonstances particulières. Le point commun de ces évaluations est qu'elles contiennent toute une *importance*, matérialisée par la « note » de valeur.

Les pensées qui comptent sont celles qui sont comptées. Peu importe qu'elles soient justes ou non ; les deux genres méritent leur importance si on la leur a donnée. Et nos existences se trament autour de ces lumières et ces obscurités.

*

Comment expliquer que dire un mensonge avec d'excellentes raisons procure bien davantage d'excitation que dire la simple vérité ?

La vérité est souvent fade, parce que soutenue par la seule persona qui est une émanation du réel — la « Raison » —, celle dont nous nous sentons le moins, personnellement, propriétaire. Un mensonge rendu licite réunit une adhésion bien plus large au sein de la polyconscience. Les personae déviantes et marginales, qui souhaitent voir le mensonge devenir réalité, sont réunies aux plus influentes dans une même voix de l'assemblée intérieure, parce que leur délire répond à une justification supérieure : voici une harmonie exceptionnelle dans la polyconscience, source d'une satisfaction bien plus étendue que le contraignant respect de la glaciale raison.

*

Tarte à la crème

Il faut souhaiter à chacun de prendre une grande tarte à la crème dans sa vie, dramatique essentiellement pour notre amour-propre. Celui-ci, sali et marri, se met à nous renifler sous toutes les coutures avec suspicion, démonte cette bonne mine dont l'efficacité s'est révélée ridicule, déconstruit jusqu'aux fondations si nécessaire, et nous hisse à la hauteur de nos ambitions.

Notre propre amour est à jamais incapable seul de nous concocter une humiliation aussi efficace. Certains pré-polyconscients en ont l'intuition et rôdent dans les rues, les barbecues et les forums, à la recherche de leur entarteur, se rendant aussi cyniques et désagréables qu'ils le peuvent.

La chirurgie de notre Moi aimé est réussie quand nous nous sentons l'envie irréprensible de remercier chaudement notre agresseur. Comment ? Faut-il l'entarter à son tour ? Vous avez raison. Il n'existe pas d'organisation humanitaire des entarteurs. Un tel comportement sent un peu fort. Nos remerciements, alors, pourraient prendre la forme d'un lavage au jet : la projection de notre empathie reconnaissante. N'est-ce pas à la fois la plus sincère et la plus déstabilisante des offrandes ?

*

On pourrait imaginer que de tels électrochocs surviennent pour des sociétés entières, comme la bombe A sur Hiroshima. Mais les sociétés des époques passées étaient trop compartimentées, trop peu communicantes, pour qu'une telle secousse se répande partout. L'effet psychologique diffusa comme l'effet physique de la bombe : terrifiant pour les survivants et ceux qui se rendirent sur place, puissant pour les habitants de la région, de l'ordre du mythe pour les populations plus lointaines.

La tarte à la crème reste un outil, utile ou non, recherché ou non.

*

Mémoire

Pas d'évaluation sans mémoire. Les vastes rayons de souvenirs sont gérés par un bibliothécaire qui a ses humeurs : il garde les coups de coeur, mais aussi les affaires scandaleuses, insupportables. Peut-être a-t-il l'intention de les réécrire plus tard ? Il jette tout ce qui lui est indifférent. Pas la peine d'encombrer la bibliothèque de banalités, cela pourrait décourager l'imagination de produire des oeuvres fraîches sur ces sujets.

Tout est classé par un index d'émotions et d'impressions sensorielles. Mais leurs associations sont parfois tellement cryptées que seul un hasard permet de les retrouver. C'est exprès. Le bibliothécaire cache volontiers les affaires pénibles. Une ambiance morose et pesante menacerait la salle de lecture.

En fait ce brave fonctionnaire est un peu paresseux. Il n'aime pas se lever pour aller chercher le souvenir enfoui. Il garde sous la main, à son bureau, le manuel des Castors Juniors, qui lui permet de résoudre toutes les difficultés du quotidien.

*

La mémoire n'est pas seulement stockage du passé. C'est la clef de l'anticipation, qui doit bien prendre ses capitaux investis quelque part, et suivre leur cours. Tout ceci réside dans la mémoire ; là persiste le meilleur de l'imagination, traité par les filtres de la raison. La mémoire est tournée vers le futur, et c'est sa disparition qui anéantit le futur des personnes âgées.

*

La mémoire n'est pas un centre nerveux qui servirait de « site de stockage ». Dupliquer ainsi les images mentales serait inutile et coûteux pour le système nerveux⁹. La mémoire se traduit par la simple addition de liaisons supplémentaires à une image mentale, qui vont relier à une émotion, une sensation du Soi, une anticipation.

Comme le cerveau n'a pas multiplié les méthodes d'auto-organisation s'il pouvait l'éviter, il faut considérer ce mécanisme à l'essai dans le franchissement des paliers de conscience : sans doute ne sont-ils que la création de liaisons supplémentaires entre psèmes, qui ont deux rôles : elles les complexifient... et en limitent l'indépendance. Nous retrouvons ici les deux phénomènes observés en évolution du comportement : celui-ci s'affine... et se stabilise.

Cependant les schémas ne sont pas isolés et n'importe quel orage émotionnel peut encore tout emporter.

*

Dans quelle mesure la mémoire participe-t-elle à la sensation du Moi ? Sans mémoire, pas de conscience ; celle-ci nécessite un minimum d'étendue temporelle pour fonctionner, sinon elle n'est qu'un réflexe. La mémoire est un outil systématiquement utilisé par les processus de la polyconscience, et en stocke le résultat. Elle n'est pas en elle-même suffisante pour une impression de soi, mais en fournit les ingrédients indispensables. Elle garde des versions « historiques » des personae et du Moi résultant, éclairées vivement par des épisodes émotionnellement intenses, qui « gravent » ces représentations. La mémoire est le ruban inscripteur de l'existence, mais sa possession ne suffit pas pour en deviner la suite. Elle est un

⁹ Le cerveau, 2% du poids total du corps, consomme 20% des besoins énergétiques. Le neurone est un « ogre à calories ».

bain chargé de souvenirs-électrolytes permettant la cristallisation de l'impression du Moi, qui autrement se dissoudrait aussitôt.

Le Moi, ce noyau directeur de la polyconscience, se renforce de son ancienneté par l'autobiographie qu'il trouve de lui-même dans la mémoire. C'est l'autre mécanisme — avec l'absence d'intégration de nouvelles personae, que nous verrons plus loin — expliquant la fixité croissante du Moi vieillissant. Des aspects plus jeunes du Moi peuvent devenir des personae influentes et recréent un monde intérieur qui ressemble à celui éprouvé à l'époque, et les impressions contemporaines deviennent plutôt une gêne.

*

L'intelligence

L'intelligence rabaissée au rang d'outil de la polyconscience ! Voici qui risque de ne pas satisfaire ceux dont le Savant domine l'assemblée intérieure. Pourtant, l'intelligence sans conscience directrice fait un individu assez semblable à un ordinateur : excellent analyste, rationnel, mais capable seulement de présenter ses résultats, non de prendre des décisions. Les plus intelligents d'entre nous ont souvent une polyconscience mal organisée à l'entrée dans l'âge adulte — le développement psychique ne peut aller simultanément dans toutes les directions, par compétition pour les ressources mentales — ; ils deviennent les cadres des métiers informatiques dans la moitié supérieure de la hiérarchie sociale, et laissent les places de décisionnaires à des gens moins intelligents qu'eux mais dotés d'une polyconscience solidement organisée autour de son noyau directeur, empathique et dominateur.

Attention, ne confondez pas polyconscience avec « bonne conscience », c'est-à-dire le souci pour son prochain : la bonté n'est pas une qualité inhérente à la polyconscience ; tout dépend de sa constitution et de sa rigidité.

D'autres exemples de polyconscience aiguë sans intelligence éblouissante sont faciles à trouver : la patriarche d'une famille possède des représentations détaillées de tous ses proches et gère leurs interactions avec une grande habileté — selon ses propres désirs — alors qu'elle a pu vivre un complet échec scolaire. Une cartomancienne ne pourrait travailler sans une polyconscience capable d'identifier avec aisance les profils psychologiques de ses clients, mais ferait une piètre neurologue.

Plaçons ici une remarque importante : déplacer le sacré de la vie vers la conscience n'est pas un souhait élitiste. Ce n'est pas transférer tous les

droits sur l'intelligence puisque, nous venons de le voir, celle-ci n'est pas proportionnelle à la conscience.

C'est la conscience qui se charge de réclamer les droits à l'importance pour chacun d'entre nous. C'est en elle, et non dans l'intelligence, que se décide notre destin.

L'intelligence, tout de même, n'est pas une tare. Elle facilite le franchissement d'un palier de conscience, par la mise en place de schémas cohérents au niveau inférieur. Cependant il est nécessaire, pour que le saut se produise, que ce niveau de conscience se révèle d'une performance insuffisante, et ceci, ce sont les événements de la vie qui le démontrent, soient parce qu'ils sont brutaux, soit parce qu'ils sont racontés par un livre d'une façon digestible et produisent la même secousse de conscience.

*

En polyconscience disparaît l'idée d'intelligences logique et émotionnelle indépendantes. Cette séparation est artificielle. Les personae recrutent à leur façon — mimétique — les différents outils du psychisme. L'habileté d'un individu dans chaque domaine est variable, pour des raisons initialement génétiques. L'environnement ne fait qu'accentuer ces différences, en favorisant les personae qui privilégient les outils les plus efficaces : si l'empathie est excellente, elle se révèle performante dans un milieu social solidaire et le noyau directeur de la personnalité se construira autour d'une intelligence dite « émotionnelle ». A l'inverse un milieu scolaire hiérarchisant, sélectif, développe l'intelligence logique — pas plus logique que l'autre en fait, mais obéissant à des règles différentes — et produit une personnalité dite « matérialiste ».

Une réorganisation de la polyconscience, telle qu'elle survient fréquemment lors des bouleversements de la vie, peut faire sauter ces cloisonnements qui n'ont pas grand chose de neurologique, sinon le manque de plasticité neuronale pour les grandes reconfigurations.

*

Insatisfaction

La conjonction d'une motorisation instinctive, qui établit des objectifs, et d'une évaluation, qui indique rarement, sauf chez le Maître du Monde, ces objectifs comme entièrement remplis, crée un manque. Le sentiment proportionnel au manque est l'insatisfaction. La poussée de l'insatisfaction crée les conditions nécessaires pour sortir de l'équilibre actuel : il faut imaginer, c'est-à-dire établir des représentations alternatives de mon être dans son environnement, et les mettre en test. Il n'est pas possible d'essayer tout ce que présente l'imagination, sinon l'être n'y survivrait pas. La

création du palier supplémentaire de conscience, généralement en rapport avec un problème particulier mais qui peut s'étendre à d'autres, consiste donc à mettre en place des visions nouvelles, ainsi que les entraves susceptibles de leur éviter de dérapier. C'est une nouvelle forme de l'être... dotée de sa longueur de chaîne.

L'auto-organisation est une liberté toute relative.

Concluons sur ce lien direct entre difficulté, insatisfaction, et création d'un degré supplémentaire de conscience. L'être humain placé en milieu protégé peut-il voir évoluer son discernement ? En a-t-il besoin ?

La polyconscience a-t-elle pris en « mains » sa propre évolution en se créant des difficultés là où il aurait semblé ridicule d'en mettre, quelques niveaux de conscience et quelques siècles plus tôt ?

*

* *

Phénotypes polyconscients

Les tests auxquels se livre la conscience aboutit à créer des comportements. Ils sont complexes, héritiers d'une mise au point longue et délicate, et donc jamais identiques, ce qui crée une grande diversité de phénotypes polyconscients. Nous arrivons cependant à repérer des points communs, c'est-à-dire à segmenter le comportement des autres en « tendances » — la partie émergée des personae — dont les racines sont à la fois dans l'histoire personnelle et culturelle. Les occidentaux peuvent se juger individualistes dans leurs actes alors que des primitifs les verront très semblables. Cela provient d'un même fond de personae utilisées par les occidentaux, sensibilisés à la finesse de leurs assemblages, mais inconnues des primitifs. Même phénomène dans le sens inverse : les primitifs utilisent des personae qui semblent simples aux occidentaux mais comme ceux-ci ne les utilisent pas, ils ne perçoivent pas la grande variété des personnalités au sein de la tribu.

Dans ce chapitre nous n'allons pas détailler l'immense variété des phénotypes polyconscients — la littérature en fait suffisamment son miel — mais analyser les éléments qui font leurs tendances les plus remarquables, et comment ceux-ci sont hérités de l'organisation polyconsciente.

*

Conscience superficielle

Le Moi nous semble solide et pourtant la conscience superficielle est d'une instabilité remarquable : l'attention se porte d'un sujet à un autre, disparaît, semble particulièrement éveillée à certains moments, éteinte à d'autres sans que le sujet soit une justification en lui-même ; elle est soumise à des borborygmes biologiques indépendants de notre volonté qui nous font redescendre parfois brutalement les niveaux de conscience. Sans doute cette instabilité nous rendrait-elle bizarre et inconséquent à tout autre qu'un congénère. La panconscience impose tant d'automatismes à l'homme moderne qu'il semble avoir gagné en prédictibilité de comportement « machinique » ; mais la conscience superficielle réapparaît dès que nous sommes libérés d'une tâche. Elle est une sorte de poulpe fantasmagorique qui émet des pseudopodes pour tâter l'interface avec le monde, tantôt curieux, tantôt digestif.

La femme est l'aboutissement ultime : un corps pulpeux supportant une conscience pulpeuse...

*

Responsabilité

L'élévation de conscience s'accompagne d'une charge de responsabilité croissante, pas toujours facile à gérer. L'ignorant est innocent. Le chef d'entreprise affronte un conflit intérieur entre humanisme et productivité, qu'il est difficile d'arbitrer. Les contraintes sociales, ainsi, peuvent bloquer tout progrès individuel de conscience, soit parce que le milieu est hostile, soit parce que la performance qui nous est réclamée nécessite de se prémunir d'un excès de conscience.

*

Education dure ou protégée : l'impact est le placement de la responsabilité à l'intérieur ou à l'extérieur de soi — sous l'aile de la mère sociale —. Certes l'option protectrice est plus douce et adaptée à la sensibilité contemporaine, forme des individus empathiques et adaptés au mélange étroit avec les autres, mais elle repose sur un pari fragile : que la nounou sociale continue à exercer imperturbablement son rôle, qu'elle en ait fini avec sa gestion approximative des pouvoirs et ses incidents internes. Est-ce gagné ? La société contemporaine ne ressemble-t-elle pas à une centrale à fission, où l'on tente de se rassurer devant la liste des mesures de sécurité ?

*

Internaliser sa responsabilité veut dire intégrer le protecteur dans sa polyconscience, tandis qu'externaliser ce « service » expose éventuellement à la défection des sous-traitants.

Internaliser la responsabilité n'est pas une aptitude fondée sur l'intelligence. Elle produit un PDG de son entreprise unipersonnelle, qu'il s'agisse d'un artisan, d'une profession libérale, ou du directeur d'un groupe mondial.

C'est d'ailleurs, malgré son intelligence, ce dernier qui possède sans doute le moins de responsabilité, car il ne l'étend pas réellement aux personnes « sous sa responsabilité », du moins plus dans la version moderne de l'entreprise. Il diffère de l'ancien patron qui considérait l'entreprise comme son enfant, était plus tyrannique mais prenait également davantage de responsabilité à sa charge.

*

Gestion d'autrui

Il n'existe pas de timides, seulement des personnes à la polyconscience particulièrement poreuse, incapable d'empêcher un autre d'y pénétrer et s'y installer. Ils ont ainsi la crainte permanente de bouleverser leur équilibre et réduisent les contacts. L'amélioration provient de la capacité à mieux délimiter les représentations des autres pour les tenir mentalement

à distance et préciser l'existence de ses propres personae, par exemple en jouant des rôles de théâtre, qui affermissent ces représentations.

*

L'esprit n'aimant pas la solitude, les monoconsciences cherchent en permanence à se connecter aux autres. Les polyconsciences également, parce que le contact les *étend*, mais elles n'en sont pas dépendantes.

*

Le respect entre consciences individuelles est que l'une n'impose pas sa complexité, ni l'autre sa simplicité.

Il est possible par contre que l'une encourage l'autre à plus de complexité, l'autre à comprendre sa simplicité.

*

Un polyconscient n'a aucune difficulté à être à la fois mère et père, alternativement tendre et sévère selon l'humeur ou la nécessité. Il est difficile pour l'enfant de bâtir une représentation d'un parent aussi fantasque ; il faut lui montrer, très jeune, une présentation moins déroutante, et ne laisser que progressivement apparaître les paradoxes qui traduisent les oscillations polyconscientes.

*

L'écrivain fait parler, par ses personnages, chaque membre de sa polyconscience. Son talent se reconnaît à sa merveilleuse aptitude à les individualiser et les approfondir.

*

Nous cherchons tous à nous valoriser d'une façon ou d'une autre.

Il existe trois méthodes, ou plutôt des paliers :

La première, la plus connue et la plus visible, est le passage en force. Elle consiste, par exemple, à s'acheter une Mercedes, se marier avec une bimbo, ou tyranniser sa secrétaire.

La seconde, plus délicate et corticale, est trouver sa valorisation dans le regard des autres.

La troisième, connue principalement des ermites heureux, est de la dénicher dans sa propre polyconscience.

Chacune a ses avantages, en termes de simplicité ou de polyvalence dans les situations rencontrées. La bonne forme psychique est d'être assez souple pour passer de l'une à l'autre, et capable, même si l'on n'a pas le projet de s'installer dans une grotte, de pratiquer la troisième, dans d'éventuelles périodes de solitude forcée.

*

Sommeil agité ? Signe de réveil des personae réduites en esclavage...

*

Le culte du Moi est radicalement transformé par la polyconscience. Dans la société mondiale, le Moi, du moins ses versions les plus réussies, prend place parmi les mythes. Il devient lui-même une sublimation, un tableau saisi à un instant particulier de la vie d'une polyconscience — car l'on aime n'entendre parler que de certains épisodes de la vie de ses héros —. Comme tous les mythes, il peut devenir quelqu'un à qui nous voudrions ressembler, sans qu'il soit réaliste d'arriver à une conformité absolue, parce que c'est un assemblage unique.

Le mieux que nous puissions faire est de devenir soi-même un mythe approchant, remarquable davantage par ses fines différences que par une fidélité de photocopie. Voilà un objectif qui garantit un respect à la polyconscience de l'aspirant au mythe, et réduit le raidissement de ses attitudes dans son parcours vers cet ambitieux objectif.

*

Un grand homme, visionnaire, qui laisse une impression favorable dans la plupart des esprits qu'il a croisés, est certainement une polyconscience. Tandis que celui obligé de choisir soigneusement son biographe pour parvenir au même résultat, est une monoconscience... de même catégorie que celle du biographe.

*

Moralité

Certains voudraient faire de la morale la plus haute forme de conscience de l'humanité. Reliquat d'un espoir de divinité. Il est probable que nous partagions la morale, sous des aspects bien plus frustrés, avec d'autres espèces animales. Mais surtout il semble que sa manifestation la plus voyante, la solidarité, soit un avantage évolutif et non un don béni. La morale a participé à notre réussite, nous pouvons la louer. Mais elle est un talent enraciné comme les autres dans le fond des âges, et non une lumière allumée soudainement pour nous sortir de l'obscurité.

Nous la retrouvons ici en phénotype de polyconscience, plus ou élaborée selon les niveaux de conscience atteints, parce qu'elle obéit à des règles culturelles variées et se trouve donc très dépendante de la composition de la polyconscience.

*

Il n'existe pas de plus grande inconstante, farfelue même, que la morale. Voyez cette tribu primitive où la femme doit épouser et servir tous les frères de son mari : ce qui semble une mesure des plus sages pour éviter tout adultère et rivalité vis à vis des femmes, est simultanément une abomination du point de vue de l'émancipation féminine.

Par malheur, la morale fait partie de ces fofolles qui dissimulent une cruelle poigne de fer : elle ne pardonne rien à ceux qui s'habillent différemment d'elle, et elle ne change pas souvent de toilette.

*

Le polyconscient ne possède pas une moralité. Il connaît la plupart des moralités, et sait d'autant mieux les repérer chez les gens de rencontre qu'il possède une grande variété de personae. Il peut alors épouser la morale de l'autre, et on le vante fin psychologue, ou la provoquer, et on le dit « décalé ».

La morale est une sorte de garde-fou, qu'il est impératif de placer dans les consciences qui peinent à rester sur l'équilibre. Dans celles plus avancées en auto-organisation, elle est au contraire une sorte de camisole, qui contraint à rester sur l'équilibre et empêche toute évolution. Additionner des personae est aussi additionner d'autres morales. Le garde-fou ne disparaît pas, mais la terrasse s'agrandit.

*

En polyconscience, la culpabilité n'existe pas, remplacée par une persona qui énonce : Ce n'est pas très moral, de mon point de vue.

La moralité elle-même n'est pas une persona, mais un ingrédient, dont la présence impérieuse dépend de l'agrégation de la polyconscience. Elle est bien entendu fortement attachée à la panconscience. La part de cette panconscience présente dans l'individu est une représentation de la société étroitement soudée par ses règles obligatoires. Sans surprise, la moralité est vivement présente quand la polyconscience reproduit à l'intérieur de l'individu une agrégation pareillement solide.

La différence entre la moralité générée par la panconscience et par le reste, plus individuel, de la polyconscience, tient dans la responsabilité. Si c'est la panconscience qui génère la moralité, l'individu compte sur la société pour la réguler et l'exercer. Il la respectera mais ne s'occupera pas de *la faire respecter*. Tandis que la moralité de la partie individuelle de la polyconscience garde en elle-même la responsabilité de son application.

*

De la même façon, la méchanceté intérieure n'existe pas. Elle s'appelle remboursement, vengeance, pouvoir, et procure certaines sortes de gratifications. Le sentiment de méchanceté est externalisé chez les autres, et réintégré par le biais de leurs représentations. Une monoconscience, instinctive, quelque peu abruti, ne peut ainsi percevoir sa propre méchanceté, tandis qu'un polyconscient la sait parfaitement ; il ne peut nier savoir s'exposer, en toute justice, aux punitions criées des balcons de la morale. Tandis que le sentiment de culpabilité est enfoui dans un épais brouillard chez

le monoconscient, qui devrait plutôt recevoir une transfusion de personae, ce que d'autres appellent clairvoyance.

*

La « conscience » existe, cependant. Cette « bonne » conscience n'est pas une simple figure de style. Définissons-la comme une polyconscience ouverte et fluide, reconnaissant facilement son ignorance, acceptant l'intégration de nouveaux représentants dans son assemblée intérieure, qui ne seront pas des combattants spirituels parce qu'ils seront écoutés et compris, et expliqués à eux-mêmes quand ils sont trop véhéments.

*

Émotions et sentiments

Un sentiment est très différent d'une idée. Il devient plus fade si l'on y porte son attention, contrairement à l'idée qui s'en renforce. *Le sentiment nous porte, alors que nous portons les idées.*

Le sentiment, ainsi, est plus proche d'une information sensorielle. La conscience peut le *faciliter*, en reproduisant les circonstances de son apparition, mais peut aussi l'épuiser, en le faisant de façon trop rapprochée. Là encore, c'est le comportement d'un sens.

Remarquons comme la mémoire d'événements sensoriels — musique, odeur, image — s'associe facilement avec la régénération d'un sentiment.

Faut-il alors franchir le pas et considérer le sentiment comme une catégorie particulière d'information sensorielle, une émotion du cerveau primitif, traitée et transformée par le cortex comme les autres ?...

On ne peut pas réduire une persona à un sentiment.

La persona est une configuration particulière de l'ensemble des fonctions cérébrales, où certaines importent plus que d'autres, mais jamais l'une ne peut définir à elle seule les effets de la persona. Ce n'est pas la même échelle d'organisation. Quand on dit une conscience envahie par un sentiment, par exemple l'état amoureux, ce n'est pas une « persona romantique » qui s'empare des commandes, c'est le sentiment qui acquiert une telle puissance qu'il va s'étendre à toute la conscience et bouleverser l'équilibre entre personae, gommant au passage leurs différences s'il est assez fort. Le Moi est reconfiguré.

Le sentiment, en ce sens, est généralement unificateur de la polyconscience — les grands sentimentaux se comportent en monoconsciences, ils sont dits « entiers » —.

Mais il peut aussi créer de sévères conflits, si son objectif n'est pas facile à atteindre, et qu'il met en concurrence les attitudes proposées par

différentes personae. Le bonheur est unificateur ; l'amour envers une personne inaccessible peut être destructeur.

*

Quand on se penche sur la littérature consacrée au sentiment, ce n'est malheureusement pas dans ses pages que l'on voit précisé ce qu'est un sentiment, voire le sujet est soigneusement esquivé, comme si l'euphorie du sentiment risquait de s'évanouir à y regarder de trop près, ou qu'il faut se replonger prestement dans le sentiment pour continuer à en saisir la signification, avant d'avoir un réveil désagréable, la cervelle dégoûtée par l'issue d'un mauvais trip.

La conscience est droguée au sentiment. Une drogue qui est aussi un médiateur, fondamental et irremplaçable.

Le sentiment semble ainsi une particule psychique au comportement quantique : plus on l'observe à la loupe, moins on sait le situer.

Mais sans doute serait-ce un peu propriétaire de la part du sentiment humain de sauter de cet argument à l'idée que l'univers est doué lui aussi de sentiment.

*

Les émotions sont une communication archaïque, totalement intégrée au corps, qui en produit les éléments de langage : sécrétions hormonales, phéromones, rire, pleurs, mimiques et réflexes de posture automatiques, relâchement des sphincters dans les moments les plus difficiles...

Le développement de paliers de conscience apporté par le cortex cérébral a ajouté le concept de sentiment, c'est-à-dire l'imagerie des émotions. La conscience s'est mise à considérer les émotions et tenter de les contrôler. Les sentiments sont en quelque sorte des *laisses à émotions*. Ils s'étalent eux-mêmes sur plusieurs niveaux de conscience : ressenti primaire de l'émotion, réflexion sur le fait d'éprouver le sentiment, réflexion sur le sentiment en tant que concept... Cet échelonnement permet de tenir de plus en plus à distance l'émotion brute, jusqu'à s'en rendre indépendant : le corps manifeste toujours son émotion mais la conscience n'y réagit pas. L'hyperconscience semble ainsi s'accompagner d'une insensibilité relative, qui est en fait une émancipation vis à vis du sentiment, celui-ci restant capable de guider largement la conduite de l'individu, mais davantage en tant que concept que comme l'impulsion irrésistible qu'est l'émotion brutale.

Contrôler ses émotions n'a rien d'un conflit de polyconscience, car ces signaux ne proviennent pas de la conscience ; ils sont de la catégorie des in-

formations sensorielles, avec, cependant, un traitement pré-conscient qui les rend capables de réaction avant même qu'ils soient parvenus à la conscience. On imagine l'intérêt d'un circuit aussi rapide dans les situations d'urgence.

L'émotion a une telle emprise sur le corps que la plupart de ceux qui lui sont entièrement soumis tendent à la diviniser — on retrouve ici le parfum de l'âme —, et comme dans toute affaire de foi, se méfient de ceux qui paraissent s'en affranchir, quelque soit la moralité de leur comportement.

Un équilibre vient par le caractère émouvant, lui-même, de cette foi sincère en ses émotions. Elle est particulièrement admirable quand les émotions sont positives, mais pas seulement : les colères, peines et joies entières d'un enfant déclenchent une tendresse profonde chez le parent qui les observe. Il faut garder, dans sa polyconscience, un enfant capable de s'émerveiller et de se scandaliser, ou l'on perd les contrastes de l'existence.

L'inconvénient de la tyrannie de l'émotion est que son enracinement dans la chair la rend hermétique, dans ses soubresauts, à la conscience. L'esprit est incapable, normalement, de savoir si la coloration des sentiments correspond à des problèmes purement externes, environnementaux, contre lesquels il est apte à réagir, ou des dysfonctionnements internes, corporels, contre lesquels il est plutôt désarmé. La conduite à tenir, en tout cas, est fort différente : souci externe implique un changement de comportement social, souci interne une enquête médicale. La difficulté de la conscience à trancher explique probablement en grande partie le déficit de l'assurance-maladie...

C'est tout l'intérêt de disposer d'une polyconscience fonctionnant correctement : si elle examine objectivement notre situation personnelle et n'y voit aucune raison d'éprouver telle humeur maussade, fatigue, découragement ou dépression, non plus d'ailleurs qu'une joie excessive, nous pouvons, par soustraction, deviner que nos émotions ont une tonalité anormale et que ces informations perturbées viennent probablement d'une maladie. Nous pouvons, ainsi, repérer un diagnostic de déficit en testostérone ou en hormones thyroïdiennes, sans être tombé dans l'hypochondrie.

La maladie est, au fond, l'ennemie déclarée de la polyconscience. Elle ramène en effet toutes les sensations et les pensées à cette chair qui recèle l'essence de l'impression du Soi, et l'empêche de s'en évader. Concluons-en que la maladie, comme tous les instincts qui tentent d'accéder aveuglément au contrôle de nos actes, doit être sublimée. Son traitement nécessite

une reprise en main par la polyconscience, qui sait différencier la représentation du corps et le *service au corps*, l'entretien du « véhicule de l'entreprise unipersonnelle ».

*

Les sentiments sont des psèmes plus élémentaires que les personae, qui participent à leur constitution. Ils sont eux-mêmes, à leur échelle de complexité inférieure, organisés en représentations : joie, tristesse, colère, mélancolie... Qu'ils puissent se succéder ou se métamorphoser de l'un en l'autre indique qu'ils sont eux-mêmes « sécables » et constitués des mêmes briques psychiques. Ils interfacent les personae avec des moteurs plus profonds encore, que sont le plaisir et le déplaisir.

Le déplaisir n'est pas qu'une absence de plaisir ; c'est une puissance jumelle du plaisir, aussi influente sur le comportement : l'éviction du déplaisir est incitative au moins autant que la recherche du plaisir. *La peur du Diable domine l'âme à l'égal de l'amour de Dieu.*

Un moteur est d'autant plus efficace qu'il est souvent employé, par facilitation neurologique. Éprouver de fréquents déplaisirs rend de plus en plus apte à les éviter, tandis que les plaisirs répétés développent la capacité à les faire survenir.

Il est une sensation qu'il ne faut pas confondre avec les sentiments : c'est la dépression. La dépression ne contient pas, comme on pourrait l'imaginer, du déplaisir. Elle est une absence, un vide de sentiment, une extinction de motorisation. Plaisir et déplaisir n'ont plus d'effet sur le dépressif, à cause d'altérations biologiques, ou d'échecs répétés de ces deux moteurs à faire tourner la polyconscience. La dépression, c'est couler une bielle.

En même temps c'est se mettre dans un état où plaisir et déplaisir pourraient relancer la mécanique psychique, par un état de conscience alternatif. En ce sens, il n'est pas certain que bloquer la dépression avant qu'elle ne prenne trop d'ampleur, comme le tentent les thérapeutiques habituelles, soit l'intervention la plus judicieuse.

*

Les personae se servent-elles principalement de la raison ? Non, habituellement elles luttent à coups de *sentiments*, bien plus étroitement connectés au plaisir et déplaisir, et s'emparent des *événements* pour faire valoir leurs solutions. Ce n'est que lorsque le quotidien se calme, que se développe l'anticipation, que la raison redevient un outil appréciable... souvent pour faire le ménage du tumulte précédent.

*

Du sentiment au bonheur

Empiétons à nouveau un brin, pour humidifier l'aridité de l'émotion neurologique, sur le thème de la deuxième partie du livre : la promenade polycosciente dans les univers de nos vies.

*

Aucun amoureux ne peut donner de définition de l'amour, parce qu'il s'agit d'un orage émotionnel empêchant toute réflexion. L'amour, ainsi, n'est pas un concept, mais une sidération de la conscience. L'esprit est tout entier inondé d'un tsunami de plaisir, et, quand la vague reflue, il reste à contempler béatement le rivage pendant des heures, encore humide de ce bain merveilleux, avant que ses schèmes mentaux daignent retourner assurer quelque travail de maintenance.

*

Si un sentiment perd son intensité, c'est qu'il a servi à réaliser un objectif, et que celui-ci n'est pas doté de permanence.

Vision utilitariste ? Mais qu'est-ce qui aurait pu, sous l'angle darwiniste, faire persister le sentiment, expérience curieuse de la jungle évolutive, sinon son utilité ?

Ne voyons pas dans la décoloration d'un sentiment l'effet direct d'un appauvrissement biologique, mais la perte de puissance de l'intention qui l'a fait naître, qui, elle, peut avoir une origine directement physique.

Quand l'on s'inquiète d'un sentiment disparu, enquêtons donc sur les objectifs qu'il masquait plutôt que s'arrêter à la morale de la situation résultante. L'objectif a-t-il disparu ? S'est-il transformé ? A-t-il été sincère ?

Les responsabilités peuvent être précisées : objectifs malhonnêtes du créateur du sentiment, insuffisances de la cible du sentiment, extinction de l'objectif par vieillissement, remplacement par un autre par ambition.

Disparaissent les coupables et ne restent que des « participants responsables ». Il suffit alors d'attribuer à chacun un nombre de parts. C'est un travail difficile, mais que réalisent éventuellement les « comptables du sentiment » : les médiateurs.

Dans notre société de pouvoir, les acteurs d'un conflit sentimental recrutent plutôt des combattants que des médiateurs. Les guerres n'ont pas disparu. Elles se cachent dans la vie quotidienne.

*

Les êtres humains, n'ayant jamais réussi à éprouver un grand bonheur sans un grand malheur en référence, et ayant tendance à fuir les grands

malheurs plus qu'à rechercher les grands bonheurs, se déshabillent progressivement de leur sensibilité.

Un effet secondaire du principe de précaution ?

*

Circulez

Nous pouvons circuler dans une vie comportant aussi bien un excédent de malheur qu'un excédent de bonheur. Dans les deux cas, nous *bougeons*. La vie, cet élan vital que, sans savoir vraiment le définir, nous ajoutons au processus biologique, est un *mouvement de l'esprit*.

Ce que nous ne pouvons supporter est le tarissement de l'émotion. Chacun espère s'en nourrir, cependant de façon très variable selon qui est attablé. Ainsi les plus gros consommateurs sont-ils les plus irritables quand s'installe la famine du sentiment.

Comprenez-moi bien : ce n'est pas le malheur qui induit cet état, mais l'indifférence, la désertification de l'espace sentimental. L'assoiffé, n'y tenant plus, crée n'importe quel esclandre, saccage son milieu de rixes et d'émotions méchantes, s'il ne parvient pas à en trouver de plaisantes. Le malheur est aussi sentimentalement authentique que le bonheur, et aussi nourrissant.

Ainsi s'installent les crises entre petits et gros consommateurs de sentiment, sur histoire apparente de « tout va bien ».

*

Le Timide

Je l'ai placé ici, en phénotype plutôt qu'en persona. En effet, quels pourraient être les avantages du discours du Timide s'il était persona ? N'en voyant guère, nous pourrions l'imaginer comme une polyconscience pauvre en personae, manquant ainsi de représentations des autres susceptibles de faciliter les contacts. Mais ce n'est pas ce que l'on observe quand le timide arrive à s'ouvrir ; il semble s'agir plutôt d'une difficulté à connecter ces personae au noyau central du Moi s'il n'existe pas déjà de fortes affinités, par auto-protection d'un Soi se jugeant déjà important tel quel. Car les timides n'ont pas un Moi faible, ou s'il est fragile, ils le protègent bien par leur timidité ; ils ne sont pas exposés aux psychopathologies.

A l'inverse l'empathe est aventureux : il se lance dans des investissements psychiques avec une grande spontanéité, se connectant facilement aux représentations étrangères et démontrant son intérêt par son comportement. Son Moi est bien intégré au reste du groupe polyconscient.

*

Placer les sentiments au chapitre « phénotype » de la polyconscience est parfaitement arbitraire et ils auraient pu être aussi bien logés à « outils ». Cela ramène à la question de savoir si les sentiments sont un moyen de contrôle externe ou interne chez l'individu. Pourquoi certains affichent-ils systématiquement leurs sentiments et semblent-ils menés par eux, tandis que d'autres les cachent soigneusement et assimilent à une faiblesse de les laisser paraître ?

En réalité cette ségrégation n'a pas lieu d'être. Les sentiments, qu'ils proviennent de personnes étrangères ou de ses propres personae intérieures, fonctionnent à un même niveau de schématisation psychique. Ils sont un langage atavique de la conscience, véhiculé bien davantage par l'attitude, les mimiques et les phéromones que par la parole. Malgré la sublimation complexe qu'en fait la raison, les sentiments restent au coeur du moindre rapport social, même le plus intellectualisé, jamais affranchi du parfum musqué de la dominance.

Certains s'en méfient et s'efforcent de rester neutres, d'autres ne voient aucun intérêt à porter un jugement de valeur sur les sentiments et se contentent d'éprouver. Ainsi le moteur sentimental soit reste un outil de la polyconscience, soit devient un phénotype et un langage, un parler frustré mais souvent transculturel.

*

L'Homme sans volonté

Pour agir, on ne peut que refermer sa conscience.

Le polyconscient n'est-il pas menacé, à observer son propre fonctionnement et constater l'inanité éventuelle ou le caractère primitif des moteurs de son psychisme, d'y perdre toute volonté d'agir ? Les agissants ne sont-ils pas justement ceux qui se laissent embarquer par leurs pulsions, les éprouvant sans les analyser, descendant joyeusement le torrent des ces incitations incontrôlables avec la surprise, au final, de découvrir le bassin où elles les ont menés ? S'inquiéter à ce sujet ne fait-il pas cheminer prudemment le long du torrent, à observer et peser les difficultés, et parfois faire demi-tour quand elles semblent trop importantes, sans jamais découvrir où elles aboutissaient réellement ?

Cet écueil existe, est une étape de la polyconscience. En fait la plupart des pré-polyconscients s'y arrêtent. C'est ce que l'on appelle couramment la sagesse. Car ce comportement ne semble pas défavorable quand c'est un homme mûr qui le suit, après s'être abandonné à ses pulsions pendant sa jeunesse.

L'expérience fait se comporter de plus en plus nettement en polyconscient lors de la maturité, du moins si la polyconscience fonctionne normalement, c'est-à-dire que les accidents de la vie la font évoluer et non se radicaliser autour de personae rigides et inamovibles. Pourtant, une conduite polyconsciente n'implique pas que *l'on se reconnaisse* polyconscient. Si l'on ne franchit pas ce stade, là nous guette la perte de l'envie d'entreprendre. Nous surfons sur nos vieux désirs sans en créer de nouveaux jusqu'à notre disparition finale. Le vieillissement biologique en est en majeure partie responsable, et même s'éprouver polyconscient ne permet pas de prendre le contrôle de ces rouages biologiques de nos intentions, qui s'étiolent.

Cependant, souvenons-nous que dans la théorie de la polyconscience, nous créons les conditions de notre propre fonctionnement, parce que nous l'avons suffisamment détaché de la contrainte biologique.

Le handicap est ainsi en grande partie psychologique : nous *savons* que nous déclinons physiquement. Une persona mortuaire nous indique que notre temps est passé. Il est difficile de construire de nouveaux univers d'illusions car l'anticipation semble futile.

La parade est simple : il suffit de reconnaître le côté lui-même illusoire de la plupart de ces freins pour les remplacer par des illusions plus constructives — posi-illusions ou réenchantelements —.

Par exemple le fait que la mort nous guette devient l'illusion que nous allons mourir demain. Et nous nous comportons comme tel... pendant souvent toute la durée objective d'une enfance ! Sur le même espace de temps, l'adolescent dispose d'une espérance de vie en apparence bien supérieure, mais n'agit pas en fonction de cette perspective. Il prend même davantage de risques que le vieux, et met en jeu le sacrifice d'années de vie bien plus nombreuses. Il ne s'est tout simplement pas installé autant de freins intérieurs, et privilégie les posi-illusions. Le vieillissement est une colonisation du psychisme par le négativisme, davantage qu'un déclin physique.

Nous devons nous débarrasser de l'amalgame entre illusion et déception. Quand une illusion devient transparente, nous en retirons une impression de tromperie. C'est un jugement arbitraire. En réalité, chaque illusion est un apprentissage. Elle nous montre une façon de considérer la vie, la fait tester ; nous en retirons des avantages et des inconvénients. Le sentiment d'avoir fait un mauvais investissement provient généralement d'avoir aliéné une partie de sa liberté au profit de règles imposées, et que le retour n'est pas à la hauteur. La polyconscience a donné du pouvoir à la panconscience mais n'en a pas retiré le bénéfice individuel promis. C'est aussi un abandon de responsabilité au profit de la panconscience. En reportant la

charge de la déception hors de soi, sur la société représentée par la panconscience, nous déresponsabilisons le reste de notre polyconscience ; nous nous réduisons au Nounours, la persona qui cherche le nid sécurisé et ne l'a pas trouvé.

L'expérience défavorable perd sa coloration de déception si l'on réintègre sa responsabilité dans la polyconscience, et que l'on fait des échecs des apprentissages peu gratifiants, mais sans doute plus utiles que les réussites faciles, si l'on tient compte de l'adage que l'on n'apprend que de ses erreurs.

Ces réussites faciles, que sont-elles ? Elles sont bien plus répandues qu'on ne l'imagine. On peut, à l'extrême, juger que les succès liés à nos capacités innées, qui nous sont tombées sans effort dans le bec, sont des réussites faciles. Bien plus délicat est de contourner nos limitations biologiques pour arriver à fournir les mêmes performances qu'un autre individu bien équipé génétiquement pour y parvenir. Polyconscients et souhaitant se juger sans fard, nous devrions alors tenter d'estimer quel est le degré de réussite auquel nous aurions pu prétendre dans tous les domaines, quels aléas nous en ont empêché, ou au contraire quels efforts pour vaincre nos limitations physiques et intellectuelles nous avons fournis. Nous ferons preuve de subjectivité et de mansuétude dans cette évaluation, mais la polyconscience ne nous laissera pas dériver de façon excessive puisqu'elle fait participer les autres, par leurs représentations, à notre analyse comparative.

Le sentiment qui domine, au final, n'est souvent plus la tromperie ou la déception mais l'impression de temps perdu, car nous ne pouvons admettre nos erreurs qu'à petite dose, au risque sinon de trop sacrifier en assurance. La réalisation personnelle est longtemps un travail d'équilibriste entre l'auto-protection et l'ouverture au risque, avec finalement la polyconscience qui élargit le fil stable sous nos pieds.

Perdre sa volonté n'est qu'une n-ième version du verre à moitié vide ou à moitié plein : nous pouvons voir dans les illusions les impasses où nous nous sommes étiolés, ou les nouveaux chemins dignes d'être explorés. Ne pas s'y engager n'a rien à voir avec la polyconscience, mais plutôt avec la perte des espérances d'y trouver des récompenses proportionnées. La polyconscience serait plutôt bénéfique en l'occurrence, car elle permet d'isoler ce qui, dans ces gratifications perdues, relève des instincts fatigués, ou des valeurs plus élevées portées par d'autres personae. Ce serait bien le diable si nous n'en trouvions pas une encore insatisfaite de notre destin...

*

Je peux entretenir mes conflits de polyconscience, dans une oscillation volontaire autour de l'équilibre, pour me faire une personnalité « tempête »

plutôt que « azur ». La polyconscience est ainsi le contraire d'une uniformisation de la pensée. Je suis, cette fois, aux commandes de mon tempérament — une auto-organisation de conscience —, dont je peux changer selon les circonstances.

*

Le solipsisme guette si l'on perd de vue qu'une bonne partie de nos fonctions cérébrales est occupée à écouter l'univers sensible, que les personae n'en sont que des interfaces. Si on leur fait jouer leur théâtre en boucle sans se préoccuper des situations et des conséquences réelles, juste pour en faire l'expérience virtuelle, alors peu importe l'existence d'une réalité qui serait moins facile à maîtriser, sans même avoir forcément davantage de *consistance*.

A vrai dire, ne nous séparent de cette facilité que quelques instincts... qui s'auto-entretiennent, bien entendu, puisque nous les veillons « jalousement ».

Une machine ne se préoccuperait absolument pas de savoir si les évènements qu'elle compute sont réels ou purement électroniques, sauf si on lui injectait l'instinct de se multiplier...

*

* *

Baptêmes

Mes personae

Franchissant allègrement le seuil de la schizophrénie, j'ai baptisé les personnages de ma polyconscience. On nomme bien les chiens. J'ai justement quelques personae qui cabotent bruyamment...

Au-delà de l'ironie, quel est donc ce seuil où la perception de consciences multiples devient pathologique ?

Sans doute est-il politique, lorsque les personae, indépendantes, ne rendent pas de compte les unes aux autres. Elles prennent le pouvoir impunément, à tour de rôle, peu importe leurs échecs passés, qui ne sont plus jugés par un *collectif*. Le délire schizophrénique est une compartimentation. Les communications qui s'effondrent le sont pour des motifs neurologiques. Les exercices thérapeutiques viseront à remettre l'attention sur les différentes personae et les recâbler.

*

Peut-on faire d'un trait de comportement une persona ? Cela ne semble-t-il pas un peu sommaire pour y voir les rouages d'une personnalité ?

Le trait est l'émergence d'une conduite plus complexe qui possède ses règles détaillées de cohérence. Elle emprunte à des sous-raisonnements inconscients, qui ne sont pas propres à une persona, mais dont la réunion spécifique forme sa représentation. C'est la fréquence de son utilisation qui fait la stabilité et la puissance de la persona, et le trait de comportement en est sa manifestation extérieure, la partie émergée de l'iceberg psychique.

*

Comme ce livre n'est pas une biographie, j'expose ici des personae « génériques » sur lesquelles chacun pourrait mettre ses propres noms et les rapprocher de personnes réelles. La liste n'est pas exhaustive.

*

Le Narcisse

Son rôle va plus loin que se satisfaire de contempler son propre reflet. Il cherche au fond des yeux des autres l'écho de son estime de lui-même, parfois de la simple certitude d'exister. Peut-il d'ailleurs devenir excessivement présent parce que les influx permanents du corps donneraient une sensation insuffisante de *présence* ? Faudrait-il masser les nourrissons pour prévenir le narcissisme ?

Tout le monde possède un Narcisse. C'est même une persona essentielle à l'autodétermination.

*

Le Séducteur

Le Séducteur Mythique est lui aussi quasi constant, mais se présente parfois sous des formes étranges. Par exemple, s'il existe bien un sentiment difficile à comprendre pour celui qui l'éprouve, c'est le secret plaisir à éprouver de la jalousie. Dans ces circonstances où ce n'est pas le Moi lui-même qui séduit, mais un congénère, le Séducteur Mythique n'est visiblement pas un pilier du Moi. Cette persona, cependant, est bien présente, et extrêmement satisfaite de voir la compagne — ou le compagnon — mériter les avances du séducteur, peu importe qu'il soit un étranger, et y céder.

Tant que ne survient pas de rupture, c'est-à-dire que l'individu n'est pas repoussé définitivement par sa compagne, la satisfaction de la persona SM — initiales auxquelles on peut donner à raison une autre traduction ;-) — ajoutée au renforcement de la valeur d'appropriation — la propriété est partagée mais la compagne bénéficie d'une très forte valorisation — suffit à étouffer le sentiment de trahison.

*

Géo Trouvetou

Ce n'est pas le moindre des avantages de la polyconscience que d'aider le timide à trouver son assurance. Quand le timide fait une découverte passionnante, il hésite à s'y engager. Il ne sait pas se féliciter correctement. Il n'adjuge pas à son Moi global suffisamment d'importance.

Il est beaucoup plus facile de vanter seulement une partie de soi, cette persona à l'origine de la découverte, que l'on peut désigner comme l'Inventeur. J'ai évidemment appelé le mien Géo Trouvetou.

La responsabilité assumée par Géo au sein de la polyconscience est partielle. S'il se plante, la culpabilité sera également partielle pour l'assemblée du Moi, bien plus facile à résorber. Par contre, quand Géo se montre vraiment malin, il est vivement encouragé par les autres personae, gratifiées dans le cadre de cette promiscuité mentale forcée. De telles félicitations stimulent terriblement ses capacités.

Géo, à vrai dire, qu'il soit objet de renforcement positif, ou négatif quand il a tort, ne fera que tenter de se hisser à la hauteur de ses espérances, à partir du moment où son rôle est clairement individualisé. Si son domaine est l'inventivité, c'est son seul espoir de gagner une présence de premier plan dans la polyconscience. Les personae sont des fragments de cohérence autonomes, qui ont en quelque sorte un instinct de survie.

A tes neurones, Géo !

Dans cet exemple de fonctionnement, vous avez compris que la polyconscience reproduit celui d'un groupe d'individus, avec leurs rapports de dominance. L'harmonie est théoriquement plus aisée à réaliser qu'entre personnes réelles, car les points communs des personae sont... d'une intimité sans équivalent.

Par le kaléidoscope de la polyconscience, faire son analyse devient d'une désarmante simplicité, voire un amusement : il existe tant de personae autoritaires faciles à désarmer en ironisant.

*

Le papier boit les égarements de Géo,
mais n'a pas le temps de sécher de toute cette folie
qu'il se tord et brûle sous les ratures du premier lecteur
au Moi insensible et sévère qui le relit.

*

Dominator

Une persona assise sur le trône de la domination, couronnée de lauriers,
renforcée par toutes les offrandes que l'on vient déposer à ses pieds.

Citons : Un penseur gênant ne devient génial qu'après son décès.
Un bon neurone est un neurone mort.

*Il est recommandé de décéder au sommet de sa maturité intellectuelle
pour laisser les meilleures impressions, encore que finir un peu fou fasse
une biographie plus palpitante.*

Considérons cet aphorisme avec la polyconscience : le penseur est une persona. Pourquoi faut-il qu'il disparaisse du monde réel pour qu'il prenne une importance soudaine, mieux en rapport avec son mérite, dans la polyconscience ? La seule chose qui s'efface est l'impression de sujétion à un personnage existant, donc une perte de pouvoir dans le monde réel. La persona du penseur est muselée par la persona Dominator, une des plus influentes. Quand le penseur disparaît de la réalité, lui et ses séides — car une autre attitude est de partager le pouvoir avec le penseur — ne peuvent plus y exercer aucune propriété sur nous. Nous pouvons alors récupérer l'outil de domination du penseur à notre propre profit, par le biais du renforcement de sa persona dans notre polyconscience.

*

Le Fou du Roi

Le moqueur des puissants...

La polyconscience avance en slalom autour de son chemin d'équilibre, ramenée sur la crête par la vision des précipices de part et d'autre. L'humour est une persona importante pour la faire virer : elle administre des piques

à son noyau directeur quand l'entêtement devient trop aveugle, ou au contraire quand il est effondré en gros tas paresseux sur son trône. Il n'existe pas d'approche de la vérité sans déconstruction, sans dérision.

*

Hannibal

le négatif vindicatif. Nous le verrons à l'oeuvre dans certaines parties du « Monde polyconscient ».

*

Jésus

qui excuse tout.

Pour Jésus, personne n'est coupable, ni même responsable. Son père omniscient, Dieu, a tout prévu, tout organisé. Quoi de plus incorrect dans ces conditions que réclamer des comptes à ses créatures ? Jésus est venu reprendre l'ardoise à son compte, en totalité. Son attitude est à peine compréhensible pour la majorité de l'humanité. Il laisse une forte impression. En même temps, derrière l'admiration, tous se disent qu'il n'a pas vraiment les pieds sur Terre... Est-ce pour cette raison que sa voix ne résonne vraiment fort que grâce à l'acoustique d'une église ?

*

Conan

le héros, dont l'épée rouille, car si je le laissais sauver toutes les jeunes filles en détresse... j'en ferai quoi, après, ma récompense consommée ? Accumulation terrible de culpabilité à prévoir. Je n'ai aucune envie de me psychanalyser par la faute d'un Conan qui abandonne toutes ses poules. Nous savons que, la plupart du temps, nous édulcorons les récits de son comportement, pas toujours chevaleresque.

*

Le Dingue

Qui d'autre qu'un dingue pourrait inventer les scénarios du rêve ? Il n'ose guère se mélanger à la polyconscience. Quand le sommeil couche celle-ci, éteignant nombre de communications corticales, le Dingue se lève et arpente les allées assombries de l'esprit, déclamant ses histoires inouïes, effrayantes et pernicieuses. Conteur impuissant, il roule des yeux et agite en vain les membres, futile tentative d'existence. Parfois le Dingue acquière assez de puissance pour nous extraire de la couche et nous traîner, somnambules, parlant un langage étrange, dans des tâches fantômatiques. Au réveil, le Dingue tire sa révérence, tandis que les premiers arrivants de la polyconscience nettoient précipitamment les relents de la débauche nocturne.

Ma polyconscience cherche une technicienne de sous la surface pour un ménage très tôt le matin.

*

L'Obsessionnel / le Computer

L'obsessionnel est la persona qui range notre vie. Il classe et hiérarchise toutes les tâches. Il éprouve une attirance naturelle pour l'informatique, outil de classement fascinant. L'ordinateur recèle une multitude de programmes de gestions de listes, d'organisation et de structuration, eux-mêmes créés par des personae obsessionnelles.

Réciproquement, les polyconsciences qui ont un obsessionnel très faible éprouvent des difficultés dans le maniement de l'ordinateur, voire en ont l'aversion.

Malheureusement c'est un outil devenu tellement incontournable qu'on peut le dire responsable d'une considérable stimulation générale des obsessionnels dans toutes les polyconsciences. Un grand progrès en matière de stabilisation sociale, un grand pas vers la Ruche. Une perte pour la diversité ?

*

La persona classique obsessionnelle peut être ainsi rebaptisée le Computer. L'outil informatique ne fait pas que servir notre esprit ; il le modèle. Comprendre comment fonctionne un système d'exploitation oblige à reconsidérer le monde selon les mêmes règles. Si cette optique est fréquemment utilisée, le Computer se met à fonctionner en tâche de fond.

Dans une polyconscience déliée, capable de repérer les activités propres de ses personnages, le Moi est souvent saisi de stupeur en découvrant une pensée qui s'est formé sans l'attendre, mûrie et servie par le Computer, déconnectée des émotions qui saisiront les autres personae, et au final utilisée par le Moi ou renvoyée dans les profondeurs de ces rouages infatigables, qui la remodeleront.

*

Le Curieux

Comme le savent toutes les mères, le Curieux sans frein est un personnage très dangereux. Mais c'est lui également qui apporte les gratifications les plus inattendues et changeantes. Entretenir un Curieux actif traduit un gros moteur d'insatisfaction.

*

Nounours

Une persona des plus sommaires, à l'aise dans les bras, ou dans tout autre nid protecteur. Son importance décline rapidement, la plupart du temps, sous l'afflux des gratifications bien plus riches apportées par les autres

personae. Mais des échecs systématiques peuvent conserver un Nounours de premier plan dans la polyconscience. Il ne disparaît jamais complètement, transparaisant dans l'attachement que l'on porte à son foyer.

*

Porcinet

Le gros vicieux n'est pas *seulement* un vicieux. C'est une persona qui peut être, à certains moments, fermement ancrée à la barre ! Les soucis qu'il rencontre avec la panconscience en font une cible de choix pour la Justice et les thérapies. Les punitions de la première restent indispensables puisque la psychiatrie se contente généralement de castrations chimiques au long cours, un traitement incertain et purement symptomatique.

En polyconscience, l'objectif n'est pas, une fois de plus, d'anéantir le malheureux Porcinet, sûrement l'une des plus instinctives et donc innocentes de nos personae, mais d'interpeller le groupe de celles qui prônent le respect d'autrui et qui laissent faire. Peu importe en effet que Porcinet génère les fantasmes les plus débridés, la frontière que nous indique la panconscience est la préservation de l'intégrité et du désir de nos congénères. L'admonestation concerne ainsi, non pas Porcinet, mais le reste de la polyconscience. Le discours n'est pas « C'est vilain de sauter sur tout ce qui est rose » mais : « Comment peux-tu négliger à ce point la souffrance de celle que tu forces ? ».

Porcinet semblait une persona exclusivement masculine, pour des raisons à l'évidence génétiques, hormonales... et musculaires, mais nous sommes parvenus à un tel stade d'auto-transformation de la conscience, qu'il semble adoptable par la gent féminine : les « cougars » ont intégré Porcinet à leur polyconscience. Cependant il était précédé d'une réputation tellement sale qu'elles ne le laissent jamais prendre entièrement les rênes... trop de nettoyage à faire après, et les cougars n'aiment pas le ménage ;-)

*

Poil-à-gratter

Persona juvénile tardive, proche du Curieux. Poil-à-gratter teste sa maîtrise du monde, et l'affection du monde pour lui-même, en l'irritant au maximum et en vérifiant que, malgré tout, le monde continue à l'apprécier. C'est une persona qui cherche à emmagasiner de l'assurance, et donc qui en manque. Les parents connaissent bien cette facette de leurs enfants, qui cherchent à les pousser à bout, jusqu'à l'éclatement, et se satisfont finalement de se faire pardonner.

Poil-à-gratter est loin de s'effacer chez tous les adultes.

*

L'insatisfacteur

L'insatisfaction chronique n'est pas une pathologie.

Elle est l'utilisation excessive et sans imagination d'un des principaux moteurs de l'esprit. Il est donc illusoire de vouloir « traiter » cet état, sous-entendant qu'il n'est pas normal. Au mieux le thérapeute parvient-il à devenir lui-même la cible de l'insatisfaction.

Discours : « Vous avez raison d'être insatisfait. Mais, comme l'anxiété, il faut savoir utiliser son insatisfaction pour la rendre efficace. Ciblez-la, graduez-la, jugez des résultats, apprenez à en faire un talent, et vous serez enfin valorisé pour vos critiques. »

Ou un exemple : « Que penseriez-vous, lors d'un voyage, d'un personnage qui s'exclamerait devant chaque paysage rencontré : « Quel endroit extraordinaire ! Je n'en ai jamais vu de pareil ! » ? Après avoir partagé au début son émotion, ne trouveriez-vous pas un peu stérile, au bout de quelques jours, cet enthousiasme uniforme ? Son avis ne vous influencera plus guère. C'est identique pour l'insatisfaction ; peu importe que l'insatisfait ait tort ou raison, c'est une coloration dont il faut user judicieusement, avec du contraste, comme si nous étions pourvus d'une palette de différentes peintures : les mélanger pour étaler une couleur uniforme sur la toile n'attirerait pas grande attention, par contre souligner les formes par des affrontements de teintes étonne le spectateur. »

Si vous — thérapeute — êtes encore en échec, probablement avez-vous conservé trop de pouvoir, mais vous pouvez tenter une initiation à la polyconscience, concentrer l'attitude pathologique dans « l'Insatisfacteur » et parvenir à l'isoler suffisamment pour que sa prééminence soit reconnue dans ses excès vis à vis des autres personae. L'idéal est de faire ce travail sur un autre, raconter une histoire auquel votre sujet pourra raccorder la sienne ; le groupe le permet, mais il faut une belle énergie pour gérer un groupe d'insatisfaits chroniques, et un échec vous restera sur les bras : celui qui a réussi à obtenir le poste d'insatisfait le plus irréductible, car les avantages d'un territoire social propriétaire outrepassent ceux d'une guérison.

*

Ken et Barbie

La persona du corps est une catégorie spéciale : tout le monde la possède, mais il en existe différentes variétés, de santé excellente à fragile. Nous pourrions les appeler Ken ou Barbie, Écorché, Athlète, Souffreteux, Changeforme, Sybarite, Boîteux...

Le corps existe sous forme d'une image extrêmement précise dans le cerveau, au niveau le plus basique du réseau neuronal. Pourtant, au cours de la croissance, se développe, avec l'acquisition de paliers supérieurs de conscience, une représentation du corps qui, à l'instar des autres personae, est plus ou moins fidèle.

En sus des névroses que cette approximation déclenche, un souci survient lors du vieillissement, car la persona change beaucoup moins facilement que le corps lui-même. Certains se retrouvent avec une représentation devenue une véritable antiquité, et l'attitude de la polyconscience vis à vis du corps en est fort déboussolée. On parle de la « crise de la cinquantaine ».

L'image du corps participe très fortement à la sensation du Moi. La polyconscience n'est pas une bibliothèque de personae et leur historique, stockés numériquement dans une mémoire que l'on pourrait déplacer d'un corps dans un autre. Elle est l'étape ultime — pour l'instant — d'une auto-organisation qui n'aurait aucune stabilité sans la persistance des étapes précédentes. Enracinée dans les sensations corporelles, elle est incapable de s'en détacher. Une persona « étrangère » ne possède pas de corps, n'apporte pas des sensations différentes, seulement des interprétations différentes. La polyconscience a la *potentialité* d'une indépendance du corps, pas davantage. Notre Moi reste, avant tout, et sans perspective de remplacement pour l'instant, une chair. Celle-ci est encore, avant même la panconscience, le véritable numéro 1 de la polyconscience.

Si la persona du corps — disons la « Poupée » — est infidèle, elle est aussi la plus difficile à manipuler : le moindre passage devant le miroir, les tentatives de compagnonnage avec l'autre sexe, les performances sportives, l'aisance ou les difficultés avec lesquelles nous réalisons les tâches physiques quotidiennes : tout nous précise et nous rappelle chaque jour qualités et défauts du corps ; il est difficile de faire tenir des illusions. La Poupée, ainsi, est incontournable et facilement conflictuelle, en particulier à l'adolescence, où la polyconscience construit beaucoup d'attentes, que la représentation du corps ne semble pas toujours capable de satisfaire.

Sur un conflit « dur » de ce type, l'hyperconscience n'est pas toujours un avantage : se rendre compte qu'il est insoluble est pire que simplement *vivre* un conflit insoluble, où persiste l'espoir vague qu'il s'améliore. L'esprit a placé des protections contre cet inconvénient de l'hyperconscience : les fantasmes. La vie espérée est rêvée, accompagnée de ses plaisirs solitaires, et procure une satisfaction proportionnelle à la sophistication des illusions créées. Ici, fausser l'image du corps selon ses besoins est plutôt thérapeutique pour la polyconscience.

Quelle est l'alternative en effet ? Ceux qui ne séparent pas suffisamment la Poupée du corps lui-même vont jusqu'à maltraiter celui-ci, de manière à le faire correspondre. Il existe une frontière pathologique entre entreprendre de maquiller son corps pour qu'il ressemble à la Poupée, et agresser sa chair parce que les accessoires ne suffisent pas. Dans ce dernier cas, la polyconscience s'attaque au Soi corporel, une guerre qu'on imagine facilement impossible à gagner.

Ici encore, nous avons un exemple de la façon dont l'homme polyconscient s'est détaché du Moi archaïque ancré dans le tronc cérébral, carrefour des sensations corporelles. Certains accepteraient facilement de changer de corps si on le leur proposait. Mais cela traduit l'existence d'une polyconscience enterrée dans une guerre de tranchées et non pas progressiste. La méthode pour sortir du conflit est de créer deux images corporelles : la Poupée, porteuse de tous les espoirs, et le corps Possible, image pragmatique de ce qu'il peut devenir par des moyens naturels et sans risques excessifs. C'est le fantasme qui relie ensuite le corps Possible et la Poupée.

Le corps Possible doit être en ligne de mire pour les monoconscients, généralement les moins aptes à développer des fantasmes convaincants : ceux-là s'astreindront aux entraînements physiques nécessaires pour changer cette image réaliste. Les polyconscients les plus rêveurs trouveront l'effort trop difficile et soigneront leur univers virtuel, aidés en cela, il faut bien le dire, par une surabondance de médias dédiés...

*

Les parents

Nous avons des représentations tellement détaillées de nos parents qu'ils sont probablement à l'origine, à eux seuls, de bon nombre de personae, qui traduisent différentes facettes de leur caractère. Citons pêle-mêle : Nourrice, Conteur, Adjudant, Punisseur, le Grand Qui Sait Tout, le Monstre Caché — du parent alcoolique —, le Fuyard — de l'enfant abandonné —.

Une telle invasion polyconsciente dans un esprit vierge... Peut-on imaginer que nous ne soyons pas, bien davantage que par les traits physiques, les héritiers intérieurs de nos géniteurs ? Par la suite surviennent inéluctablement les guerres de la polyconscience, à l'adolescence, quand s'incrustent de nouvelles personae. Même quand les représentations parentales faiblissent, cependant, la personnalité restera marquée par elles, parce qu'elle en est *l'opposition*. Or en polyconscience, il faut vivre avec les vaincus. L'entrée dans sa propre vie de géniteur leur redonne de la puissance et souvent, tardivement, l'on redevient semblable à ses parents.

La panconscience a tendance à gommer de plus en plus ces héritages.

Dieu

La discussion stérile sur l'existence de Dieu, qui n'a qu'une seule conclusion commune possible — l'agnosticisme, qui voisine très bien avec les conclusions particulières que sont l'athéisme et la foi —, occulte trop souvent le véritable concept intéressant : le besoin de Dieu.

Dieu est, n'en doutons pas, un personnage majeur de la polyconscience. Dans de nombreuses cultures, il est même relayé puissamment par la panconscience, c'est-à-dire qu'il est mal vu de *se passer de Dieu*.

Il ne s'agit pas simplement de débusquer le manque de croyance sincère en Dieu — l'agnosticisme ne ferait pas grand mal par son seul scepticisme —, mais de repérer les conduites habituelles qui dénotent un affranchissement de la foi en Dieu, un mépris de la loi édictant que cette foi améliore la vie commune, présente et future, loi dotée à certaines époques de la même force que les autres commandements sociaux de la panconscience. Les religions sont les organisations qui ont réunis tous ces commandements sous une même bannière, et il est encore difficile actuellement de séparer les règles laïques des religieuses, avec un résidu de divinisation de l'être humain, « fait à l'image de Dieu ».

Ceci nous fait comprendre la cible exacte de l'extrémisme religieux, qui n'est pas le refus de reconnaître l'existence de Dieu, mais le non-respect de la loi divine.

Sous cet angle, la pression religieuse se résume à une manifestation de la panconscience parmi d'autres, remarquable parce qu'elle a eu les excès les plus caricaturaux. Dieu n'est pas une persona banale. Il est, à lui seul, une foule, ce qui semblera réducteur à ceux persuadés qu'il est Tout, mais c'est déjà une belle place dans la polyconscience...

Notre discours sur Dieu, ici, ne s'aventure aucunement dans la métaphysique. Dieu, en tant que persona, est *nécessaire à ceux qui l'hébergent*. Nous avons vu qu'il est impossible d'éliminer une persona, et que le tenter déclenche des conflits souvent aliénants. La seule façon qu'elle disparaisse est qu'elle devienne indifférente au reste de la polyconscience, c'est-à-dire que son discours n'offre plus d'intérêt, ne réponde à aucun besoin.

Or Dieu est certainement, pour un nombre impressionnant d'êtres humains placés en situation difficile, un excellent moyen de ne pas perdre la tête, de supporter l'insupportable.

Vouloir retirer Dieu à ceux qui en ont besoin n'est que la traduction de son propre besoin de domination, pas d'une vivacité intellectuelle particulière. La démarche est différente quand on cherche à apporter une meilleure réponse que Dieu. Mais l'on est vite confronté aux défauts des sociétés contemporaines, aux limites de nos propres intentions, et Dieu reste, dans bien des cas, la persona la plus efficace pour stabiliser une polyconscience. Il faut en être averti et résister à l'envie de s'y attaquer. *Dieu a toujours la politesse de quitter spontanément une polyconscience quand il n'y est plus nécessaire.*

*

La plupart des gens ont besoin de voir Dieu autour d'eux, tandis que quelques-uns, sous la lumière crue de la science, lui font prendre la fuite, pour en faire une présence impondérable, devenue extérieure à tout ce que nous pouvons contempler de l'univers. Au final, on ne peut même plus faire de Dieu un concept, mais une juxtaposition des innombrables représentations existant dans les polyconsciences.

*

Mais encore

Un livre peut être un personnage important de la polyconscience, particulièrement s'il *juge*. Il peut représenter ainsi une posture plus radicale que n'importe quelle personne que nous ayons rencontrée, et devenir une sorte de mythe personnel, une persona centrale, définissante pour le Moi.

D'autres livres servent de glu, de médiateurs entre les personae. Ils expliquent davantage qu'ils ne jugent. Ils ne cherchent pas à accéder à une position de pouvoir. Ils ne violent pas la polyconscience. Ils ne « copulent » même pas si cela crée des tensions entre les personae. Ce sont les « peace & love » de la polyconscience, qui souvent diminuent plus efficacement ses conflits qu'un psychologue extérieur, pour lequel il est difficile de ne pas placer ses propres soldats sur le champ de bataille intérieur.

Vous ne laisserez pas entrer dans votre polyconscience un livre aussi hégémonique que celui-ci. Non pas qu'il implante des idées arrêtées ; il coupe les tendons de celles qu'il rencontre ; or nous avons besoin d'un noyau d'idées arrêtées.

*

Les instincts ? Eh bien nous avons un cabot dans la polyconscience. Heureusement, car s'il ne demandait pas à sortir renifler les fesses du monde, nous ne mettrions pas le nez dehors.

*

Et vous ?

Nul doute que vous enrichirez cette pépinière baptismale de la polyconscience de vos propres voix intérieures, qui vous susurrent parfois des actes tentateurs tout autant qu'insensés, avant qu'une négociation plus réfléchie filtre leur réalisation.

La plupart des romans mettent en scène des personae plutôt que des personnages réels. On imagine fort bien leur existence, représentations caricaturales déjà présentes à l'état d'ébauche dans notre polyconscience, mais on ne les rencontre jamais. Ou si nous les croisons, nous en sommes déçus, car la personne réelle n'est jamais aussi contrastée que sa représentation mythique, jamais telle que nous nous la sommes *appropriée*.

*

* *

Interlude

Qu'est-ce que le sédirationnalisme ?

Déballons un outil important de ce livre.

S'attaquer aux illusions est, en pratique courante, remplacer la signification d'un évènement par une autre, qui nous paraît plus vraisemblable. Une expérience scientifique va par exemple anéantir une idée reçue. Rien n'affirme, cependant, que le nouveau résultat soit définitif. Il est lui-même une illusion potentielle. La science, en progrès constants, balaye bien des croyances mais aussi de « l'ex-science », pas si ancienne. Elle n'est pas applicable à tous les concepts : la métaphysique n'est pas accessible à ses moyens de contrôle ; or, bon nombre de consciences peuvent choisir de s'y inféoder plutôt que vivre en simple extension du monde matériel.

La sédiration n'est pas s'établir en juge de la valeur des significations, mais reconnaître l'échelle des significations attachée à tout concept, qui dépend des paliers de conscience. La sédiration n'impose aucunement de grimper ces niveaux de conscience, ce qui la restreindrait à une élite ; elle nous montre perchés sur l'échelle, avec des barreaux au-dessus et au-dessous. Nous nous retrouvons ainsi capables de voyager dans différentes *dimensions*. Quand un problème semble insoluble à un certain palier de conscience, il est habile de contempler ce labyrinthe par dessus — ou parfois par dessous — pour en trouver la sortie. La règle n'est pas de rendre notre approche systématiquement complexe et sophistiquée, parfois au contraire de la simplifier. On peut éventuellement, avec une conscience plus étroite de la situation, être plus efficace.

Si l'on prend l'exemple des troubles de personnalité, voir un psychiatre fait de soi un malade, en besoin de *correction*, avec des règles se référant à de grandes cohortes de malades pour les améliorer, tandis que pratiquer la sédiration nous montre coincé dans un labyrinthe, isolés par certaines significations, satisfaisantes un temps, mais d'autres nous attendent. La méthode est très contagieuse, dans un sens positif de la contagiosité que nous évoquons rarement : Cela se transmet sans effort ni violence. Il n'est pas nécessaire d'entreprendre une cure pour *guérir*, par une *agression* d'une supposée *maladie* ou déviance. Le sédirationnalisme *éclaircit* le plan de notre monde intérieur, en y ajoutant d'autres dimensions, mais surtout des communications, et sans qu'un thérapeute se soit chargé d'établir ce plan à l'avance.

La chair de la vie se décolle. Apparaissent les nerfs, les muscles, les jointures, le coeur pulsatile des instincts les plus bruts... répugnant ! Mais,

comme toutes les monstruosités authentiques, étrangement attirant. Personne n'est contraint de regarder, de côtoyer ; chacun est curieux, séduit : serais-je réellement ceci ?

Le sédirationnaliste n'est pas un gourou. Il ne viole pas la cervelle de ses victimes avec la semence de ses idées. Son absence de jugement garantit sa non-violence. Chacun est libre de rhabiller l'écorché de sa vie avec les valeurs qu'il souhaite. Attacher un fragment de morale à chaque signifiant découvert est une autre étape, qui rapproche ou sépare les hommes.

Plus difficiles à gérer sont les considérations sur le pouvoir. Puisque le sédirationnaliste refuse de s'en emparer, il reste là, tentateur, à portée de la main. Comment lui résister ? Seul l'autre sera témoin du larcin.

J'ai peur que le seul bon sédirationnaliste soit un sédirationnaliste mort.

Impossible d'hummer sa réputation post-hume

L'humour est un ingrédient important de la sédiration. C'est lui qui permet d'injecter du ridicule dans chaque état de conscience et, ainsi, les équilibrer face aux jugements de valeur, que nous sommes incapables d'abandonner tout à fait, et qui nous empêchent d'utiliser certaines dimensions.

*

Est-ce réinventer la psychanalyse ?

La sédiration est peut-être une imposture, qui sait ? J'en glisse dans tous mes livres¹⁰. La psychanalyse en est effectivement proche par l'esprit, mais la méthode psychanalytique me semble étriquée et dogmatique : Il s'agit d'un dépeçage personnel, à rebours de son histoire, et exclusivement selon les postulats freudiens — nous sommes des assemblages de névroses, celles de Freud particulièrement en bonne place... —.

Qui va se lancer dans un pareil démembrement, sinon ceux pour lesquels il n'y aura guère de surprise, ou qui trouvent là un sens à leur vie ?

Pour ceux qui ne sauront quoi faire devant leur cohérence éclatée, dont le noyau polyconscient est fragile ou inapte à accueillir de nouvelles personnes, ce peut être une catastrophe. Heureusement, ces gens-là exercent la plupart du temps une auto-défense efficace : ils ne progressent pas dans la cure.

La sédiration n'a pas ce genre de limitation : elle emprunte aussi bien à la paléontologie, la sociologie, les neuro-sciences, les philosophies, la méta-

¹⁰ Cf concept de « topofumisterie » dans « Sous acide filozophique »

physique, de banales tranches de vie, pour définir ce que nous sommes, individuellement et collectivement.

Elle part de l'origine, et non de la fin de l'histoire. A la fin existe un coupable, Moi, aux idées bizarres, qu'il faut excuser par une enquête difficile. A l'origine n'existent que des animaux innocents : le travail est assurément plus aisé.

Nous découvrons les briques de nos esprits, leurs nécessités, leurs limitations, comme étant les fondamentaux de l'espèce. Nous n'apparaissions plus comme des complexés oedipiens mais comme les produits d'une évolution pertinente. Il n'existe plus de malades, de déviants, juste des assemblages de conscience différents, chacun doté de sa cohérence jusque dans sa simplicité ou ses erreurs. Probablement est-on parvenu plus facilement à cette conclusion par la spiritualité que par la psychanalyse ou la science. Dieu est plus miséricordieux que l'homme.

Le sédirationnalisme ne se restreint pas à la connaissance de soi. Dans le texte précédent « psychiatre » pourrait être remplacé par « normalisateur », un terme plus général. La sédiration ne s'affranchit pas de la méthode scientifique : elle expérimente l'efficacité des concepts à améliorer notre maîtrise du monde, plus exactement de l'interaction entre notre imaginaire et la réalité. En même temps, elle reconnaît que cette valeur — l'efficacité à contrôler nos interactions — est une parmi d'autres, que les illusions aussi peuvent construire des systèmes cohérents, si l'on a compris comment ils fonctionnent.

C'est jusqu'à la *cohérence* qui est une nécessité toute personnelle. Il est possible de trouver satisfaction dans l'incohérence, en toute connaissance de cause. Cependant, c'est un comportement tellement contradictoire avec nos instincts qu'il est *anti-norme* plutôt que véritablement libre, et quand il semble libre, il est souvent lié à des déviations biologiques. Même ainsi, considérons-les avec prudence : la mutation qui nous a doté d'un vaste cerveau en était une.

La sédiration tente, au final, de s'emparer de la méthodologie scientifique mais aussi, contrairement à la science, d'en établir une autre pour traiter ce qui n'est pas certifiable par les moyens actuels de la science.

*

Enquête de conflits d'intérêt

Pointant, dans « Le Monde polyconscient », le travers des philosophes qui conçoivent et jugent sans rien dévoiler de leurs intentions profondes — que souvent ils ignorent eux-mêmes —, je tente de m'enthousiasmer à

éviter la même impolitesse auprès de vous. Ah ! Où nous mènent parfois, en laisse, les idées les plus saugrenues !...

Ainsi donc :

Quels espoirs et quels vices ont pu servir de terreau à l'Homme Polyconscient ?

Le désir de célébrité :

Gardons ce terme gentiment mondain, qui fleure bon le strass et le fond de teint, et qui cache le véritable fauve : le désir de puissance.

Sans doute ne peut-on pas réellement parler, à son propos, de conflit d'intérêt, car il est à la racine de la moindre de nos intentions — son niveau 1 est le besoin d'exister —, et s'il était absent aucun livre ne verrait le jour, tandis que leurs auteurs manqués seraient plongés dans une tranquille catatonie ou conduite imitatrice.

Comme dans l'anxiété, il existe un désir de puissance sain et un autre, pathologique. La frontière, floue, plane au-dessus de la volonté de célébrité à *tout prix*. Le simple fait de se soumettre à notre enquête devrait la désamorcer, mais il existe des tricheurs. Plus simplement, réaliser que le pouvoir sur les autres prélevé par la célébrité s'accompagne d'un pouvoir réciproque des autres sur soi, par le biais des attentes accrochées à la popularité, suffit à rafraîchir les ambitions trop bouillonnantes.

Le désir de justifier sa façon de vivre, et les choix effectués, heureux ou malheureux :

Le discours sur la vie est toujours une plaidoirie d'avocat de ses erreurs passées. Une fois saisi, cependant, ce principe incontournable : « On n'apprend réellement que de ses erreurs », on ne loge plus tant de persuasion désespérée dans notre propre histoire. Méfions-nous en réalité de ceux qui n'ont jamais eu l'occasion de commettre des erreurs. Leur aptitude à y faire face est incertaine, y compris dans leurs écrits.

Une partie du terreau de la polyconscience peut affirmer sa neutralité : ma profession de médecin est, mécaniquement, d'aider les gens à surmonter leurs problèmes, dont le plus difficile est certainement le mal-être. Une maladie de conscience est impossible à traiter si on n'en connaît pas la physiologie. Les théories existantes ne sont pas satisfaisantes.

Derrière l'idée de devenir médecin se cachent certainement d'autres intentions. Là aussi elles sont, me semble-t-il, plutôt neutres. Aucun désir de sauvetage de l'humanité me permettant d'accéder au statut de héros adulé. L'instinct de maîtrise de l'environnement semblait plutôt à l'oeuvre : les

études médicales permettent de savoir assez exactement ce que sera sa vie future. Cet instinct se manifeste également dans le désir de ne pas se retrouver étranger dans un hôpital, lieu mystérieux et effrayant pour un profane.

Je n'irai pas beaucoup plus loin dans cette enquête, pour ne pas vous lasser, et en raison du sujet traité ici : le concept de polyconscience est fossoyeur du mythe du Moi triomphant, autour duquel naît l'essentiel des conflits d'intérêt personnel. Les limites de l'individu s'estompent dans cet ouvrage. Vous n'y cédez pas une parcelle de pouvoir ; vous vous appropriez une persona supplémentaire, que je vous souhaite habile et serviable, et peut-être, si la polyconscience existe, n'aurez-vous jamais eu majordome si empressé d'y faire régner une heureuse ambiance.

*

Ce livre contient des erreurs, certaines volontaires, d'autres non. Erreurs et vérités peuvent être inversées, pour un état de conscience alternatif, dans des domaines de moins en moins codifiables au fur et à mesure qu'ils grimpent en complexité ; parlons donc plutôt de repères, et de tendances asymptotiques à la vérité ou à l'erreur. Prenez ainsi ce livre comme un menu. Des plats vous séduiront, d'autres semblent suspects. L'objectif est de sensibiliser à une gastronomie différente, non de faire aimer la même recette à tous. Les polyconsciences comportent toutes les mêmes ingrédients... aucune ne peut se ressembler.

*

* *

La société intérieure : tranches de vie

La polyconscience, délire intello ? Je me le demande. Alors rassurez-moi en examinant avec moi des situations très courantes où sa lumière se révèle un outil particulièrement performant ; au point que, adossée à des intentions douteuses, elle peut devenir une terrifiante méthode de manipulation. Il est aisé en effet pour un polyconscient d'identifier la persona aux commandes d'un interlocuteur, et celles guettant dans l'ombre une faute du pilote, prêtes à lui ôter toute assurance. Un léger coup de pouce à ces coupes-jarrets et l'attitude générale de l'autre en est rapidement bouleversée. L'assaut réussit non pas parce qu'on s'est opposé à lui, mais parce que l'on a déclenché en lui une révolution de palais, en le flattant, en le valorisant lui, mais pas cette configuration du Lui actuellement au pouvoir.

*

Comment se comporte la polyconscience au quotidien ?

On pourrait dire qu'elle *chausse une personnalité*. Chaque individu joue un rôle choisi. Si on compare la polyconscience à un orchestre, elle dévide une partition de base, qui varie selon l'environnement. Un personnage peut être affable et poli avec ses clients, emphatique et vulgaire au bistrot parmi ses amis, irritable, indifférent ou violent à son domicile. C'est pourtant la même personne, n'est-ce pas stupéfiant ?

Cet individu peut se regarder dans un miroir et ne se reconnaître pleinement dans aucune des différentes personnalités qu'il endosse. Il se rassure en se disant que c'est son « caractère ». Mais que se cache-t-il derrière cette simplification grossière ? Qu'est-ce que le « caractère », ses « sautes d'humeur », et pourquoi semble-t-il que nous ayons sur lui si peu de contrôle alors que tant de fonctions corporelles nous sont accessibles ?

Ces personnalités, l'individu les contient toutes, et en même temps aucune ne suffit à le définir. Elles sont des combinaisons de ses personae. Il ne faut pas reconnaître dans celles-ci des personnes au sens où on l'entend habituellement ; il s'agit de leurs rouages, acquis par mimétisme, et dont nous avons analysé les recombinaisons et leurs aptitudes à satisfaire nos instincts fondamentaux.

Quand l'habillage de personnalité laisse un courant de malaise dans la polyconscience, parce que nos intentions ne sont pas satisfaites, il faudrait théoriquement choisir une autre tenue. Deux obstacles se dressent :

La garde-robe n'est pas étoffée de la même façon chez tous et à tout âge. Nous démarrons avec une personnalité-layette, qui ne tiendrait guère la route s'il n'y avait nos parents pour s'en émouvoir. Nous empruntons ensuite au gré de nos relations sociales et utilisons des greffons pour présenter finalement au monde ce patchwork qui fait de nous un individu unique. Les pièces, cependant, sont les mêmes. Ce qui nous différencie les uns des autres est davantage notre capacité de « créateur de mode », c'est-à-dire de concevoir des assemblages différents et d'en repérer les avantages. Nous pouvons ainsi patiemment remplir un vaste dressing tout au long de notre vie, bien que nous constatons que, pour des raisons biologiques, beaucoup de vêtements s'éliminent ; nous perdons les moyens d'entretenir une telle richesse au grand âge et tendons à sortir tous les jours affublé de la même personnalité, blasée à force d'être utilisée.

Deuxième obstacle : changer de personnalité comporte des risques. L'enfant essaye tout ; puis des fessées ou autres mésaventures douloureuses guident ses adjonctions de schémas de comportement. Les frustrations rendent cette construction de plus en plus prudente. Un adulte ne change pas facilement cet édifice, pas toujours très stable, mais seule entreprise qui lui est bien connue et qui lui permet d'échanger des services avec l'environnement.

S'il décide de prendre un nouveau chemin, il est préférable que sa base arrière soit sûre, et qu'il connaisse au moins grossièrement les plans de la ville que les autres ont construite autour de lui.

Ainsi, l'assurance préalable est un élément essentiel de l'aptitude à endosser de nouveaux habits de personnalité. Le bébé possède une assurance intégrale, puisqu'il *est l'univers*. Il est capable d'entreprendre ce qu'aucun adulte n'oserait faire, à tort si cet adulte est trop timide, ou à raison quand c'est passer par la fenêtre d'un 3ème étage...

La sensibilité à l'environnement est un avantage si celui-ci est sécurisé : elle permet une intégration rapide de nouvelles fonctions mentales sans retour défavorable. Par contre, dans un environnement agressif, la sensibilité devient un handicap, car le gain d'assurance est très ardu.

Un autre élément contribue à différencier encore davantage les individus dans leur gestion du risque : c'est la confiance dans leur anticipation. Ici l'avantage va, paradoxalement, à la réflexion rudimentaire. En effet, passer outre les résultats décevants, quand on tente ses premières expériences, demande de ne pas les analyser avec trop de précision. Sinon, un comportement avéré défavorable ne serait plus jamais tenté, alors que son issue a été liée peut-être à un hasard malheureux.

Cette puérité qui consiste à retenter opiniâtrement, stupidement en apparence, une expérience ratée, est donc essentielle à notre développement. L'instinct, ce bourrin, est une brique fondamentale. C'est lui qui est la source de notre confiance, bien placée ou non, mais toujours indispensable. C'est lui probablement qui favorise l'oubli, en empêchant notre mémoire de créer des circuits inhibiteurs systématiques lors des épisodes désastreux de notre quotidien. Ses influx outrepassent les verrous mémoriels.

C'est tout l'avantage de la jeunesse, au phénotype si pétulant, et son inconvénient, par les gamelles que lui vaut son enthousiasme et les casseroles qu'elle traîne parfois longtemps à cause de cette effarante absence de contrôle. Cependant, sans la tyrannie bénéfique de l'instinct, qui déborde la réflexion, nous ne prendrions sans doute même pas la peine de nous lever le matin, ne serait-ce que pour assurer la survie en cherchant un peu de pitance.

Notre psychisme est ainsi un mécanisme complexe où chaque élément est indispensable. L'idée longtemps populaire qu'il faut « lutter contre ses instincts » est pure bêtise. Ce qui est nécessaire est de comprendre comment ils participent à la construction de nos personae et les intégrer dans de nouveaux modèles, mieux adaptés aux situations rencontrées.

Quelle tristesse, quand cet effort n'est pas entrepris, de voir l'instinct désigné comme unique et grossier coupable. L'on se contente alors de couper la carburation qu'il génère, par la chimie des psychotropes, l'isolement dans une cellule, une psychothérapie comportementale castratrice. Certes, ces mesures peuvent transitoirement annuler des symptômes, permettre une reconfiguration de la personnalité par sa déconstruction temporaire. Mais elles ne peuvent remplacer, en traitement de fond, un enrichissement de la polyconscience, qui s'effectue par la multiplication de nouvelles expériences sécurisées, au contraire de l'enfermement physique et psychique habituellement pratiqué, qui ne fait que radicaliser la monoconscience existante.

*

En polyconscience nous comprenons qu'il ne soit pas aisé de faire adopter notre système de cohérence à autrui, quelles que soient ses qualités intrinsèques. Ce système, même confirmé de la façon la plus éloquente par le comportement du monde matériel, se conformant strictement à nos prédictions, peut ne correspondre aucunement au système en faveur chez les personae dominantes de cette autre personne. Même quand il semble n'exister aucune menace extérieure à adopter ce nouveau système — par exemple un scientifique prenant connaissance d'une théorie bouleversant

les idées admises mais ne remettant pas en question sa position sociale —, il existe une menace *intérieure*. L'assemblée polyconsciente risque de se recomposer, et les personae dont la célébrité risque de vaciller déclenchent immédiatement une aversion pour les idées nouvelles.

C'est ainsi que chaque pré-polyconscience fermée, se choisit son monde clos et reste hermétique à imaginer celui des autres.

*

La posture en groupe

La polyconscience explique que nous soyons capables de devenir, temporairement, un caractère différent.

Cela est manifeste quand nous intégrons un groupe social inhabituel, à l'occasion d'un voyage, d'un déménagement, d'une réception où la majorité des invités nous sont peu connus. Le besoin de marquer notre individualité nous fait prendre une posture parfois nettement différente de notre personnalité habituelle, surtout si ce rôle est déjà « joué » par quelqu'un d'autre et si cet autre y réussit mieux que nous-mêmes. Si je suis d'habitude un comique, et qu'apparaît un meilleur pitre, je deviendrai peut-être, l'espace d'une soirée, un cynique ou un moralisateur. Si je suis un timide, le meilleur moyen de m'évader de ce rôle est de côtoyer un plus grand timide : je montrerai, en face de lui, une assurance bien plus ferme pour me démarquer.

Il est étonnant de constater que marquer sa différence nous semble plus important que respecter l'absolu que nous imaginons de notre caractère.

Un tel comportement n'est pas systématique, car interviennent des éléments de pouvoir mais aussi de séduction. Le pouvoir accentue notre besoin d'affermir notre individualité et de nous « décaler », en particulier par rapport à une personne du même sexe, plus brillante dans notre « poste » habituel. La séduction, qui n'est pas forcément hétérosexuelle, tend à faire l'inverse : Quand les points communs sont évidents et prolifiques, deux personnes tendent à y mettre de l'emphase en vue d'un rapprochement amical... ou parfois d'un raccordement érotique.

Tous ces phénomènes traduisent des recompositions de notre société intérieure, sur le même mode que les groupes sociaux quand ils s'interpénètrent. Seront élus un hâbleur, un moqueur, un pontificateur, une muse, un clown, un bon vivant... qui n'ont pas forcément des caractères aussi tranchés dans d'autres circonstances. L'adaptation nous est permise parce que nous donnons, temporairement, la prééminence à l'une de nos personae, d'habitude pas si influente. Bien sûr, si cette éphémère « gloire » est éclatante et tend à se renouveler au fil de nos relations sociales, le caractère

prend rapidement de l'importance et peut devenir le représentant principal du Moi. Nous serons alors, bien plus solidement, un comique, un cynique ou un gardien du bien-pensant...

Prendre connaissance de sa polyconscience change les relations sociales. Quand on se comporte en monoconscience, l'identification s'opère entièrement à travers le groupe, par une place nettement déterminée. Nous occupons, ainsi, un rôle propriétaire. Gare à celui ou celle qui nous dispute notre position, surtout si elle n'est pas partageable : le chef est unique, tandis qu'il peut exister par exemple plusieurs nourrices — chacune ayant cependant ses petits réservés —. Le monoconscient sent immédiatement naître une hostilité face à un rival campé sur la même position. Si ce dernier est à l'évidence bien plus doué dans ce rôle, le monoconscient cherche prudemment un autre rôle, encore libre, même s'il lui est moins familier.

En comportement polyconscient, par contre, les qualités communes entre individus, représentant des personae jumelles, génèrent au contraire des sympathies spontanées. Nous pouvons, par jeu, sauter d'une posture à l'autre, faire l'acteur parfois, défendre une position que nous détestons, pour le plaisir de la voir combattue, et identifier par cette attitude paradoxale les gens qui vont nous plaire.

Deux polyconscients peuvent ne jamais faire, entre eux, la même rencontre.

*

Le mauvais théâtre du couple

Un jeune couple se comporte comme deux monoconsciences, qui s'étonnent d'être en si merveilleuse harmonie... autant que de ne plus rien comprendre à l'autre vingt ans plus tard. Ces monoconsciences s'efforçaient chacune, au début, de plaire à l'autre, c'est-à-dire de coller à la représentation gratifiante mise au point par l'autre, assurant la soudure étroite entre leurs deux univers. Puis les objectifs se recomposent selon l'évolution des polyconsciences, divergent parfois au point que l'époux ou l'épouse se demandent quel peut bien être le rapport entre l'être qu'il (elle) côtoie et la représentation conservée encore, comme une photo de mariage défraîchie, dans leur mémoire.

Tentons d'éclairer l'impasse du couple en difficulté avec nos nouvelles clefs.

Quand deux personnes comptant l'une pour l'autre s'écharpent, il existe en réalité deux combats...

Le plus spectaculaire est le conflit oral et physique, dont l'appauvrissement en vocabulaire signe l'inanité. C'est une marmite en ébullition qui déborde. Tour à tour, en fonction de leur humeur, les protagonistes projettent des giclées de paroles brûlantes — ou de vaisselle —. Parfois ils tentent d'éponger les dégâts autour, dans un sursaut de bonne volonté ; mais personne ne s'occupe d'éteindre le feu sous la marmite. Que se passe-t-il à l'intérieur ?

Le conjoint est un personnage majeur de la polyconscience. Même absent physiquement, il participe à la négociation permanente qui décide de notre conduite quotidienne. Si cette représentation s'oppose aux autres, nous sommes mal à l'aise, en conflit avec nous-même alors que personne n'est présent pour apporter une contradiction. La détestation que nous pouvons ressentir n'est pas seulement dirigée contre la personne physique de l'autre, mais aussi *contre nous-même*, parce que nous n'avons pas pu éteindre le discours de sa représentation : ses reproches ont leur propre cohérence. Extérieurement, nous pouvons être de mauvaise foi, trouver les meilleures raisons du monde à notre attitude. C'est plus difficile de régler ainsi son débat intérieur, où la sincérité est réelle, puisqu'il se situe *avant les mécanismes du mensonge*. L'on sait ainsi toujours, inconsciemment, quand on se ment à soi-même. Tandis que le Moi apparent ne se gêne pas, lui, pour recruter des « alliés », les amis à qui il sert son discours tout fait et recueille des applaudissements faciles.

Malheureusement tant de promesses sont faites, et subsistent, dans la polyconscience...

Tant que ce débat intérieur n'a pas trouvé de solution, il sera impossible d'atteindre la sérénité nécessaire à l'extinction du conflit extériorisé.

Ceci n'implique pas que l'issue soit toujours de donner satisfaction à l'autre, au prétexte que sa voix aiguë ne cesse de vous asticoter intérieurement comme dans la vie réelle. Vous pouvez décider d'une rupture, si la complémentarité du couple s'est éteinte. Mais, et c'est ce qui fait toute la différence avec une séparation violente, vous avez pu écouter la parole de l'autre en vous-même en toute sincérité. Votre agressivité s'effondre aussitôt : elle n'est plus si renforcée par celle que vous dirigiez contre vous-même. Peut-être serez-vous solitaire à jeter ainsi les armes, mais peu importe : pour mener une guerre, il faut deux partis retranchés.

Vous pouvez seul, par votre reconnaissance de l'importance de l'autre et de ses protestations, mettre fin au drame familial. Vous actez la cohérence des griefs : soit vous y donnez droit et le couple continue, sur des règles

renégociées, soit vos univers ont trop divergé : c'est la *brouille acceptée*, non violente.

Par malheur, la société ne simplifie pas votre armistice, et la séparation territoriale vous promet encore des scènes animées, dans cette mauvaise pièce de théâtre...

*

Petite trousse à outils

Je te pardonne...

Dans un conflit où les protagonistes sont toujours co-responsables, selon une notation morale éminemment variable, « pardonner » contient une erreur : cette intention recèle l'accusation de culpabilité de l'autre. Elle est une reprise de pouvoir de celui qui pardonne sur celui qui, en acceptant le pardon, reconnaît la justesse de l'accusation. C'est une intention unilatérale, qui explique le fréquent refus du pardon.

Il existe ici un besoin pour un autre terme, qui inclue l'indissociable quête du pardon de l'autre, un terme qui additionne le pardon et la demande d'excuse, connexion plus complexe mais bien plus efficace entre polyconsciences.

*

Ne sois pas gamin !

Devant un comportement puéril, plutôt que « Ne fais pas le gamin ! », préférez « C'est le gamin en toi qui parle, fais-le taire ! ».

La première apostrophe réduit la polyconscience au gamin, ce qui la fâche. Dans la seconde au contraire, du pouvoir est rendu aux personae de la polyconscience face au gamin.

*

L'enfant dans lequel on ne se reconnaît pas

La polyconscience explique la difficulté à supporter un enfant très différent de soi, souvent parce qu'il semble peu prometteur. Dans notre société intérieure existe une persona qui juge cet enfant indésirable : l'instinct qui nous pousse à nous perpétuer à travers notre progéniture voit ses plans contrecarrés. Il lutte contre celui de la solidarité, renforcé par la filiation biologique. La conséquence est que l'on s'énerve prestement au contact de l'enfant, manifestant facilement de la mauvaise foi. Pourtant sa présence fréquente l'intègre inéluctablement — et si nous le savons, cela nous hérisse encore plus — à notre polyconscience, ce que nous réalisons lors d'une séparation assez prolongée, qui réveille tôt ou tard un sentiment de culpabilité.

C'est un exemple d'inconvénient de l'hyperconscience, ou plus exactement de son décalage : un parent adapté ne doit pas avoir conscience des différences de son enfant ; il doit le trouver riche de potentialités, s'en éblouir. Il doit se méfier de deux pièges trompeurs : d'une part l'image de son propre Moi jeune, qui sert d'étalonnage pour l'enfant, peut être infidèle ; nous tendons à mettre quelque vantardise dans notre biographie. D'autre part, l'intelligence n'est qu'un outil de la conscience, susceptible de bloquer ses progrès s'il est mal utilisé, et qui n'est pas la seule voie vers l'hyperconscience ou, tout simplement, un état de bonheur.

La panconscience occidentale, quant à elle, met plutôt de l'huile sur le feu avec un discours ambivalent : elle proclame un discours égalitaire, tout en hiérarchisant sévèrement la société selon le critère d'intelligence. Ces enfants ont, plus que les autres, besoin d'un espace protégé de cette dévalorisation véhiculée par la panconscience, que les parents doivent soigneusement rejeter de leur propre esprit.

*

Educateur ignoré

Maniez le paradoxe pour pénétrer une pré-polyconscience difficile. Vous ne pourrez pas être identifié facilement par elle, et relégué dans un coin sans être écouté.

C'est la mésaventure que subit le parent dont le discours est trop monomaniacal. Insistant toujours sur les mêmes sujets, avec des arguments identiques, sa représentation est une potiche dans la polyconscience de l'adolescent. Au contraire le discours imprévisible, débarrassé des à priori, empêche toute mise en catalogue de votre personnage. Vous apparaissez comme un être multiple, déconcertant... tentant à écouter.

*

Lanceurs d'anathèmes

et adversaires farouches du pardon recèlent toujours une malhonnêteté bien dissimulée : pas un n'avoue ce qu'il cherche à expier de lui-même, par un châtement qu'il réclame... pour les autres.

On refuse de pardonner aux autres quand on refuse de se pardonner, à cette partie de notre polyconscience qui a déjà agi ou voudrait agir à l'identique.

*

Importuns, à la porte !... Pour sortir, ou entrer ?

Ne pas supporter une opinion défavorable envers soi est un moteur puissant pour l'esprit.

Si un tel désagrément nous accable, c'est que l'indélicat n'a pas perçu la justesse espérée de notre discours.

A cela, deux origines possibles : soit notre opinion n'est pas juste, soit elle est juste mais nous ne l'avons pas présentée d'une façon qui permette à l'autre d'en voir les avantages.

Dans les deux cas, nous avons intérêt non pas à rejeter l'importun comme si son odeur était déplaisante, mais au contraire à le faire entrer dans notre polyconscience. Si notre opinion est fautive, sa représentation interviendra pour la rectifier. Si elle est juste, la persona nous permettra de comprendre le meilleur angle pour la lui soumettre à nouveau.

Non pas qu'il soit essentiel de prendre le monde entier sous notre aile, idée futile. Mais nous rencontrons ainsi, au fil d'une polyvalence améliorée de notre conscience, de moins en moins d'importuns.

*

Sortez de chez moi !

Vous randonnez. Vous voulez passer par un champ. Le propriétaire est renfrogné.

Vous : « Je comprends que vous soyez fâché avec les rôdeurs, mais êtes-vous fâché avec le monde entier ? »

Vous reconnaissez la place de la persona paranoïaque du propriétaire, mais vous redonnez du pouvoir à celle qui trouve insupportable d'être pris pour un rustre.

*

Surpoids de conscience

Un des switchs les plus rapides et étonnants de personae se voit au cours de l'alimentation, quand celle-ci doit être, pour raison de surpoids, surveillée : la persona qui sert les portions n'est visiblement pas la même que celle qui mange quelques instants plus tard, et qui s'horrifie fréquemment de ce qu'elle s'est attribuée !

*

Au cinéma

Raconter une histoire depuis le début est un moyen de s'y insérer facilement, puisque l'on part de rien, de *l'innocence*. Les scénaristes l'ont bien compris ; prenons par exemple un drame filmé de deux façons :

Dans la première, le récit part d'un personnage vierge de toute méchanceté et dépeint sa transformation immorale, dans un environnement agressif. Dans la seconde, c'est l'état immoral qui est raconté, puis la rédemption (nous supposons que dans les deux cas le scénariste fait un film moralisateur, selon la tendance générale).

Si un spectateur s'identifie au personnage, le second film commence par le décrire tel qu'il est, puis tel qu'on voudrait le voir devenir. S'il n'est pas déjà insatisfait de sa situation, il n'y verra qu'une ingérence insupportable. Dans le premier film par contre, il se voit raconté d'une manière que ses souvenirs ne lui ont jamais montrée que de façon fragmentaire, sans altitude et sans explications. A l'issue de ce film autobiographique, il se comprend. Cette intégration d'une représentation élaborée de lui-même dans sa polyconscience lui donne une forte impression de liberté sur la suite à donner à cette histoire. A ce moment seulement, il est une proie facile pour le second film.

*

Fête

L'affaire de la conscience esclavagiste¹¹ est remarquablement bien comprise des mélanésiens. Je la leur ai exposé une fois, mu par une nécessité basement égoïste : celle de dormir. L'histoire se déroule dans un camping où les sonos survitaminées semblent décidées à dévider un lancinant reggae toute la nuit. J'abandonne l'intérieur douillet de mon sac de couchage et vais m'asseoir au milieu de leurs propriétaires, très accueillants.

J'explique d'un ton missionnaire l'histoire de ces (in)consciences alternatives réduites en esclavage par le Moi éveillé, dont nous ne percevons l'existence que lors des rêves et autres semi-consciences. Refuser le sommeil est se comporter avec elles en maîtres odieux, leur révélé-je avec espoir.

Ambiance de surprise profonde. J'examine les mines qui m'entourent. Accessoirement, il faut reconnaître que l'alcool semble également capable de les libérer, aussi efficacement que le sommeil. J'ajoute donc qu'il est indispensable que quelqu'un soit là pour tenir ces inconsciences par la main, car elles sont comme de petits enfants, capables des pires turbulences. Rigolade. Pas d'enfant méchant ici.

La musique s'arrête, peu après que je sois rentré sous ma tente. Je me dis, un peu idiot, qu'elle était bonne.

*

Parmi nos représentations existent des objets, et les objets nous donnent des ordres

Par exemple nous appelons « flemme » l'habitude de prendre la voiture pour un trajet d'une centaine de mètres, que nous pourrions aisément faire à pied. En polyconscience, c'est la représentation-voiture dans notre esprit qui soutient son utilisation comme économe pour notre dépense physique. Constatons ainsi que ce ne sont pas toujours des personae gorgées d'émo-

¹¹ Cf «Sous acide filozophique»

tions qui nous donnent des ordres impératifs. Tout discours apportant un bénéfice immédiat et certain est doté d'une grande puissance de décision — nous ne dirons pas de persuasion car si aucune persona ne s'oppose le conseil *est* la décision —. Si je décide de faire le chemin à pied, ce n'est pas que je récupère une indépendance vis à vis de l'objet ; cette instance indépendante n'existe pas ; une autre persona est venue s'interposer : celle soutenant qu'un exercice régulier du corps est indispensable à la bonne forme générale ; assistée éventuellement de la persona écologique, sensibilisée au bilan carbone...

*

Les impasses de la monoconscience

Le miroir est une belle sémiologie de l'impasse psychologique, dans la beauté vieillissante : si l'on se plante fréquemment devant, en attente de réponses, ou au contraire si l'on n'ose plus se présenter à lui, c'est que l'on n'a même plus accès à l'information qu'il *ne pense pas*.

*

Monoconscience dissimulatrice

Quand quelqu'un interroge un individu sur l'un de ses comportements estimé peu reluisant, ou sur un méchant trait de caractère, la réponse est approximativement « Je ne vois pas de quoi vous parlez » ou « Ce n'est pas important ». La pré-polyconscience dissimule la persona qui ne semble pas plaire à l'interrogateur, mais qui est puissante en son sein. La coupable ne peut être passée en jugement, non pas tant en raison de cette position dominante, que parce que la polyconscience est rigide et étriquée.

Si la persona est convoquée au tribunal, de la même façon, par une pression extérieure, mais que la polyconscience est fluide, la réponse à l'interrogateur sera : « Je comprends ce qui vous heurte, mais cela ne m'est pas un problème ».

L'interrogateur peut y voir un trouble de moralité, cependant il a affaire à une polyconscience qui fonctionne correctement.

*

Un éclair de génie

Nous pouvons ressentir l'impression, par intermittence, d'être génial. Comment cela serait-il possible sans qu'une partie du Moi en juge une autre ? Nous ne pourrions, si le Moi était unique, qu'avoir une opinion globale sur nous-même, évoluant selon les circonstances, au quotidien, comme un bulletin météo. Mais ne surgiraient pas ces éclairs de conscience d'une part de nous envers une autre, qui s'est comportée avec brillance dans un espace obscur à l'intérieur de nous, que nous ne pouvons pas situer comme un interlocuteur dans une pièce, parce que nous n'avons

pas les sens internes nécessaires pour le faire, mais qui se comporte presque comme tel.

Si la persona qui a produit ces pensées brillantes poursuit ses efforts et sa réussite, elle prend une place de plus en plus importante dans l'assemblée du Moi, et l'impression d'être génial s'estompe, alors que nos performances restent excellentes, parce que les raisons du sentiment d'exceptionnel s'intègrent au Moi, qui ne leur est plus *extérieure*.

*

Peinture infidèle

Quand une personne ne réagit pas comme nous l'attendons, nous devrions être simplement ennuyé que la représentation d'elle construite par notre Moi ne soit pas très fidèle. Mais nous sommes en réalité surpris. Car le Moi est transparent. Derrière, dans la polyconscience, existe la persona identifiée à cet autre, très surprise, et un peu honteuse, de découvrir qu'elle n'en est pas un parfait jumeau.

*

Prédictions

J'ai longtemps vu les diseuses d'avenir comme des psychologues sans diplôme, capable de deviner, à leur simple allure, les espérances et craintes de leurs clients, qui appartiennent à une catégorie qui dissimule peu. Elles savent, de plus, qu'on ne vient pas les voir parce qu'on a du temps à perdre. Toute parole est déjà chargée à l'avance d'un fort potentiel de signification.

Le besoin des aspirants au destin révélé est sans doute plus simple. Ce n'est pas leur prêter grande intelligence que les imaginer persuadés d'écouter leur véritable avenir. Ce qu'ils cherchent, en réalité, est une anticipation qu'ils ont du mal à sécréter eux-mêmes.

Le profil est une personne qui a du mal à sortir de l'instant présent. Son imagination ne lui propose aucune probabilité sur différents destins possibles. Elle peut lire et entendre des propositions, mais s'il semble qu'elles ne sont pas conçues spécialement pour elle, il lui est impossible d'en choisir une. Elle a des souhaits, bien sûr, mais ne sait pas s'ils sont vraisemblables.

Le client des diseuses d'avenir achète des possibilités et des probabilités dont il puisse se sentir, alors, propriétaire.

Le caractère relationnel de la consultation de la diseuse, n'a, dans ces conditions, pas tant d'importance. Deux arguments en témoignent :

D'une part cette consultation n'aborde pas réellement les vicissitudes rencontrées dans sa vie par le client. Une telle exploration, plutôt faite à posteriori, à titre de confirmation, reste superficielle, et aucune recherche de solution n'est proposée puisque l'issue est *déjà annoncée*.

D'autre part, la diseuse peut, semble-t-il, être remplacée sans grande difficulté par un horoscope imprimé ou un logiciel-oracle sans âme. Qu'un congénère soit la source de nouvelles possibilités n'apparaît pas essentiel. Il suffit que la conscience anticipatrice, toujours affamée, soit régulièrement nourrie.

*

Le vieux

Le vieux se crée un conflit terrible au fur et à mesure qu'il se délabre : il accuse son Moi jeune d'insouciance, d'avoir fait un tas de stupidités physiquement excessives, qui l'ont amené à son état de destruction présent. Quelle bourde, ce mauvais procès ! Le voici en train de déclencher une rixe dans sa polyconscience, un conflit de générations qui ne s'éteindra qu'à son dernier souffle, et l'aura profondément aigri entretemps.

Félicitez votre Moi passé pour toutes ses entreprises. L'absence de regrets est un ingrédient essentiel de la vieillesse heureuse.

*

Le comportement stéréotypé du vieux — « radoteur » disent les méchants — provient d'une polyconscience qui n'autorise plus aucune audition. La configuration patiemment affinée au fil des années a atteint un équilibre, que l'on peut voir comme un aboutissement ou une impasse d'évolution personnelle. Car pour continuer, ou recommencer, à évoluer, il faut justement quitter l'équilibre, en intégrant de nouvelles personae. Cela semble difficile quand les perspectives d'existence se rétrécissent, mais c'est aussi cette dynamique de la polyconscience qui fait les perspectives. Si la biologie tend naturellement à nous faire redescendre les paliers de conscience avec le grand âge, l'observation de l'esprit par lui-même — l'hyperconscience — est toujours capable de les faire regrimper avec une vivacité perpétuelle, à condition de reconnaître la nécessité d'intégrer de nouveaux matériaux psychiques, dans une sorte de « gonflette » de la polyconscience. Vive le « culturisme » à tout âge...

*

Si la biologie est prédominante dans la détérioration de la polyconscience du vieux, le mécanisme en est mixte, également psychologique. C'est une auto-organisation de conscience défaillante favorisée par une image du corps et une hygiène de vie médiocres. Je détaille largement ce sujet ailleurs ; en résumé, un grand nombre de personnes vieillissantes se per-

suadent, aidées de la société d'assistance, que leur corps prend un malin plaisir à les lâcher, alors qu'il suit simplement des ordres génétiques et que le vieillissement n'est pas une maladie, mais une évolution normale à gérer. Au final ces gens mettent en friche les mécanismes naturels d'entretien physique, et se précipitent pour réclamer une carte d'handicapé dès que les douleurs se font un peu trop permanentes.

Sortie bien méchante ! Mais comment, autrement, secouer ces consciences suicidaires ! L'esprit est dépendant de son support biologique ; l'objectif d'une existence n'est pas de prolonger les années du support, mais d'assurer la qualité du service à notre conscience, pour la préserver. L'absence de défi physique quotidien, les routines pauci-actives, enraidissent les artérielles cérébrales, anesthésient les glandes, endorment l'activité des cellules de réparation. La polyconscience s'étirole, et n'y voit que du feu, conseillée par une image du corps dégradée qui correspond de mieux en mieux à la réalité.

*

Une enquête d'infirmière sur les regrets exprimés par les mourants¹² montre l'étonnante convergence des 5 principaux : les gens semblent s'en vouloir principalement à eux-mêmes.

1. J'aurais voulu avoir le courage de vivre la vie que je voulais mener, pas la vie que les autres attendaient de moi

= Je m'en veux d'avoir laissé le champ libre à la panconscience.

2. Je n'aurais pas dû travailler si durement

= idem 1

3. J'aurais voulu avoir le courage d'exprimer mes sentiments

= Les personae plus indépendantes de ma polyconscience n'ont pas pu s'exprimer.

4. J'aurais voulu rester en contact avec mes amis

= Les représentations de mes amis se sont étiolées dans ma polyconscience parce que je ne les voyais plus.

5. J'aurais dû m'autoriser à être plus heureux

= ressenti d'une barrière entre ses espoirs et leur réalisation.

Au final, il semble que les gens se croient dominés par une volonté quasi-étrangère à eux-mêmes, qui les auraient empêchés de réaliser leurs aspirations. On pourrait y voir le poids du Surmoi freudien, mais il s'agit plus précisément de l'effondrement d'un statu quo mal accepté entre les perso-

¹² The top five regrets of the dying, Bronnie Ware

nae dominantes du Moi et les autres, qui ont du ravalé leurs prétentions. La panconscience fait régulièrement partie de ces personae dominantes, c'est pourquoi le travail et la tyrannie de la société reviennent si nettement dans les récriminations. La pression de la panconscience, si présente jusque là, s'effondre quand la personne se voit sur le point de quitter définitivement cette société. Ce que nous entendons est le pamphlet final des personae dissimulées, depuis tant d'années, dans les cachots de la polyconscience.

*

Peur de la mort : A quel Moi sommes-nous tant accrochés que certains espèrent le digitaliser pour conférer l'immortalité ?

Notre Moi n'est pas figé. Lequel jugeons-nous être le meilleur ? Celui des 15 ans, des 20, des 40 ? Probablement pas celui déclinant des 80 ans... et pourtant, si nous sommes parvenus à cet âge, c'est encore celui-là que voudrions sauver. Aïe ! Cette peur de la mort serait-elle un instinct de conservation devenu hystérique ? Car il n'était pas prévu que la conscience nous fasse si bien visualiser une fin inéluctable.

La peur n'est pas celle d'un Moi qui veut se préserver, car le Moi n'existe pas en tant qu'entité indissociable ; le Moi est le gouvernement de la polyconscience... un gouvernement qui ne veut pas tomber. C'est pourquoi il s'effraie autant de la déchéance physique ou d'un bouleversement de sa composition interne qui le rendrait étranger à lui-même. S'il avait le choix, il serait bien en peine de déterminer précisément sous quelle forme il voudrait se perpétuer. Plus il devient rétréci et tyrannique avec l'âge, moins il se satisfait à l'idée de revenir à un Moi plus jeune, dont il se convainc qu'il était plus stupide.

Le polyconscient s'inquiète moins de la mort. Son instinct de conservation peut protester aussi fort qu'il le souhaite : tout le monde l'écoute, et lui répondent d'autres instincts — celui supérieur de l'espèce, lui indiquant que des modèles possiblement supérieurs lui succèdent — ainsi que des personae plus évoluées, comme l'Humoriste, qui lui donne une bourrade amicale dans le dos, en disant : « Ça fonctionne comme ça, mon vieux, tes boules sont fanées » — l'Humoriste a tendance à perdre sa finesse vers la fin —. Dieu, caché derrière l'horizon cortical, envoie des brumes mystérieuses mais rassurantes. Si la polyconscience n'est pas très mystique, elle peut se rabattre sur le discours de ce livre : « Nous allons bientôt nous séparer, mais aucun de nos constituants ne meurt vraiment ».

La véritable réincarnation, à laquelle peut croire un scientifique, est celle-ci : ces fragments de nous peuvent former des combinaisons innombrables, mais les êtres humains sont eux aussi innombrables. Il est probable qu'il existe ou existera, quelque part une personnalité extrêmement semblable à la nôtre. Tout ceci a, c'est vrai, un intérêt purement intellectuel, car, qu'il s'agisse des versions religieuse ou polyconsciente de la réincarnation, les souvenirs ne sont pas transmis. Nous ne serons ainsi jamais « prolongés », mais notre Moi mènera d'autres vies, une perspective bien meilleure que s'enterrer dans l'ennui d'une personnalité figée par — une image fort bien trouvée — le « poids » des souvenirs.

La métaphysique qui rejoint le monde matériel est de cesser de s'accrocher à un « conteneur » physique de notre psychisme, comme si nous étions en train d'entourer de nos bras notre propre urne funéraire.

Nous reparlerons de la mort au chapitre « Perspectives »

*

L'acteur, un péripatéticien¹³ de la polyconscience.

Les grands acteurs se reconnaissent à une polyconscience très élastique, capable d'accueillir pendant quelques semaines une persona étrangère, et lui laisser toutes les commandes extérieures, mimique, posture, gestuelle, façon de s'exprimer, voire utiliser jusqu'à l'intelligence émotionnelle. Cette invasion n'est possible que par la gratification remarquable obtenue grâce à la performance exceptionnelle de l'acteur.

Nous pouvons nous demander jusqu'à quel point laisser tellement d'influence à une persona peut laisser des traces sur le Moi : est-ce que jouer le grand méchant va séduire le côté sombre de l'acteur ? Ou être le héros ne fait-il pas se comporter comme tel par la suite ?

Sans doute en faible part. Mais le concept de polyconscience permet de comprendre comment l'acteur y échappe : la persona est intégrée en tant que moyen de récompense, par sa simple présence, et non par les arguments qu'elle développe. Ainsi elle ne change guère l'équilibre du reste de la polyconscience. Il est probable que, si ce n'était pas cas, les acteurs refuseraient les rôles pour lesquels ils n'ont pas d'inclinaison.

*

¹³ J'utilise ici « péripatéticien » comme masculinisation de son sens devenu le plus connu, la prostituée ou péripatéticienne. Pour mémoire, péripatéticien — « qui se promène » — désigne les disciples de Platon, qui déambulaient en réfléchissant ; sa féminisation ironique pour les prostituées provient de leur habitude de marcher de long en large.

Rêve

Une nuit en refuge particulièrement hachée : je ne parviens pas au sommeil paradoxal. Puis il réussit à s'installer. Je me réveille encore, cette fois l'esprit plein des réminiscences de mes rêves. Une idée déclenche une vague de jouissance : et si ma conscience éveillée pouvait fusionner à volonté avec l'occulte ? Quelques instants plus tard, je replonge dans le monde onirique, cette fois pleinement conscient. Je ne fais aucun effort pour construire la suite du rêve précédent, d'ailleurs c'est un autre qui démarre. Je suis toujours spectateur. Mais cette fois j'assiste comme associé, pendant plusieurs minutes, au déroulement de l'histoire.

Tout ceci n'est qu'une affaire de portes neurologiques. Certains tentent de les ouvrir à coups de drogues. Mais il existe un autre moyen : la facilitation neurologique, par l'entraînement de ces associations, comme n'importe quel processus physique ou mental.

Rappelons-nous cependant qu'il existe forcément un intérêt à cette compartimentation de notre psychisme. Elle est une barrière contre l'aliénation. Tout ce qui altère notre rapport à la réalité tend à être rejeté et emprisonné dans ce monde onirique. La fusion n'est pas conseillée à toutes les consciences, en particulier pas à celles qui se voient monoconscientes.

*

* *

Psychopathologies

Qu'est-ce qu'un mental sain ?

Beaucoup d'humilité est nécessaire pour définir la santé mentale, et sans doute faut-il se cantonner à un compte-rendu de physiologiste : le bon état mental se juge essentiellement sur une biologie fonctionnant correctement, et seulement accessoirement par le résultat des processus mentaux, même s'il heurte une majorité de congénères.

La santé mentale se manifeste davantage par la grande richesse d'états de conscience que peut atteindre un individu, y compris ceux dits pathologiques, et son aptitude à faire des choix parmi eux, en fonction de nécessités qui restent très arbitraires. On oppose les nécessités naturelles, communautaires, égoïstes, irrationnelles... toutes ces épithètes ont l'inconvénient d'inverser joyeusement leurs cibles selon les époques et les lieux.

Il semble que nous puissions dire la santé mentale meilleure quand on est capable de passer sagement en revue différents états de conscience que lorsque l'on est confiné dans l'un d'eux. Cette définition ne correspond pas à la réalité quotidienne : il suffit qu'un état de conscience étriqué soit fidèlement panconscient pour que l'individu soit dit « bon élément ». A l'inverse, le polyconscient dont l'équilibre dévie trop souvent des normes est volontiers jugé comme aliéné par le précédent.

La morale égalitariste favorise puissamment la panconscience, qui en est la gardienne, et même lorsqu'elle prend le masque séduisant de la tolérance, elle agit quelque part comme une castration de notre diversité, puisqu'elle veut *éliminer l'intolérance* — une contradiction dans ses propres termes —.

Ces réserves sont essentielles avant d'aborder les psycho-pathologies. A chaque fois que nous parlons de réduire les conflits de la polyconscience, de la rendre plus fluide, c'est dans une vision centrée sur l'individu, menée par nos désirs plaqués sur lui. Notre jugement sur la santé de l'autre est un miroir de la panconscience, mâtiné de nos idéaux personnels. Si notre vision provient d'un balcon plus élevé dominant la tapisserie humaine, les conflits deviennent formateurs et nécessaires. Les erreurs et les expériences décevantes qu'ils entraînent ont deux rôles majeurs : elles précisent les solutions meilleures ; elles mettent un contraste indispensable au terme « meilleur ».

L'humanité a besoin de ses martyrs, de ses ratés, de ses malades. Nous devons améliorer leur sort, s'ils le souhaitent — n'oublions pas que l'idée, et le jugement négatif initiant l'assistance, viennent de nous —, mais non

supprimer les circonstances de leur apparition. Car rien n'affirme qu'ils seront bien, et le resteront, martyrs, ratés, ou malades.

Les migrations humaines et la diversité des environnements ont fait de nous une espèce unique. Ne les tuons pas. N'annihilons pas les « migrations mentales », puisque maintenant nous n'évoluons plus guère que par la conscience.

Nous l'avons vu précédemment, chacun bénéficie de parcourir, dans sa propre histoire, le processus évolutif de la conscience. Il doit donc, enfant, rencontrer et affronter les conflits courants — des étapes initiatiques — qui seront au final constructeurs, s'ils se résolvent tout en laissant, de préférence, un reliquat d'insatisfaction : ce sera ultérieurement un moteur, à la recherche de nouvelles issues à ces conflits.

Construction, déconstruction : le psychisme sain est un chantier permanent. Plus souvent qu'une mauvaise construction, une pathologie est une incapacité à déconstruire ce qui a été bâti.

*

Axiome : Tout processus psychique vise l'efficacité.

Devant un comportement psychologique anormal — dit la panconscience —, une explication réside toujours ici : pourquoi le sujet estime-t-il que son comportement est une solution ? Quel en est le bénéfice, ne serait-ce que la réponse la plus simple : il n'en imagine pas d'autre, et n'importe quel comportement vaut mieux qu'un vide. Cela renseigne sur les lois particulières à ce psychisme. Les failles que l'on y découvre expliquent leur inadaptation à nos propres théories du monde.

Comme nous démarrons tous d'une page vierge, la méthode employée pour écrire la théorie a été défailante. Souvent, elle n'a pas été très scientifique : les expérimentations qui la contredisent ne l'ont pas faite remettre en question par son créateur. Il s'agit d'un problème de méthode plutôt que de résultat.

*

La définition du délire est, en principe, quand rêverie et imagination nous éloignent de la réalité, et que nous continuons malgré tout à y engager notre croyance qu'il s'agit de la vérité.

L'Homme, d'après ces termes, est un être fondamentalement délirant. Tous, en effet, nous utilisons des systèmes d'illusion plaqués sur la réalité, qui s'en rapprochent plus ou moins mais ne peuvent y coller tout à fait, ne serait-ce que par l'obligation de respecter l'organisation sociale, qui est pragmatique et non réaliste.

Le délire pathologique n'existe ainsi que du point de vue des autres, et plus précisément quand une majorité des autres tombe d'accord pour le définir ainsi. La méthode utilisée est d'indiquer la limite où le délire perd sa cohérence et est défavorable à son auteur. Mais évidemment ces conséquences sont appréciées dans un système de règles et d'organisation sociale spécifique, que respecte la majorité des autres. Nous l'avons appelé la panconscience.

En polyconscience, le délire peut être précisé comme une faiblesse de cette panconscience. Elle n'est pas assez puissante pour imposer le mode de pensée le plus répandu. Le reste de la polyconscience en a créé un plus original.

A priori sa cohérence peut être excellente. Par exemple ma propre théorie de la polyconscience sera considérée par certains comme un délire. Mais la justesse de ses conclusions dans de nombreuses situations délicates m'aident à les dénouer plus facilement. Elle améliore mon emprise sur le monde.

Cependant la plupart des délires sont suspects, parce qu'ils s'éloignent de la position de la panconscience, référencée comme la meilleure puisque majoritaire — dans une société où l'on pense librement —.

La pathologie naît, strictement, quand la panconscience, ce gendarme qui nous relie aux autres et à la réalité « majoritaire », est quasi inexistante parce que l'individu n'est pas capable de la construire normalement, et/ou que le fonctionnement de la polyconscience est éclaté, sans concertation entre les personae.

La première situation pourrait être confondue avec le psychopathe : chez celui-ci, une enfance particulière n'a pas permis l'assimilation des règles morales. La panconscience est anéantie par la persona instinctive égocentrique. La cohérence reste bonne, ce qui ne semble pas pouvoir en faire un délire. Mais nous voyons ici la difficulté de la définition du délire, qui est relative : elle s'applique à des idées qui ne s'accordent pas aux faits observés. Mais la réalité et son observation sont *toujours tronqués*, quelle que soit la conscience qui les examine. Notre définition est donc plus exactement une déviance d'appréciation de la réalité, dont le psychopathe fait partie. Le décalage est permis par une faiblesse de la panconscience, c'est pourquoi j'énonce celle-ci comme la véritable fondation du délire.

Le délire pathologique est plus souvent incohérent, parce qu'il n'existe pas de communication entre les personae et que leur synthèse, le Moi, n'appar-

raît pas. La panconscience est minable, moins ici parce que l'environnement a été défavorable, que parce qu'elle est elle-même le résultat d'une synthèse de personae courantes et publiques, qui n'a pas pu être davantage construite que le Moi. Les anomalies neuro-biologiques sont au premier plan. C'est un dysfonctionnement du cerveau. Les déterminants d'un fonctionnement normal sont visiblement trop complexes pour que l'évolution ait éliminé toutes les pathologies... ou peut-être cela nous indique-t-il que les délires ont des avantages évolutifs malgré tout ?

C'est l'Homme, au final, qui se charge à présent de remettre les cerveaux délirants sur les rails, et il en est encore au stade de l'expérimentation tâtonnante. Il se repose sans doute trop sur les drogues, alors que le délire comporte à l'évidence un problème de câblage, d'organisation cérébrale. N'oublions pas que la plasticité cérébrale permet de profondes modifications dans cette organisation... à condition de comprendre les exercices nécessaires.

Ce n'est pas par hasard si les crises de schizophrénie surviennent à l'adolescence, où la polyconscience a déjà construit des représentations élaborées du réel, mais pas encore une forte panconscience.

*

Quel rapport entre la névrose et la phobie ?

Il n'est pas direct. Ce sont deux manifestations indépendantes d'un trouble de résolution des conflits de personnalité. La phobie en elle-même n'est pas pathologique. Tout le monde éprouve des phobies. Demandez à celui qui prétend le contraire de tenir les écarteurs dans une opération abdominale à ciel ouvert, ou de mettre le cadavre d'un noyé dans un sac... Cependant le chirurgien n'éprouve plus cette phobie parce qu'il s'y est habitué. Conflit résolu. Seule la phobie qui bloque tout agissement est pathologique. Elle signe une polyconscience inefficace, la même qui sécrète les névroses.

C'est une explication plus consistante que la relation directe proposée par la psychanalyse : transfert de la névrose sur un symbole, qui devient la phobie. Pourquoi celle-ci en particulier ? Comment le sujet connaît-il le symbolisme en question ? Pourquoi les sujets les plus faiblement névrosés ont-ils quand même des phobies ?

La psychanalyse tombe dans le travers des religions. Elle considère par exemple les petits animaux comme des symboles du pénis. La ménagère perchée sur son tabouret à la vision d'une souris est, ainsi, en train de vivre

un fantasme de viol anticipé... Une telle croyance me semble assez proche de celle de l'Esprit Saint ayant enfanté Marie.

Notons que les psychanalystes sont capables de se mordre la queue : la plupart reconnaissent qu'il serait vain de décoder la névrose à partir du symbole, parce que chaque individu construit ses propres symboles. Mais alors, comment se fait-il que les phobies soient aussi stéréotypées ?

Autre erreur psychanalytique : demander au sujet de démonter son psychisme dans un langage étranger, celui du thérapeute, alors que pour en maîtriser les outils et la reconstruction, il doit utiliser son propre langage. Ici le langage analytique est manipulateur.

La polyconscience est un langage commun : c'est la transposition des règles de conflit d'un groupe — que tout individu connaît parfaitement — dans l'inconscient. Le discours évite les interprétations alambiquées — langage étranger — et colle au bon sens, en partant des origines évolutives — les seuls réticents seront les créationistes —. Le sujet conduit sa polyconscience comme il le désire — ce n'est pas une théorie égalitariste de l'inconscient — mais se voit comme le gestionnaire de cette assemblée conflictuelle et non plus seulement comme le plus convaincant et brutal des ses constituants. Il réalisera, à son heure, que le gestionnaire n'est lui-même qu'un membre du groupe et que le Moi n'est qu'une interface pratique de socialisation avec ses congénères.

*

En polyconscience il n'existe pas de fossé entre délire « subi » et « construit ». La rupture des communications entre personae, et en particulier avec la panconscience, est plus ou moins complète. Sévère, elle autorise des conduites automatiques, quasi épileptoïdes, ne faisant intervenir qu'une fraction de la polyconscience, et semblant presque étrangère à celle-ci quand elle se reforme à la fin de l'épisode délirant. Modérée, le déficit de communication fabrique un délire assez cohérent, préférable à la réalité, dont la frontière avec les comportements « normaux » d'auto-illusionnement n'est pas clairement définie. Le caractère pathologique est posé quand une majorité d'observateurs « indépendants », représentant en fait la panconscience, juge que la conduite délirante est défavorable à son auteur.

Les « murailles » décrites par les individus sujets à des épisodes régressifs sont autant des obstacles à la communication externe qu'interne, entre les différentes personae.

L'une des meilleures défenses contre le délire est la représentation artistique.

« *Nul n'a jamais écrit ou peint, sculpté, modelé, construit, inventé que pour sortir de l'enfer* », dit Antonin Arnaud, est un peu caricatural, mais exprime bien l'idée que le délire est *constituant* de la psyché humaine et que la qualité de la réalisation personnelle est une bonne gestion de l'imagination délirante.

*

Suicide

La séparation en deux blocs est l'évènement le plus perturbateur qui puisse survenir dans la polyconscience. Au mieux, il conduit à l'idéalisme, quand l'un des blocs domine, au pire, si les deux sont de force équivalente, il mène au suicide.

Il existe une grande variété de suicides et tous ne proviennent pas d'une telle impasse de la polyconscience. Le suicide militant est un avatar de l'idéalisme. Le suicide raisonné est accessible quand la raison domine ou trancièrement les instincts. Le suicide « roulette russe » est affaire de joueur et de son besoin de voir jusqu'au hasard du monde se plier à sa volonté. Le suicide impulsif est un mimétisme ou une curiosité mal placés.

L'impasse polyconsciente est une situation plus particulière ; elle n'est possible que si des sentiments puissants équilibrent la force des deux blocs. Il s'agit toujours de situations émotivement chargées l'électricité, où la raison peine à insérer le moindre représentant. Deux issues fatales sont possibles : le suicide physique d'une part, qui demande un bref accord lucide de la polyconscience en guerre, les deux blocs acceptant leur propre anéantissement pour assurer la défaite de l'autre.

D'autre part une issue presque aussi dramatique est le suicide non pas physique, mais de la seule polyconscience, dans une catatonie ou une dépression profonde. Dans ce champ de ruines, sans doute est-il préférable de réimplanter de nouvelles personae, par un changement complet de décor, plutôt que reconstruire les détruites ; mais comment les reconnecter aux moteurs de la vie ? Il n'est pas surprenant que les thérapeutes découragés aient tenté l'administration de chocs en tous genres.

Heureusement, l'accord parfait — ou l'équilibre parfait du conflit — qui permet le suicide est instable. Les êtres ne font que le traverser, parfois plus sérieusement oscillent autour. Les jeunes consciences y sont particulièrement exposées parce qu'elles testent de nombreux équilibres de conscience, davantage qu'à cause des difficultés rencontrées. *L'idée* de suicide

ou sa tentative peut déplacer immédiatement l'équilibre qui l'a créée. Car elle a la puissance d'un évènement choc.

La pire réaction de l'entourage est ainsi de chercher à minimiser la tentative, en l'occultant telle une maladie en soi, alors qu'elle est un symptôme, davantage qu'un témoin, un choc auto-administré à sa conscience, comme une fièvre est plus qu'un signe d'infection mais déjà un élément de sa guérison. Le choc doit se propager du sujet à ses proches, ceux-ci étant des représentations la polyconscience et devant participer au tremblement de terre qui la bouleverse. Le pire serait qu'à force de détours et de ménagements des non-dits existants, persistent les fortifications qui ont permis cette guerre intérieure.

*

Quelle différence entre polyconscience et polyphrénie ?

Le polyconscient ne peut être confondu, ou évoluer vers une schizophrénie. Reconnaître l'existence de ses différentes parties nécessite déjà l'existence d'un amalgame important parmi elles, d'une concertation impossible à organiser dans l'édifice psychique instable du schizophrénique.

La polyconscience, paradoxalement, facilite la compréhension de toutes les maladies mentales parce qu'elle permet de créer toutes les configurations qui les définissent. Le malade lui, différence essentielle, ne peut pas en sortir.

Si la polyconscience ne peut pas être confondue avec un état pathologique, elle explique cependant le dédoublement de personnalité et autres délires schizophréniques : c'est l'affrontement de deux blocs de personae, d'un côté celui mené par la panconscience, qui tente de faire coller le Moi à la réalité, de l'autre les protestataires qui trouvent la réalité insupportable et sont assez puissantes, regroupées, pour travestir le réel dans le délire.

Il est probable que les bouffées délirantes soient des dérèglements à déterminant essentiellement biologique, avec une sidération de certaines liaisons neurologiques telle qu'on la rencontre dans les crises d'épilepsie, dont certaines déclenchent des comportements automatiques étonnamment élaborés alors que la conscience n'est pas fonctionnelle.

Dans une conception polyconsciente, chercher à interrompre le délire est une attitude aussi erronée que laisser le délirant continuer son « voyage ». Le traitement est de raccrocher les « wagons » des personae, non pas détruire celles qui fabriquent le délire, avec la certitude dans ce cas d'aboutir

à une personnalité amputée. C'est le resserrement de la communication polyconsciente, mettant en exergue les avantages et inconvénients des conduites proposées par les deux blocs, réaliste et opposé au réalisme, qui permet de reprendre la construction du noyau d'assurance. Si chaque bloc doit faire entendre sa voix, cela ne veut-il pas dire autoriser une attitude délirante, à titre d'expérience ? Pourquoi pas, dans un environnement sécurisé. Le délire ne propose-t-il pas, après tout, un monde alternatif autrement plus enthousiasmant que le monde prévisible et conformiste édicté par la panconscience ? La plupart des personnes saines le réalisent, et l'évasion dans les réalités virtuelles fabriquées par les machines est-il autre chose qu'un délire parfaitement cloisonné ?

*

Les actes déviants

Que le Moi ne puisse avoir d'unicité apparaît évident avec les variations d'intensité des relations sociales : isolée, la polyconscience se vide peu à peu, et ne restent plus que les éléments les plus instinctifs. En situation de promiscuité par contre, des personae s'invitent de force dans la polyconscience. Celle-ci réagit en durcissant ses frontières.

Nous n'existons ainsi que par un assemblage de personae, pas en tant que Moi indivisible. Le Moi n'est qu'une enveloppe pragmatique de la polyconscience, les personae ne pouvant vivre chacune leur vie dans un corps unique.

Dans une société polyconsciente, sans doute serait-il possible de laisser officiellement une persona faire la fête, c'est-à-dire que l'individu qui l'héberge se livre à des actions caricaturales, et que cela reste occasionnel et soumis à des limites pour rester dans le respect des autres et de sa propre intégrité, ce qui veut dire le respect de ses autres personae.

Actuellement la société déclare les actions répréhensibles sans en accepter le contexte, qui recèle presque toujours une excellente cohérence de la part du bandit qui se laisse aller à les effectuer. L'instinct, moteur non dissimulé de ces actes, est l'intention dont la cohérence est la plus simple et la plus solide. Plutôt que réprimer, le rôle de la société, si son but est le bonheur de ses membres, est de leur apprendre à satisfaire les personae instinctives dans le respect d'une règle fondamentale : obtenir un accord des autres proportionnel à leur implication dans l'activité projetée.

N'attendrions-nous pas avec impatience la « journée du reproducteur » où, avec le permis idoine, nous pourrions demander à n'importe quelle fille ou garçon sexy une copulation honorable ;-))

*

Drogue

Reconsidérons les drogues dans le modèle de la polyconscience.

Les substances psychédéliques font éclater temporairement celle-ci. Les personae n'ont plus de lien entre elles, deviennent inconsistantes ou hypertrophiées. Ce qu'on appelle éprouver d'autres états de conscience transforme en réalité celle-ci en fête foraine.

Deux intentions peuvent motiver cette expérience :

-L'ennui d'une vie blasée, quand on n'arrive plus à nourrir sa conscience de sensations nouvelles et affriolantes, soit parce que l'on est enfant gâté et que l'on ne cherche pas beaucoup, soit parce que réellement l'esprit est si vif qu'il s'est déjà étourdi de tout.

-L'envie d'échapper à une conscience de soi pesante et conflictuelle : ici la polyconscience est très hétérogène, communique mal, avec comme résultat un Moi instable, une estime de soi basse, des violences faciles. Les maladies psychiatriques à fort enracinement biologique rentrent également dans ce cadre : la polyconscience boîta sur une chimie défavorable, qui entrave l'extension et la libre circulation des idées. La drogue est alors un moyen d'échapper à un état de conscience déprimant. Le délire est libérateur. Malheureusement les entraves qui sautent sont parfois les seules qui maintiennent un semblant de comportement social. D'où la mauvaise réputation des drogues : la plupart des utilisateurs, dans un contexte d'accès à ces substances sévèrement réprimé, sont ceux qui négligent le risque, pour fuir une réalité insupportable, d'actes anti-sociaux, tandis que les autres, tentés seulement par l'expérience de conscience alternative, hésitent.

Nous parlons de deux intentions, pourtant la majorité des situations de dépendance à la drogue ne vient pas de ces intentions mais d'une influence : le premier shoot est proposé, rarement réclamé. Ces drogues, les psychotropes les plus puissants connus, ne sont pas délivrées par les personnes les plus aptes à juger de la pertinence de leur utilisation, sans conflit d'intérêt — les médecins par exemple — mais par des dealers et des « potes » affermissant ainsi leur emprise sur leur entourage.

La pharmacopée accepte plus facilement les anti-douleurs que les pilules de plaisir. Vieille coutume judéo-chrétienne qui continue à réglementer la profession médicale, alors qu'à présent bien des états douloureux proviennent surtout de l'absence de plaisir. S'il faut légaliser les drogues, c'est pour stopper cette prescription hasardeuse dans la rue et la remettre dans des mains plus expertes et moins laxistes. Le candidat doit montrer l'homogénéité de sa polyconscience, ce noyau stable dont il peut éprouver le désir de tester d'autres configurations, dans des conditions suffisamment

responsables pour que la tentative ne l'envoie pas derrière les barreaux... même problématique que pour l'alcool à vrai dire.

Allez osons ! Le meilleur endroit pour distribuer alcool et drogues est l'hôtel de police, avec un durcissement des mesures contre les autres modes d'approvisionnement, y compris le partage de sa consommation personnelle, car le problème est bien sûr que celle-ci n'est jamais très étanche. Mais cela peut encourager la formation de groupes plus homogènes et responsables.

*

Thérapeutiques

L'outil polyconscience rend aisé la compréhension d'un phénomène étonnant : que nous soyons à la fois ce que nous rêvons d'être et ce que nous refuserions à tout prix d'être. Les dilemmes manichéens de moralité et d'éthique se découvrent, sans nécessité de recourir à un dépeçage violent, que refuseront la plupart d'entre nous. Couplé à la notion que le conflit est avant tout constructeur, nocif seulement s'il passe à la chronicité, l'outil polyconscience permet de sortir de toute dépréciation du Moi, de le relancer, parce que l'on dispose de la notice d'emploi, et non après l'avoir démonté en tâtonnant dans l'obscurité.

Le meilleur rééducateur est celui qui donne au patient les clés de son fonctionnement musculo-squelettique, à charge pour lui d'en reprendre les commandes. Le psychothérapeute efficace est, à l'identique, celui qui sait transmettre les clés de la structure psychique, sans du tout chercher à la manipuler lui-même, car ses propres intentions ne sont jamais superposables à celles des autres.

*

Psycho-analyse

Les polyconsciences sont en évolution perpétuelle. L'une peut finir en analyse, non pas parce qu'elle est mal construite, mais parce qu'elle recherche en vain des consciences étrangères qui acceptent sa façon habituelle de fonctionner, alors que tout ce qui l'entoure a changé, plus vite qu'elle, jusqu'au corps qui l'héberge, qui n'est plus le même.

*

La polyconscience relativise l'importance des névroses/conflits/calculs psychiques. Ces cailloux comptent moins dans une polyconscience qui s'élargit, qui offre des alternatives. Ils font partie de l'assemblée intérieure ; ils ne sont pas un élément de la structure psychique comme le pensent les psychanalystes. Il est parfaitement possible de reconfigurer l'assemblée sans que le conflit soit réglé. Son importance diminue par l'adjonction de

nouvelles personae. Il peut s'être démembré quand on le regarde à nouveau, à l'occasion d'un événement qui le remet en mémoire.

La cure psychanalytique commet une erreur méthodologique : elle attribue une force immuable à chacun de ces cailloux névrotiques. Leur puissance est postulée d'après le propre ressenti névrotique de Freud, le créateur de la cure, teinté également des névroses de l'analyste exécutant. Ainsi, le thérapeute, se croyant neutre, prend en réalité un parti pris dans la polyconscience : en attribuant une importance supérieure à certaines névroses, il donne davantage de pouvoir à certaines personae qu'elles n'en ont en réalité, et diminue celui des autres. Le Moi se sent manipulé et n'adhère pas à la cure.

La véritable thérapie est de permettre à chacun d'acquérir les pièces fondamentales, dénuées de toute charge morale et de jugement, qui forment la structure de nos personae et de leurs conflits : il s'agit de nos intentions, de leurs racines universelles dans l'évolution de l'espèce. *Ce processus nous ôte la propriété de nos intentions.* Il est dangereux tant que celles-ci n'ont pas été fortement sublimées. Cette étape survient à un âge très variable pour chacun d'entre nous. Elle réduit l'incidence du hasard sur notre destin. Mais sans doute le hasard est-il le principal artisan de notre originalité.

Toute intervention thérapeutique est ainsi lourde de responsabilité et de manipulation potentielle, en croyant suivre les meilleures intentions... de notre monde personnel, et en prêtant à l'autre des désirs... qui ne lui appartiennent pas.

Le prudent utilisera une graduation de la puissance de sa thérapie, car la polyconscience est le scalpel ultime du psychisme.

L'imprudent ouvrira un chantier avec enthousiasme et placera ses greffes, ses arches, ses lumières, et ses malfaçons.

*

L'approche habituelle en thérapie classique est la reviviscence d'un événement physique ou psychique traumatisant. L'amélioration induite, paradoxale, est expliquée par l'acquisition, chez le sujet, de nouveaux angles de vue qui permettent de requalifier l'évènement. Cependant, ce sont toujours les matériaux psychiques propres au sujet, passés et récents, qui sont exhumés et utilisés. Il existe une addition importante : le thérapeute. Celui-ci devient, au cours de la cure, une persona importante. Les analystes appellent ce phénomène le transfert, et le considèrent comme un élément majeur de la cure.

Vu en polyconscience, le transfert est bien un enrichissement de la société intérieure, mais que l'on peut juger un peu limité parce que trop spécifique à l'analyse. La prise en charge polyconsciente est une addition qui ne se mêle guère à vrai dire de savoir qui va être recruté, quels concepts vont être « tagués », pourvu que le conflit psychique enkysté se dénoue. C'est une stratégie généralement de contournement, revisitant le contexte de formation du kyste plutôt que s'attaquant à la névrose elle-même. La polyconscience peut être enrichie tant avec des concepts matérialistes que métaphysiques, selon ce que le sujet est apte à assimiler : acquisition de matériaux philosophiques, ontologiques, physiologiques, sociologiques, mais aussi religieux, divinatoires, mythologiques. La déconstruction est plus efficace à l'aide des matériaux scientifiques et devrait précéder le ré-illuminationnement, mais tout le monde n'est pas capable d'une déconstruction volontaire, qui est le franchissement d'un palier de conscience. Limitons les ambitions — elles peuvent renaître plus tard — et constatons que notre évolution est une suite de déconstructions et reconstructions sous-conscientes qui dépendent beaucoup des circonstances ; l'essentiel est de relancer un processus qui s'est grippé.

Sans doute n'est-il pas favorable, quand le sujet est déjà dans un monde très illusoire, qu'il suive ses propres inclinaisons en cherchant de nouvelles illusions. Un encouragement à la diversification vers un certain matérialisme de l'existence est de rappeler que la liberté réside davantage dans le fait de se contraindre aux moments nécessaires plutôt que s'empêcher de rien...

L'attaque frontale de la névrose peut donner des résultats rapides, si le sujet dispose bien des matériaux psychiques neufs nécessaires, et n'est pas lui-même le champ de bataille. Il doit se fournir en récits de fragments d'humanité qu'il peut s'approprier, de névroses proches de la sienne, et surtout des histoires de figures parentales décryptées. L'addition de personae est suffisante, sans qu'il soit nécessaire d'adopter le concept de polyconscience.

Enfin une dernière approche est la secousse psychique, qui annihile les liens de la polyconscience existante, au moyen d'hypnose, de méditation, de drogues hallucinogènes ou d'autres techniques. Encore des attaques frontales peut-il sembler, pourtant l'idée est de faire trinquer et saper l'énergie de tout le monde sur le champ de bataille, et qu'une fois la beuverie terminée, les uniformes aient été échangés et que plus personne ne sache à quel camp il appartient. L'inconvénient est que les traditions sont perdues et que cette société nouvelle manque cruellement de solidité. Elle ne peut encore être abandonnée à elle-même.

La polyconscience est une affaire individuelle. Disons précisément qu'elle est un outil de l'entreprise unipersonnelle. En effet, guider un esprit vers la polyconscience, par exemple par une psychanalyse, affronte un écueil parfois rédhibitoire : c'est un étranger qui se met à décider de nos élections psychiques : une atteinte insupportable à l'intégrité, qui commence par la propriété des limites du soi — ici la polyconscience ne peut aider ce sujet puisqu'il ne la possède pas encore —.

Intrusion dans l'arène politique du Moi ! Situation identique au gars de la ville qui s'installe dans un village et se mêle de tout expliquer aux habitants. Il n'y connaît pas grand-chose mais peu importe, ce n'est pas cela qui le marginalise, plutôt le fait d'être catalogué comme personne intrusive dans un groupe stable — ne reste que le plus mauvais rôle, la tête de Turc —. Son discours devient inaudible, quelle que soit sa pertinence. Il faudra plusieurs mois ou années pour qu'il se fasse entendre, comme le psychanalyste met souvent des années pour commencer à percevoir son influence sur la polyconscience de son patient.

*

Le caractère évanescent du Moi peut être testé par une expérience simple : essayez de penser à Vous...

Cherchez en vous-même, quelques instants, la définition de votre Moi. Vous pensez à une image corporelle, à des traits de votre caractère, à des évènements marquants de votre vie. Mais vous ne trouverez pas un homoncule qui vous souhaite le bonjour du fond de votre esprit. La sensation du Moi est inconsistante, simplement agglomérée autour des repères que nous avons cités. Nous pourrions facilement, devant un film retraçant notre vie, nous écrier « C'est moi ! », et nous nous en servirions d'ailleurs pour améliorer la précision de la *représentation* du Moi. Mais le Moi lui-même continuerait à s'évader de plus belle, comme une particule quantique que l'on tente de situer avec précision.

Le Moi est une entité physique, mais psychiquement c'est un concept plus virtuel, étroitement associé à l'*assurance* de la polyconscience, qui représente le *territoire* où ses décisions se sont révélées fiables, efficaces et reproductibles. C'est le socle de données à partir desquelles elle peut anticiper.

Axiome : La pathologie n'est pas liée à la taille du territoire d'assurance, mais à la répétition d'évènements étrangers à ce territoire, qui le fracture.

Bien entendu une large assurance évite ces évènements indésirables — jusqu'à les rendre trop rares —, mais il ne sert à rien de stigmatiser une assurance insuffisante : il faut protéger ce territoire d'autant plus qu'il est réduit, sans escamoter les assauts puisque ce sont les défenses réussies qui augmentent son étendue. La protection doit s'alléger régulièrement. Toute la difficulté d'une éducation ou d'une thérapie est de réellement quantifier l'assurance, dont les ressorts sont nombreux, et qui n'est pas corrélée au nombre de conflits subis.

*

Méditation

Quelle est la place de la méditation et de la recherche d'autres états spirituels dans la théorie de la polyconscience ?

La méditation encourage le dépassement de la notion du Moi. C'est un état qui facilite l'étude de sa polyconscience et de son organisation. En fait c'est probablement le contexte de la méditation qui produit les effets les plus importants : l'on se coupe des bousculades évènementielles de sa vie. La polyconscience n'est plus incitée à réagir par des réflexes rapides et stéréotypés. Elle peut communiquer en interne. La méditation est un processus d'unification. Version orientale de la psychanalyse, qui peut sembler moins « thérapeutique », moins violente et conflictuelle, mais c'est une affaire d'état d'esprit : si l'on débute avec l'idée que tout ce que l'on va trouver fait partie de soi et qu'il faut naturellement l'accepter, la cure comme le recueillement amènent à une parfaite béatitude. Si l'on devine au contraire que l'on abrite un serpent et que l'on s'arme pour l'affronter, méditation ou séances sur le divan seront orageuses.

Décryptage : ces techniques sont des outils faciles pour des polyconsciences harmonieuses. Ce sont des méthodes d'amélioration des consciences de soi déjà élevées, plutôt que des thérapeutiques. Pour bien les utiliser, il faut être parvenu à un stade — plutôt un terrain vague — : que les illusions de notre monde enfantin aient été sérieusement cassées par les aléas de la vie. Mais, comme nous l'avons vu précédemment, il est bien plus facile de suivre le chemin de ce que nous sommes, depuis l'origine, plutôt que le prendre à rebours, à partir d'un idéal qui n'a pas de substance et que nous ne pouvons atteindre, à notre insurmontable déception.

*

La société intérieure ? Quelle excellente thérapie !
Où trouver des compagnons plus solidaires
que ceux embarqués dans la même galère ?

*

* *

Une autre sociologie

Postulat : *la société est en permanence idéale pour les êtres qui la constituent pris dans leur ensemble, toutes tendances confondues.*

Un tel postulat est franchement provocateur, mais il est intéressant parce qu'il oblige à refondre toute la sociologie. Comme lorsque que l'on passe de la géométrie euclidienne à la non-euclidienne, il devient possible de décrire le monde sous un angle différent et parfois d'en décrypter les aspects restés mystérieux.

Si ce postulat est tenu pour vrai, la société n'est pas primitivement modifiée par la critique et l'influence, mais par la mutation des consciences, précisément des espoirs que celles-ci créent. En effet, si la société est idéale au moment considéré au titre de compromis entre tous ses membres, elle ne correspond pour aucun d'eux à la société *anticipée*. Chaque espérance est un tiraillement qui va modifier, d'instant en instant, « l'emplacement » de la société idéale présente.

La gestion d'une espérance, en polyconscience, n'est pas d'implanter une persona par la persuasion, mais donner du pouvoir à celles que l'on identifie comme favorables, ou en vendre de nouvelles, à l'aide d'arguments clairement publicitaires davantage que rationnels, du moins au premier abord.

*

Un polyconscient fait un bon médiateur mais un mauvais dirigeant dans l'organisation sociale actuelle. Le modèle standard de la démocratie est un frein à la polyconscience. Imaginez-vous un président qui intégrerait toutes les représentations de ses électeurs dans sa polyconscience ? S'il ne devient pas fou, aucune décision n'en sortirait. C'est d'ailleurs l'origine du fonctionnement médiocre de moult assemblées.

Une fois que la logique a étalé ses arguments, la décision est souvent prise par l'intuition. Cette intelligence plus sourde, plus large et obscure, attribue un poids, après de longues digestions nocturnes, à chaque élément d'information inscrit dans la mémoire, mémoire à laquelle la conscience n'a que partiellement accès, probablement parce qu'elle serait sinon d'une lenteur effroyable.

Ni nous voulons mimer cette merveilleuse synthèse décisionnelle en société, il nous faut alors attribuer un poids à chaque information, ce qui est déjà acquis, mais aussi à chaque avis, ce qui implique de renoncer au sacré du poids individuel unique.

Le cerveau féminin est-il plus polyconscient parce qu'en apparence, davantage multi-tâche ?

Considérons la déclaration polémique que les cerveaux masculins et féminins ne fonctionnent pas strictement de la même façon. Les raisons en seraient en grande partie innées puisque certaines manifestations sont plus marquées chez l'enfant et semblent ensuite gommées par l'environnement « égalisateur » de la culture occidentale. Prenons l'exemple caractéristique de l'enfant hyperactif, presque constamment un garçon : il a une pensée mono-tâche, séquentielle. Il ne peut, à cet âge, la garder longtemps concentrée sur un sujet unique, tellement les autres tentations abondent, et éprouve ainsi des difficultés à s'adapter au système scolaire. Les filles semblent davantage aptes à garder une part de leur attention au sujet du cours tout en s'intéressant à d'autres événements.

Il ne s'agit pas ici d'une manifestation de polyconscience. Quand nous parlons de structure de la conscience, il existe différents niveaux d'activités, des rouages de plus en plus profonds. Les capacités mono-tâche ou multi-tâche font partie des phénotypes les plus superficiels et apparents de la conscience. On peut estimer immédiatement, en parlant à quelqu'un déjà occupé par une autre activité, ses aptitudes multi-tâches ! La polyconscience se situe au-delà de cette simple interface d'entrée des informations. Elle intervient plus fondamentalement dans leur analyse et leur gestion.

Il ne faut pas voir cependant de limite structurelle dans ces niveaux d'activité. Ils se fondent les uns dans les autres. L'avantage du cerveau mono-tâche peut être ainsi, s'il acquiert finalement les capacités de focalisation nécessaires, de pousser plus loin l'analyse en y consacrant l'intégralité des aptitudes cognitives corticales. Peut-être est-ce l'explication d'un plus grand nombre de « génies » masculins, tandis que les cerveaux féminins se révèlent plus versatiles pour tous les métiers d'information proposés par la société.

Enfin, pour continuer dans la polémique, il est possible que le cerveau féminin se comporte plus naturellement comme polyconscient parce que les personae les plus instinctives sont moins hégémoniques que chez le mâle. Cela s'opposerait éventuellement à une meilleure aptitude du cerveau mono-tâche à *se reconnaître* polyconscient, parce qu'il fabriquerait un observateur plus développé de sa propre conscience.

Chacun peut faire son marché là-dedans, dans une rivalité qui, enracinée dans des considérations de pouvoir, n'est finalement qu'un instinct comme un autre. On peut se demander si les femmes — et bientôt hommes, rabaissés à leur tour — qui se formalisent du discours sur les différences cérébrales des sexes sont réellement émancipées, puisqu'elles se sentent *inféodées* à ce genre de discours.

En fait, la complémentarité des cerveaux multi-tâches et mono-tâches est extraordinaire. Peut-être est-ce la deuxième raison, après l'imprégnation hormonale et phéromonale, du succès stupéfiant du couple hétérosexuel traditionnel, qui impressionne toujours les générations nées dans l'égalitarisme des sexes malgré les inconvénients pointés dans [3+3](#)¹⁴

Un cerveau mono-tâche peut se charger des routines domestiques... mais séquentiellement, et prendre un retard fou sur le multi-tâche. Il accorde toute son attention à chacune de ces routines et y met éventuellement un soin plus maniaque, mais est à l'arrivée perdant en productivité, mesurée au temps utilisé.

La répartition des activités, dans le couple traditionnel, ne se faisait pas seulement sur un rapport de pouvoir, mais aussi une analyse des compétences. Il existait une réelle complémentarité, faisant du couple une entité supérieure à la somme de ses parties. Le message « chacun doit faire sa part » propagé par l'égalitarisme sexuel, est à ranger dans l'idéalisme de comptoir.

Quelle est la morale intelligente sur un sujet aussi militant ? *Chaque sexe est d'égale importance*, et non pas identique. Voici la formulation qui doit nous rapprocher tous. Ainsi, la répartition des tâches doit faire l'objet d'un accord unanime, sans considérations de pouvoir. Dans une véritable émancipation, chacun réclame spontanément les activités dans lesquelles il se sent le plus apte. Un couple qui fonctionne se disputera le poste de préposé aux poubelles plutôt que chercher à le refiler à l'autre. Je ne suis pas sûr que le conjoint extrêmement attentif à ne pas en faire davantage que l'autre, parce qu'il se sentirait instantanément réduit en esclavage, soit quelqu'un de réellement émancipé, sinon dans le sens d'un égocentrisme...

Dans une véritable union de personnes égales, chacun est chef de ses services, et peut demander à l'autre de le remplacer dans l'un d'eux, parce qu'il souhaite se consacrer à une autre activité, d'intérêt familial, ou plus

¹⁴ Voir «Le Monde polyconscient»

égoïste, pourquoi pas, du moment que les proportions des deux sont équitables dans l'espace du couple.

N'est-ce pas le contrat, solidaire plutôt qu'égalitaire, que vous avez signé, époux et épouses toujours mariés ?

*

Politiques

Le tour de force de la démocratie est d'avoir placé directement dans la polyconscience, sous forme de panconscience, le système de domination hiérarchique.

Il sera difficile de l'en extraire — si l'on a mieux à proposer —. Tout juste peut-on modifier ses règles.

Trouvez ici l'explication d'un fait incompréhensible : que les démocraties les plus avancées soient toujours aussi inégalitaires.

*

Question : « Vous dites que c'est la panconscience qui permet le déclenchement de guerres, parce tout le monde se met à penser de façon identique. Les gens ne sont-ils pas aujourd'hui plus individualistes, au contraire ? La perspective de déclencher une nouvelle guerre mondiale est devenue improbable ; cela ne traduit-il pas un recul de la polyconscience plutôt que son renforcement ? »

Ce n'est pas exactement la panconscience qui fait éclore des guerres, mais les superconsciences, qui en sont des éléments « partisans » : elles représentent des intérêts particuliers, préférences raciales, monopoles professionnels, avantages de castes, etc...

Cependant ce qui a surtout favorisé les guerres est, dans une grande partie de la population, la pauvreté des polyconsciences, qui n'offraient pas grande défense contre la panconscience. Les gens sont devenus effectivement plus individualistes, c'est-à-dire qu'ils se ressentent davantage polyconscients : ils possèdent suffisamment de représentations des autres, y compris d'autres races et cultures, pour ne plus pouvoir les diaboliser. Il devient difficile de nous mettre en rangs serrés et nous envoyer aveuglément sur un front, armés des baïonnettes de la haine.

Cela n'est pas contradictoire avec une influence croissante de la panconscience au sein de l'individu social contemporain. Les idéaux la gouvernant ont changé et elle ne laisse plus tant de facilités aux superconsciences. Le lobbying est actif comme jamais, mais ses règles se sont éclaircies : il doit emporter une adhésion générale, tandis qu'auparavant une petite clique pouvait embarquer seule une nation entière dans un conflit.

Une osmose permanente existe entre panconscience et polyconsciences individuelles. La première est produite par la réunion des secondes. L'intérêt de leur différenciation est que le flux des échanges est lent ; les individus peuvent ressentir la panconscience comme une puissance particulièrement tyrannique — le poids du « bien-pensant » — et contre laquelle il est impossible de se défendre puisqu'elle ne possède aucun corps. Les désespérés qui ne le réalisent pas se mettent parfois à mitrailler la foule...

*

Egalitarisme

Ceux qui déifient l'égalitarisme sont contraints d'attacher la même valeur à la vie du fœtus qu'à celle d'un adulte réalisé. Sinon ils seraient bien en peine de dire où l'individu atteint l'« égalité », quand quitte-t-il l'état d'« enfant »... Personne n'atteint la même conscience au même moment.

Quand on sacralise la conscience au lieu de la vie individuelle, la perspective peut sembler défavorable aux nouveau-nés, dont la conscience est encore embryonnaire. Pourtant elle favorise réellement les jeunes générations en s'opposant à la dictature gériatrique qui règne dans les sociétés actuelles : le vieillard qui perd son acuité décisionnelle... régresse proportionnellement en importance.

*

La perception de la polyconscience progresse dans les esprits. Un signe éloquent est le fait que l'individu transfère de moins en moins facilement son pouvoir à un autre. Il *intègre* cet autre dans sa polyconscience et agit lui-même en conséquence. Il récupère sa responsabilité. Les mythes et symboles cessent de concerner la structure hiérarchique de dominance. Chacun se sent aussi important que le Président.

L'inconvénient est que chaque polyconscience doit refaire, individuellement, l'évaluation de ces personae supplémentaires, d'après des critères plus ou moins pertinents selon que le point de vue est personnel ou collectif. Il existe toujours un contre-pouvoir : les interactions sociales obligent la polyconscience à respecter les règles communes et une certaine efficacité collective, mais la largeur de vue de chaque polyconscience dépend de ses limitations neurologiques : elle est inégale, parfois très recentrée sur le présent, l'ego et l'environnement immédiat. Elle peut être facilement manipulable par des intérêts publicitaires et commerciaux, par des idéalismes séducteurs. Des dérapages sont inévitables. Inconvénient structurel ou simples ratés qui accompagnent toute transformation radicale des rapports humains ?

Chercheur de célébrité ? Il n'y en a plus à vendre.

*

Justice

La polyconscience est une catastrophe pour la Justice, y avez-vous pensé ? Les juges utilisent déjà, pour tracer des frontières à la responsabilité, des artifices, non pas de la valeur universelle espérée, mais terriblement locaux et contemporains.

Ces marches grossières taillées dans la culpabilité personnelle sont menacées gravement par le concept d'une société intérieure. Le juge ne peut pas accepter que l'on soit en même temps responsable et non responsable, parce qu'il existe plusieurs personnalités. Quand le désordre entre les personae est évident et permanent, les choses semblent simples : on étiquette d'une pathologie psychiatrique et l'individu est déclaré irresponsable.

Or les conflits de polyconscience nous concernent tous. La négociation est permanente. Une persona va prendre soudainement l'avantage, et provoquer les actes du Moi, avant que les autres aient pu la freiner. La stabilité de la polyconscience provient de l'histoire personnelle, dont les personae sont les traces mais pas les responsables. La notion d'un Moi régulateur en chef disparaît. On se retrouve sans coupable.

Un esprit oscille en permanence entre responsabilité et non responsabilité, soumis aux coups de boutoir des événements extérieurs les plus traumatisants. S'il commet un acte *irresponsable*, c'est bien que sa responsabilité s'est enfuie — ou n'a jamais existé —. Les contre-pouvoirs de la polyconscience ont été insuffisants, et ce ne peut être que par un défaut d'éducation.

Apparaît à la barre toute une chaîne de coupables, parents, proches, travailleurs éducatifs et sociaux, chaîne qui remonte à la nuit des temps et à nos impératifs instinctifs. La responsabilité sort de l'individu. La Justice la situe là, arbitrairement, parce qu'elle ne voit qu'une enveloppe corporelle. C'est d'ailleurs propre à la culture occidentale. Chez les mélanésiens par exemple, l'individu est inséparable de la chaîne de ses proches et de ses ancêtres ; la « coutume » ne juge ses actes que par rapport à eux ; la sentence sera atténuée ou aggravée selon que les aïeux ont visiblement influencé son comportement ou non.

Quand la responsabilité est extérieure à l'individu, on ne peut l'y réintégrer, dans un tribunal, que si l'on détermine un point où il a démarré une auto-éducation et décidé de son autarcie, avec une connaissance satisfai-

sante des conséquences. En polyconscience, c'est le point où la panconscience sociale s'est constituée, et obtient une voix d'autant plus écoutée que l'individu souhaite s'intégrer au tissu social — un ermite n'a pas besoin d'une panconscience aussi dominante que l'habitant d'une cité surpeuplée —.

La plupart des individus présentés au juge n'ont sans doute jamais franchi ce point, soit parce que la polyconscience n'a pas pu s'infiltrer, soit que leur polyconscience est restée radicalisée autour de quelques instincts autoritaires, toujours en raison d'un environnement défavorable. Nous rencontrons les bonnes ou les mauvaises personnes, et héritons de leur qualités et défauts.

Ce qui est certainement simpliste, c'est de définir le franchissement de la responsabilité par un âge civil. Quelques épreuves initiatiques supplémentaires ne seraient pas superflues. Les sociétés traditionnelles ont d'ailleurs toujours fonctionné ainsi, et c'est un effet pervers de l'égalitarisme que laisser un calendrier s'occuper des droits de l'individu. Très différente serait une société démocratique mais où le citoyen devrait *demandeur* son droit à l'importance, et en assumer tous les aspects.

Le tribunal juge des pré-polyconsciences qui subissent des *oscillations* de responsabilité, présentées à lui pour une phase d'irresponsabilité, même si elles sont le plus souvent responsables — ce qui a tout de même tendance à amadouer le juge —.

Le plus important au final n'est pas la punition, mais de s'assurer que la polyconscience a bien reconnu son *irresponsabilité globale* dans l'acte concerné, et non pas, comme le demande le juge, sa responsabilité. C'est ainsi que l'on peut renforcer la faction en adéquation avec la situation rencontrée, contre la faction aux décisions inadéquates, et seulement alors, faire naître une responsabilité.

Sinon, la punition fortement colorée alors d'injustice, aura l'effet contraire : elle ne fera pas « tomber » le gouvernement par la faction fautive de la polyconscience, et aura tendance à le radicaliser, avec à la clé une inéluctable récidive.

Qui sera alors responsable ?

*

Morale des morales

La morale est insupportable parce qu'elle est un phénomène produit par des individus, sans rien d'absolu, et, simultanément, sa nature est d'être inattaquable.

Le seul moyen classique de gérer cette ambivalence est de reconnaître qu'elle échappe à la maîtrise individuelle, que chacun doit la respecter aveuglément tant qu'il n'a pas réuni une quantité suffisante de visions alternatives parmi ses congénères, propres à assurer un accord autour d'un changement.

La polyconscience permet de s'affranchir partiellement de cette contrainte. Donner de la voix, en effet, aux personae représentatives de nos congénères dans notre propre assemblée intérieure, et croire qu'un ajustement de morale est possible, peut sembler démocratique. Mais rien ne dit que nous donnerons ainsi le même poids aux différents avis que dans le monde réel. Car la morale sociale est pour l'instant différente de celle de l'assemblée polyconsciente ; elle est : « Une tête, une voix ».

Un autre moyen de gérer l'ambivalence de la morale, auquel nous aide la polyconscience, est celui-ci : nous pouvons établir des gradations de la morale, comme la Justice le fait pour délits et crimes.

Un palier de morale est franchi quand une règle peut en juger une autre. Les morales des morales s'emboîtent ainsi comme des poupées russes, et correspondent étrangement aux degrés de conscience. La polyconscience peut alors trouver, non pas des « échappatoires » aux règles de morale, qu'elle observera aussi attentivement que les autres, mais des règles supérieures, dont elle doit pouvoir justifier l'intérêt général, qui raffermissent ou déconsidèrent, selon le cas, les règles plus élémentaires.

S'il n'existe qu'une règle fondamentale en morale, c'est celle-ci : ne se réclamer d'une morale que si on la comprend totalement... c'est-à-dire des *autres* morales.

*

* *

Autour de la polyconscience

Je cite peu car, vous l'avez compris, il est difficile de fabriquer une pensée indépendante avec la multitude d'écrivains violeurs qui pondent leurs oeufs à la porte de votre esprit, où ils s'enfoncent à coup de flagelles rageurs.

Mais il faut citer Robert Musil, un grand polyconscient : « *Quand l'amoureux retrouve tout son sang-froid, il voit alors « toute la vérité », mais quelque chose de plus vaste a été détruit, et la vérité n'est plus qu'un reste recousu tant bien que mal* ».

Voilà une merveilleuse expression de la polyconscience, et même plus précisément du concept de conscience esclavagiste : des personae sont glorifiées par l'expression de la vérité tandis que d'autres sont repoussées dans l'ombre. Cela peut être vu comme un progrès d'organisation ou une perte pour l'imagination. Le compromis est justement, en polyconscience, de ne reléguer personne définitivement dans l'ombre, car la vérité ne peut être que temporaire. Elle est une célébrité, parfois brève, des personae qui ont abouti à sa conception.

*

La polyconscience est-elle l'âme ?

Seuls ceux qui se sont donnés une définition précise de l'âme pourront répondre. Si elle est tellement difficile à cerner, c'est sans doute qu'on cherche une âme unique alors qu'elle est multiple. Il serait bien aventureux d'en préciser le contenu pour chacun d'entre nous.

Nous sommes des paradis d'âmes, contemporaines, éteintes physiquement ou mythiques, qui survivent là jusqu'à une nouvelle implantation par nos soins dans une conscience future, en version ravivée de frais par les peintures multicolores de notre propre vie.

*

L'âme est née de l'impossibilité d'expliquer que tant d'aptitudes soient transmises d'une génération à l'autre, à partir d'une cellule minuscule.

Avant même que l'on connaisse le code génétique, nos aïeux pouvaient retrouver dans leurs rejetons des ressemblances physiques grossières mais comment quelques traînées de liquide séminal auraient-elles pu transmettre l'intégralité d'un être humain, dans toute sa future complexité ? Il était obligatoire qu'un homoncule, forcément d'essence métaphysique, vienne s'installer dans cette chair nouvelle, et en prenne les commandes pour la mener vers son destin.

Quand les caractères héréditaires furent découverts, puis leur support, l'ADN, l'essence divine de l'homme se dilua mais ne disparut point. Cette

machinerie biologique était certes complexe, mais l'on ne pouvait toujours concevoir qu'elle puisse héberger la complexité du développement complet d'un homme : il suffit de considérer la facilité d'apprentissage de sa langue maternelle par un enfant. Aucun singe évolué, avec un code génétique presque identique à 2% près, et placé exactement dans les mêmes conditions d'éducation, n'en est capable. L'homoncule est resté confusément nécessaire.

Ce n'est que tout récemment que l'on s'est aperçu, avec l'épigénétique — qui décuple les capacités de transmission d'informations de l'ADN —, et avec la tendance auto-organisationnelle du vivant, que notre évolution embryologique et infantile n'a pas besoin de toutes les informations nécessaires dès le départ pour parvenir toujours au même endroit. La nature ne fait pas que remplir des devis de fournitures pour ses nouveaux modèles ; elle les place sur des rails, tracés à l'avance. C'est ainsi que, dotés d'un même nombre de chromosomes mais chacun avec une carte génétique unique, nous parvenons quand même à peu près sur la même ligne d'arrivée, dotés en tout cas d'un langage identique.

Pour plonger au fond de la marmite de l'âme, il faut éteindre le feu sous la sienne.

La définition de l'âme ? Je m'en tiendrai ici précisément... à l'idée très imprécise que l'on s'en fait.

*

Peut-on lire les pensées ?

La technologie permettra de lire les pensées-images d'un individu, mais pas les impressions exactes qu'il en retire. Elles sont connectées à une bibliothèque personnelle ; même si l'on parvenait à tracer celle-ci sur un « plan », il serait impossible de la transmettre dans son intégralité à une autre personne dotée de son propre plan : imaginez que vous ayez deux cartes routières et que vous vouliez réunir leurs informations sur une seule ; ce n'est pas en photocopiant l'une sur l'autre que vous obtiendrez quelque chose de compréhensible.

Cette impossibilité apparente de lire le ressenti d'un esprit par l'abord neurophysiologique contraste avec l'évidence que nous nous comprenons remarquablement bien. Etant donné la diversité des mondes intérieurs qui pourrait sortir d'une construction aléatoire des schémas psychiques, il est finalement extraordinaire que si peu de différences soient observées à l'arrivée. Nous convergeons remarquablement au niveau de l'organisation neurale, jusqu'à un langage descriptif commun, qui outrepassse même les différences des environnements dans lesquels évoluent de multiples races.

Car, dans un sens, nous nous éblouissons de la variété des personnalités humaines, mais si nous regardons un catalogue des espèces par niveau de conscience, nous sommes tous sur la même page, à peu près. C'est donc notre sensibilité qui est exacerbée et produit cette étonnante impression de diversité. Son caractère culturel démontre sa subjectivité : les occidentaux ont tendance à trouver les asiatiques « lisses » et fort semblables, alors que ces derniers se ressentent aussi différents les uns des autres.

La conclusion est qu'il est très facile de connaître les impressions exactes d'un individu, puisqu'il est « construit » pour les faire ressembler à celles de ses congénères. Tout ce dont nous avons besoin est de sa coopération, et d'un observateur ayant déjà ressenti les mêmes impressions.

Alors que nous rêvons d'une machine à lire les sensations de l'autre, nous sommes nous-mêmes ces machines, et nous avons même nos modèles spécialisés, « impressionnistes » : les psychologues.

En raison de cette conformation commune des esprits, et du langage identique, la subjectivité, en réalité, est bien plus proche de l'objectivité qu'on l'imagine. C'est l'homme lui-même qui donne les clés de la traduction de ses sensations. Il peut tronquer son discours, mais pas les sensations qui sont sa nature ; même déformer ses rapports fait en réalité partie de sa nature. La subjectivité, ainsi, n'est qu'une caractéristique particulière du langage, une sorte de patois propre à chacun, encore que beaucoup de gens tendent à parler le même et à se regrouper en superconsciences.

La subjectivité, de fait, est formalisable. Penser le contraire est encore un avatar de la divinisation de la pensée humaine.

Il n'est pas adapté, cependant, de tenter de la formaliser par l'étude des comportements. Ceux-ci ne sont que des symptômes grossiers de nos impressions. Pour comprendre celles-ci, il faut redescendre aux schémas sous-conscients qui les génèrent, jusqu'à trouver des ressemblances plus étroites. Cerner la subjectivité progresse asymptotiquement au fur et à mesure que l'on descend les degrés de l'échelle de conscience.

Peut-on lire les pensées ? La polyconscience fera toujours mieux que n'importe quelle machine. Si celle-ci accède à la conscience nécessaire, elle ne sera plus une machine.

Sur les théories scientifiques

Les théoriciens diffèrent bien davantage par les méthodes que par les résultats qu'ils ont produits, que l'on pourrait presque dire, par provocation, des épiphénomènes. Quelques-uns ont la Grande Idée, qui structure presque instantanément toute la théorie, et le travail est un simple assemblage d'après un plan lumineux. Beaucoup suent davantage sur un ensemble de concepts antérieurs et de découvertes récentes qu'il faut tant bien que mal faire coïncider. Mais surtout certains déconstruisent leur pensée existante, d'autres non. Par déconstruction, je ne parle pas simplement de la discipline explorée, ce que sait faire tout bon scientifique, mais de leur propre façon de penser, jusque dans leurs espoirs.

San ce travail, certains accumulent simplement une couche supplémentaire d'illusions par-dessus les existantes. Les illusions en question peuvent sembler relever de la science pure, pourtant elles vont être construites sur des prémisses invisibles et instables, en particulier le mystère de ses propres intentions. Le système apparaît d'une cohérence magnifique, comme le sont la plupart des systèmes d'illusions où manquent les données gênantes. Mais tout peut s'effondrer sur une remarque unique. Méfiez-vous des livres azur, dépourvus de contradiction.

Ce phénomène s'enracine dans le fait que nous naissons monoconscients. Nous *sommes* l'univers. La naissance et le début des « combines » qui vont nous permettre d'affronter un monde totalement étranger laissent une impression de perte irrémédiable. Nous voudrions réintégrer tout le vivant, et même l'inerte, au sein de nous-mêmes, et surtout ne pas disparaître d'un univers que l'on découvre d'une dimension impossiblement supérieure à la nôtre. Nous le pensons pour le *domestiquer*.

C'est une excellente chose. Il serait désastreux de ne pas se défendre, d'abandonner son vouloir, son humanité. Une autre possibilité, par contre, est d'abandonner la monoconscience. N'est-il pas étonnant de voir certains théoriciens scinder la pensée et la répartir jusque dans les plus fines particules de l'univers, en sautant l'étape de son intrication au sein de l'espèce, alors que pas un seul humain ne peut développer de conscience élaborée en dehors du groupe de ses congénères ? Cette étape, il est vrai, n'est pas facile, surtout si on l'aborde avec des solutions particulières comme la théorie freudienne. La monoconscience tend à résister au dépiautage, se rassemble autour d'un idéalisme fort. C'est la plateforme solide d'où elle part réenchanter le monde. Le réenchantement lui-même est un projet salutaire, après des débuts dans la vie où nous sommes devenus *orphelins de nous-mêmes*. Pour assurer la survie du projet cependant, il est préférable de faire précéder le réenchantement d'une déconstruction, plus ou moins

poussée selon nos moyens personnels, mais qu'il vaut mieux emmener assez loin dans une époque qui se mêle de tout démonter et critiquer.

Notre siècle est celui d'une poussée du mésusage de la science, en ce sens qu'on s'en sert pour peindre des couches d'illusions sur des croyances — rien ne peut plus exister sans une référence scientifique — en choisissant soigneusement les repères qui nous arrangent. Gare à qui veut gratter la peinture !

Le réenchantement est, finalement, beaucoup plus authentique quand il garde chaque mode de pensée attaché à son domaine de compétence. Il existe ainsi des physiciens dotés d'une foi très ferme en Dieu, qui n'en cherchent aucune preuve dans les lois qu'ils mettent à jour par leurs travaux. Les univers matérialistes et métaphysiques sont, pour eux, deux entités distinctes. Comme ils ne cherchent aucune preuve de l'existence du divin, les faiblesses des écrits bibliques ou des concepts d'univers anthropique n'ont pour eux aucune importance ; leur système reste cohérent en toute circonstance.

*

La polyconscience inspirée des personae de Jung ?

Le modèle de la polyconscience a été conçu initialement sans aucune lecture ou référence à Jung, non plus d'ailleurs qu'à l'ensemble de la psychanalyse, dont je ne connaissais que la célèbre triade Ça Moi Surmoi. Jung décrit effectivement des briques de construction du psychisme, les personae, proches du concept de société intérieure. L'ayant appris, j'ai rebaptisé « personae » nos représentations mentales. D'importantes différences existent avec Jung :

-Les personae de Jung sont des mythes inscrits dans l'inconscient humain inné. Mes représentations sont entièrement acquises. L'inné n'a qu'un rôle facilitant sur l'apparition de certaines personae.

-Jung voit les personae comme des masques empruntés par le Moi. Ce sont des accessoires. En polyconscience, les personae forment l'intégralité du psychisme, le Moi n'est plus que le « comité directeur ». Les personae mal classées ne disparaissent plus dans l'inconscient, qui n'a pas de limite franche avec le conscient. Elles ont simplement une « célébrité » moindre qui ne leur permet pas d'accéder à la direction « courante » des affaires.

-En polyconscience les parents et autres proches sont des personae au même titre que les mythes. Les représentations personnelles ou calquées sur des archétypes ne sont pas des rouages différents du psychisme.

-La théorie de la polyconscience tente de rester connectée à l'organisation neurale. Les personae sont les étages supérieurs de la structure psychique,

basées sur les psèmes, des pensées plus élémentaires, elles-mêmes assemblages de sensations et réseaux basiques entre centres nerveux.

*

« *Quels exercices faut-il pratiquer pour devenir polyconscient ?* »

La théorie de la polyconscience ne comporte aucun exercice pratique. La physiologie du psychisme y trouve une cohérence, permettant à chacun d'en tirer les applications qu'il souhaite, morales ou non d'ailleurs. Ce n'est pas la n-ième méthode de réalisation personnelle, gourou-dépendante. Aucune prescription.

*

Je crains que des lecteurs ne tentent d'utiliser la polyconscience pour remettre au pouvoir une monoconscience mesurant environ 15 cm de long (quand elle est en forme).

*

« *Je ne comprends pas bien votre concept de polyconscience, ni celui de conscience esclavagiste. Je me sens UN, pas des personnes multiples en train de se disputer.* »

Heureusement, car les personnalités multiples sont un syndrome pathologique, avons-nous vu précédemment.

Il faut voir la polyconscience comme un groupe dont le comportement résultant, le Moi, est le vote final du groupe. Mais comme dans toute assemblée, certains groupes se mettent d'accord avant de passer au vote de façon à le rendre unanime — ce sont les polyconsciences fluides —, d'autres imposent le vote majoritaire à certains de leurs membres qui poussent de hauts cris — polyconsciences en guerre civile —, les dernières enfin ne laissent pas entrer grand monde dans leur groupe intérieur — polyconsciences pauvres —, soit parce qu'elles ont eu peu d'expériences et de contacts sociaux divers, soit parce qu'elles se ferment volontairement aux contacts qui déplaisent à sa personnalité déjà installée.

Tout être humain est une pré-polyconscience. Mais la plupart ne se reconnaissent pas ainsi ; ils se considèrent justement comme *un* Moi... qu'il ne faut pas trop contrarier ;-) et se comportent donc comme des monoconsciences. D'autres acceptent plus facilement l'existence d'autres regards sur un même sujet, les pèsent et les intègrent s'ils sont intéressants. Ceux-là fonctionnent comme des polyconscients ; seule une fraction se reconnaît comme tel, car tous n'éprouvent pas le besoin de *se regarder* fonctionner.

Le cycle biologique du cerveau influence la polyconscience : en période d'éveil, elle prend le masque de notre Moi « habituel » ; pendant le sommeil et le rêve, certaines aires ne sont plus connectées, des informations sensorielles disparaissent, et la polyconscience se reconfigure en un autre

Moi, qui est une vraie personnalité différente, éminemment variable étant donné la diversité de nos rêves, également « consciente » dans la période d'endormissement du Moi éveillé, puisque nous en percevons quelques lambeaux à la transition, et qui a vaguement conscience de son absence de pouvoir sur le monde réel — nous savons confusément en dormant que c'est un rêve —. C'est l'idée contenue dans « la conscience esclavagiste », qui est bien sûr en premier lieu une boutade car nous ne pouvons inscrire de moralité dans un fonctionnement neurologique, mais dont pourraient s'emparer ceux qui tendent à plaquer leur sensibilité sur les autres et à voir des martyrs partout !

*

Un cauchemar orwellien ?

Un échange avec le Pr Helmutt Schmoutt :

Helmutt Schmoutt : Votre homme polyconscient m'évoque l'homme connecté. Sa société intérieure connectée sur les instincts est le reflet de la société extérieure facebookienne et le prélude à la Grande Connection Terminale. Le surhomme polyconscient que vous décrivez est le contraire absolu du surhomme de Nietzsche. Ce n'est pas le mâle dominant, c'est le Mal Dominé. C'est la victoire de la bien-pensance post-chrétienne de la gauche des beaux quartiers qui oeuvre pour l'anéantissement de la matière noire de l'univers.

Dans cet avènement voulu du surhomme connecté (qui ne sera plus qu'un poly-cerveau), plus personne ne pourra dire qu'il est heureux comme un MOI (pour paraphraser l'excellent Philippe Muray). Tout cela rappelle la Genèse, lorsque le serpent promet à Adam et Eve qu'ils seront « comme des dieux » s'ils mangent le fruit de l'arbre de la Connaissance. C'est ce que Muray appelle la loi du comme, qui elle-même engendre la comédie du comme. La Comédie. La nouvelle Comédie humaine.

Chacun, en démocratie terminale, devant avoir droit à tout et à n'importe quoi, l'accès égal à tout de tout le monde ne peut se faire que par le biais d'imitations. La valeur d'éloge des anciens monoconscients sera remplacée par une valeur de dressage.

Mais il faut que cette post-vie soit imposée comme le summum désirable de la vie en-soi.

L'appel à la polyconscience généralisée ne mène-t-il pas tout droit à un monde totalitaire Orwellien ?

Tome Fringant : Belle critique, avec laquelle j'aurais tendance à être entièrement d'accord. C'est pourquoi je ne cherche pas du tout à généraliser la polyconscience. Je me suis débarrassé des désirs d'influence. L'« appel à

la polyconscience généralisée » est une projection des vôtres et vous n'en trouverez aucune trace dans mes textes, pour la bonne raison que l'instinct de domination est devenu un personnage de ma polyconscience et qu'il doit maintenant se justifier auprès des autres pour ses désirs autoritaires. C'est un filtrage sévère, je puis vous l'assurer !

En même temps je me rends compte que si je partage votre réticence, c'est parce que j'attribue également une grosse somme de sacré au Moi, comme la plupart des gens de notre époque, et de l'histoire écoulée. Nous commençons tout juste à voir une frange de l'humanité qui se débarrasse du caractère sacré de l'espèce pour inclure les animaux supérieurs dans les êtres ayant droit à l'importance, alors abandonner le sacré de l'enveloppe individuelle va prendre quelques générations. Nous continuerons longtemps à idéaliser le Moi, alors que nous savons déjà que le Moi sans les autres est une coquille vide.

Dans un certain sens, nous sommes arrivés au fonctionnement d'une ruche : l'individu — le Moi — ne peut plus prétendre renfermer la totalité du savoir humain, ni même tout simplement comprendre tout ce dont il se sert au quotidien. Le physicien saisit le fonctionnement intime des particules, mais ne sait pas réparer sa bagnole. Le politicien connaît bien les grandes manoeuvres de gestion sociale, mais ne sera pas plus compétent qu'un autre pour régler une querelle de ménage. Le médecin débouche une coronaire, et est incapable de répondre à la question existentielle du mourant.

Nous sommes donc des parcelles d'un tout, la société. Des parcelles de moins en moins indépendantes. Le Moi n'arrive encore à montrer sa singularité — sous l'impulsion purement instinctive d'être un reproducteur d'élite pour l'espèce — qu'en s'hyperspécialisant. Mais il ne peut plus prétendre, alors, être autonome. Il devient un élément de la ruche. La difficulté à se singulariser dans un monde hyperconnecté tend à rendre l'hyperspécialisation outrancière, et même la polyvalence peut être considérée comme une spécialisation quand elle est réussie — cf le « nexialisme » dans « La faune de l'espace » de A.E. Van Vogt —.

Le Moi sera de plus en plus reconnu comme un *conteneur à personae*, mais aussi comme un *algorithme les réunissant* de façon plus ou moins performante. Le gros souci de l'humanité sera, à partir du moment où l'on pourra vaincre les limitations neurologiques de ces performances, d'éviter que tous les algorithmes ne se ressemblent. Il faudra trouver un moyen de valoriser les différences, même quand elles ne sont pas, en apparence, très rentables. Ces moyens seront les successeurs de l'art, des jeux olympiques, des conteurs, qui permettent de gratifier les sensibilités et les compétences particulières.

Même ainsi, qu'est-ce qui peut empêcher une uniformisation des Moi-conteneurs si les connexions sont universelles et les mémoires étendues ? Tout le monde partagera les idées nouvelles, qui risquent de s'épuiser exponentiellement. Le seul moyen de préserver la singularité du Moi sera de *l'isoler*. Actuellement, les individus qui se sentent inadaptés dans la Ruche, parce que leur originalité n'est pas suffisamment valorisée, devraient être replacés dans une plus petite communauté. C'était la parabole de [Boudu Fondu](#) : on est heureux quand on trouve une place suffisamment brillante, peu importe si l'assistance est formée de crabes.

La mentalité de nos enfants est révélatrice. Ils sont encore influencés par l'importance sacrée du Moi. Plongés d'emblée dans l'interconnexion sociale comme nous ne l'avons jamais été, ils tentent de préserver leur singularité en créant des tribus Facebook et des bandes de copains. A l'intérieur de ces petits cercles, ils préservent leur Moi. Nous faisons pareil. Mais, contrairement à nous, ils n'ont pas peur de la Ruche. Elle est devenue un élément du paysage. Cette uniformisation qui nous terrifie, parce que nous espérions encore participer à la construction d'une société originale, ne les effraie guère. La panconscience est fortement implantée en eux. Nous pouvions rêver d'un avenir en dehors de la société, d'une belle anarchie. C'est totalement inconcevable pour eux de se passer de la société utilitariste. Le Moi n'est tout simplement plus assez polyvalent. Ses limites, son ignorance, sont devenues tellement apparentes...

Ainsi, je pense en parallèle que le village est la structure idéale pour notre génération, qui permette à chacun de ressentir son importance, et que cette organisation fera de plus en plus figure de maison de retraite, parce que les consciences modelées par la société utilitariste vont se fondre de plus en plus les unes dans les autres. Il n'y aura pas beaucoup de velléités de revenir à la vieille carcasse du Moi, qui semblera terriblement étroite. Si l'on souhaite encore l'éprouver, il sera certainement facile de le faire par des moyens virtuels. N'est-ce pas déjà ce qui se passe quand nous vivons par procuration un destin idéalisé, en regardant un film, mais sans véritablement l'envie d'en faire notre réalité quotidienne ?

Bienvenue dans le monde Orwellien, qui ne sera totalitaire que pour les monoconsciences du passé, nos descendants s'y ébattront aisément avec un contrôle bien plus assuré de leur niveau de bonheur. J'en suis très heureux pour eux.

Notons qu'ils vont avoir beaucoup moins de difficulté à résoudre la question existentielle, qui est pour l'instant complètement engluée dans l'ornière du Moi, et à laquelle nos réponses soit dépassent leur date de péremption — religions, métaphysiques diverses —, soit tombent dans l'imposture intellectuelle — il n'y a pas de réponse, seules les questions impor-

tent... —. Pour la Ruche polyconsciente, la mort de l'individu n'est plus réellement un souci. Elle pourra se mettre à réfléchir à sa finalité en tant qu'entité quasi-éternelle. Qui sait quelles réponses inconcevables elle peut trouver ?

*

Henri Laborit fait ci-dessous un excellent résumé de la difficulté existentielle de notre génération :

Se soumettre c'est accepter, avec la soumission, la pathologie psychosomatique qui découle forcément de l'impossibilité d'agir suivant ses pulsions. Se révolter, c'est courir à sa perte, car la révolte si elle se réalise en groupe, retrouve aussitôt une échelle hiérarchique de soumission à l'intérieur du groupe, et la révolte, seule, aboutit rapidement à la suppression du révolté par la généralisation anormale qui se croit détentrice de la normalité. Il ne reste plus que la fuite.

La polyconscience, en hébergeant le groupe à l'intérieur de nous, permet de résoudre ce dilemme. Nos randonnées, physiques ou intellectuelles, sont enfin une élévation et non plus une fuite !

*

Que du bonheur... ou la queue du bonheur ?

Les grands bonheurs ne viennent pas de promesses réalisées, mais de grands interdits brisés.

Le positivisme définit moins le bonheur que ne le fait le malheur auquel on échappe.

Le dessous de cette phrase, c'est qu'il est impossible de concevoir le bonheur sans imaginer explicitement le malheur, c'est-à-dire le vivre d'une certaine façon, même virtuelle, au point que les plus aptes au bonheur semblent être ceux qui ont vu le malheur de plus près, tandis que les autres en sont réduits à la maigre pitance du récit.

Nous ne sublimons pas seulement ce qui est agréable et impossible, nous sublimons aussi ce qui est terrifiant et improbable.

Parfois, réduite à l'épaisseur d'une feuille de présent, la réalité semble de peu d'importance, entre les formes massives des racines passées et des nuages futurs, noyée dans le brouillard de ces sublimations intemporelles. Une philosophie tente d'élargir l'éclaircie du présent : vivons la « pleine conscience ». Au programme : se concentrer sur ses sensations les plus élémentaires, bouger avec autant d'attention que si ces gestes n'avaient pas été des milliers de fois effectués, étudier le pedigree du moindre objet qui

passer entre nos mains et de la nourriture qui nous fait l'honneur de nous sustenter.

Elargissement ou régression ?

N'est-ce pas entériner l'idée que nous sommes incapables d'appréhender l'étendue de notre temps subjectif, que nous sommes débordés par nos sublimations au point d'y perdre la sensation du présent, et d'y répondre par un traitement palliatif, qui est de nous *rétrécir au présent* ?

Ne serait-il pas judicieux d'améliorer au contraire le contrôle de nos anticipations, en les hiérarchisant et surtout en réduisant la quantité d'informations qui nous servent à les élaborer ?

Car le noeud des ruminations pathologiques contemporaines est sans doute le savoir pléthorique. Nous absorbons davantage d'informations que nous sommes capables d'en traiter. A peine une fierté tirée d'un sujet grossièrement maîtrisé, il s'étend à nouveau ou est remplacé par un autre, et nous semblons affublés d'une plus vaste ignorance qu'auparavant.

Dans les relations sociales, l'inculture est s'est hissée au rang de tare mentale. Voyez celui qui néglige un savoir aussi futile que le théâtre politique : il est suspecté de catatonie alzheimerienne débutante. L'énuméré mensuel de découvertes scientifiques inouïes, incessantes, donne l'impression d'être dans un TGV, et que si le contrôleur réclame un billet que nous ne pouvons fournir, faute de savoir, nous serons débarqués et lâchés par notre époque.

L'information, pour être exploitable, doit être digérée. Quel intérêt y a-t-il à remplir sa propre mémoire, limitée, alors que la mémoire externe n'a jamais été d'accès si facile ? Ce que le numérique ne peut faire par contre, c'est réfléchir à notre place.

Analyser, ce peut être regarder une fleur osciller dans la brise ou observer notre main saisir une pomme et la croquer... mais mieux vaut pour la richesse de l'analyse que ce soit un point de départ et non l'objectif de la réflexion.

C'est ainsi que l'on peut réellement accéder à une conscience élargie, notre fameuse « pleine conscience » : il s'agit de mettre au point une routine auto-hypnotique qui facilite la digestion mentale. Chacun peut décider de la sienne. Comme les métiers créés autour de l'information ne fatiguent guère le corps, elle comportera de préférence une activité physique soutenue mais automatique, de façon à libérer l'esprit. Les phases d'information et de digestion seront séquentielles, car elles mobilisent toutes deux notre entière capacité cérébrale.

Alors, ne suis-je pas revenu faire l'article pour la retraite bouddhiste après l'avoir critiquée ? Celle-ci réalise effectivement la coupure avec l'information — si le règlement le précise —. Mais l'esprit n'a pas besoin d'être reconcentré sur des sensations simples. Elle s'imposent à lui. Elle emplissent l'espace sensoriel libéré des informations, et les rouages corticaux sont libérés pour classer et retraiter les connaissances accumulées, au lieu d'en remplir d'insondables débarras mentaux.

Il s'agit d'une évasion, et non d'une concentration. N'importe quelle activité qui favorise l'isolement ouvre les portes de ces siestes digestives : randonnée, kayak, vélo... N'oubliez pas votre carnet de notes.

*

Le nageur d'illusions

Nous vivons tous chacun dans notre monde imaginaire, dont la cohérence est constamment menacée par la réalité. Devient alors nécessaire une plongée sous nos illusions, pour les rectifier selon des règles dictées par le réel, et regagner un espace spirituel nouvellement décoré. L'habileté du plongeur est meilleure quand il perçoit précisément les parts respectives de l'illusion et du réel dans chacun de nos concepts. Chargeons de cette tâche une persona de notre polyconscience. Son importance lui vaut une écoute attentive dès qu'elle se manifeste. Puis elle se retire, laissant les autres danser leurs rêves, après qu'un accord harmonieux ait permis une action efficace du Moi.

*

Oscillations autour de l'équilibre

L'équilibre auquel on parvient par la réalisation personnelle est admiré et vendu par les positivistes comme une panacée. Une autre vision de la complétion de soi est plus savoureuse et inaccessible : elle s'autorise à goûter à tous les déséquilibres, n'est jamais avare de contrastes.

L'équilibre est dans la vie comme au cirque : admirable les premiers instants, ennuyeux au bout de quelque temps. Heureusement que la sclérose de l'âge nous le rend supportable. Je n'ose imaginer ce qu'il en serait si nous gagnions la vie éternelle. Immortellement verrait-on les vieux se morfondre mortellement. Ils réclameraient de nouveaux jeux du cirque. Sans doute serions-nous effarés de voir les déséquilibres qu'ils finiraient par inventer. Mais qui sommes-nous pour juger de nouveaux dieux ? Tester les déséquilibres est une façon de goûter l'immortalité.

La vie n'est ni un équilibre ni un déséquilibre, mais une oscillation autour de l'équilibre.

Nous y parvenons par la recombinaison polyconsciente.

*

L'amour et la joie nous écartent puissamment de l'équilibre. Ils sont capables de nous emporter bien au-delà des limites de notre anticipation, dans l'étonnement, l'inattendu, le plaisir, mais aussi forcément, selon les aléas, la déception, la dévalorisation, la dépression. Quand nous quittons l'équilibre en effet, nous abandonnons les protections mises en place par notre anticipation. Si nous ne rencontrons qu'amour, joie et plaisir, nous restons déprotégés — vulnérables —. L'échec, si nous parvenons à revenir en arrière, renforce nos défenses, jusqu'à les rendre éventuellement rigides : nous n'osons plus nous aventurer hors des limites que nous indique la raison.

De l'autre côté de l'équilibre surviennent des événements symétriques : chagrin, mélancolie, peur, nous font descendre plus loin que les fonds imaginés au départ, et nous pouvons y trouver une séduction étrange. Toutes les émotions ont une saveur et renforcent *l'être*. Le corps ne fait pas de positivisme ; il n'a pas d'âme. La société, elle, considère comme pathologiques les émotions négatives. L'on arrive plus facilement par ce côté à une situation d'échec, et nous trouvons ici les psy pour donner la main, aider à remblayer les défenses, et tenter de revenir sur l'équilibre.

Les émotions, ainsi, ont un rôle initiateur vital dans la construction et l'évolution de notre psychisme, et en même temps renferment les germes de sa destruction. Le talent d'une personnalité n'est pas de trouver et de rester à son équilibre, mais de posséder d'excellents mécanismes de rétrocontrôle permettant de revenir de ses oscillations hors de l'équilibre.

Nous devinons ici les défauts des psychothérapies : quand elles utilisent des drogues pour ralentir le psychisme, bloquant son évolution ; quand elles interdisent toute incursion dans les émotions négatives, alors que celles-ci sont également constructrices, mais réclament, tout comme les émotions positives, un environnement spécifique et une protection contre les excès ; quand elles s'interdisent de proposer l'amour et la joie, qui ne sont pourtant pas des denrées que l'on trouve dans les supermarchés de nos sociétés policées — d'ailleurs ceux qui, sans autre idée, cherchent là le plaisir, ont tendance à prendre du poids... —.

Les humains pourvus d'un oscillateur d'émotions sont d'une gestion compliquée. Cela fait quelques millénaires que la panconscience s'auto-organise en tentant de réduire les éruptions émotives. Elle est sur le point d'y parvenir, par une connaissance fine de leur chimie. L'humanité est proche

de trouver son équilibre, et de ressembler à un lac gigantesque, calme, huileux, dépourvu de toute vaguelette, plein du *souvenir* de ses vagues, peut-être pour certains le miroir parfait que Dieu attendait. Pourquoi cela a-t-il un parfum effrayant ? Vite, une pilule...

*

Expériences réelles et virtuelles

Lire a un inconvénient : l'expérience n'est pas vécue mais lue. Son résultat va se loger immédiatement dans la bibliothèque de la vie sublimée, sans faire de bien grosses vagues. Tandis que l'expérience *éprouvée* crée un beau désordre, bouscule la raison et la jette parfois à terre, ce dont elle est seule capable quand cette grande conservatrice des idées se trompe.

Les expériences sensorielles en particulier ne devraient pas être si médiatisées. Un exploit sportif, un amour inouï, sont à raconter dans un cercle restreint, que son écho devienne une légende au-delà. Si le résultat d'une expérience est déjà fortement ressenti sans la vivre, vous n'en tirerez aucune intention, seulement une espérance rêveuse et paresseuse.

Les expériences se détachent de l'homme pour se réfugier dans le virtuel, court-circuitant le corps, son éventail de sensations et passant directement par la sublimation. Des processus de digestion, de sélection et d'inscription dans la mémoire sont ainsi ignorés. Ce peut être un avantage ou un inconvénient selon le sujet de l'expérience.

Dans le concept de la polyconscience, c'est probablement un avantage : Elle peut intégrer les expériences médiatisées en créant de nouvelles représentations, de nouveaux héros, et ainsi en « vivre » un bien plus grand nombre que si elle les expérimentait elle-même — une vie n'y suffirait pas —. Leur force, par contre, sera faible, voire éphémère. Elles ne feront souvent que renforcer des représentations existantes. La polyconscience est moins « gouvernée » par ces expériences brèves et variées que par celles réellement vécues. La virtualisation, à l'évidence, réduit l'incidence du hasard sur la diversité des polyconsciences. C'est un avantage individuel, et un désavantage collectif.

Dans le concept de l'entreprise unipersonnelle¹⁵, le virtuel est un inconvénient : il ne crée pas des noyaux d'assurance aussi solides que l'expérience réelle. Bien entendu, tout dépend de la nature de celle-ci. Nous avons sans

15 Cf « Sous acide filozophique »

doute tort de nous inquiéter de la virtualisation de la violence, qui réduit certainement ses manifestations réelles, et si celles-ci augmentent il faut en chercher la cause dans l'accentuation des pressions sociales plutôt que brandir l'épouvantail des jeux violents.

Les expériences positives, elles, devraient être réellement vécues. Car si le virtuel réussit utilement à satisfaire et éteindre des pulsions de violence, il n'est pas souhaitable qu'il ait le même effet sur les pulsions constructives. Si nous voulons être emplis de *décisions*, il faut expérimenter soi-même, par tous les capteurs physiques et mentaux disponibles.

Ici, les deux principes de la polyconscience et de l'entreprise semblent s'opposer dans la réalisation personnelle. Ce n'est vrai que dans une vision transversale et statique de la personnalité. Dans une évolution dynamique de l'individu, la polyconscience n'est pas un outil de premier plan au moment où l'on construit son entreprise personnelle : un adolescent ne doit pas faire les compromis auxquels se résout un adulte : il doit construire ses objectifs et faire preuve d'une diplomatie « agressive » pour y parvenir, sinon il n'agira pas. Un enfant, encore plus tôt, pense que le monde va se plier à sa volonté, *et c'est nécessaire*, sinon comment, sans une telle puissance obstinée, sa volonté future survivrait-elle à toutes les déceptions qui le guettent à l'épreuve du vrai monde ?

La polyconscience est l'outil sophistiqué qui crée d'autres voies pour les objectifs de l'entreprise quand le bélier de la volonté butte en vain sur un obstacle infranchissable. Cependant, il est indispensable que le moteur soit déjà lancé. N'analysez pas vos enfants trop jeunes !

*

Art

Nous vivons tous des conflits permanents de société intérieure. Chez certains pour lesquels la pression est forte, parce que les conflits ne trouvent pas de solution, se produit une extériorisation. Elle peut prendre la forme de l'art. L'art, comme une thérapie verbale, est l'introduction d'une représentation extérieure du conflit polyconscient. Il sert de médiateur, tente de le désenclaver. Son rôle initial est purement personnel ; cependant, par le biais des résonances qu'il produit chez d'autres spectateurs, il peut changer la position sociale et devenir une persona, le Créateur, qui modifie l'équilibre de la polyconscience et l'assainit.

*

Cette sensation de l'artiste de découvrir son oeuvre au fur et à mesure qu'elle prend forme... le sculpteur par exemple se persuade que l'objet ou le personnage existait déjà dans le bois avant qu'il le travaille, qu'il n'a fait

que le dénuder. La polyconscience est encore à l'oeuvre : une persona sensible, pas suffisamment puissante pour représenter le Moi, conjugue ses efforts aux hasards de la matière pour diriger les mains de l'artiste.

Il est nécessaire que le reste de la polyconscience soit un peu en vacances, si bien qu'il existe un état propice à la période créative. Chez les artistes torturés, la persona prend avantage de ces instants pour raconter les conflits terribles dans lesquels elle s'est retrouvée honteusement minoritaire. Le drame prend forme et se raconte aux spectateurs, résonnant dans les cauchemars de leurs propres consciences.

*

Il est facile de regarder vivre la polyconscience chez un scénariste ou un écrivain.

Peut-on penser que les personnages créés dans son histoire ne sont que des représentations tenues à distance de son propre psychisme, pas davantage intégrées à lui que la forme de son nez ?

La forme du nez, d'ailleurs, n'est déjà pas étrangère à notre personnalité. Qu'elle sorte de la norme et elle devient une imperfection dans l'interface qui nous met en relation avec les autres, source de mésentente, tandis que si elle est idéale elle est au contraire élément de construction assuré du psychisme... ce qui peut être dangereux car elle est fragile !

Alors que penser d'une représentation complète d'un autre être humain, hébergée dans la conscience du scénariste et manipulée pour écrire sa vie quotidienne d'une façon entièrement vraisemblable, même quand elle exerce les pires monstruosité ou les plus merveilleux actes de bonté. D'où peuvent naître ces actes, sinon dans les schémas d'une polyconscience ? Les briques de ces personnages y existent. Ce sont les personae. Elles sont recombinaisonnées pour enfanter ces individus imaginaires, mais pas impossibles. On pourrait les croiser dans le monde réel. Ils sont dotés d'une cohérence satisfaisante, même dans leurs délires. Il existe donc dans le cerveau du scénariste des mécanismes mentaux qui sont des miroirs de ces délires. Ils lui semblent suffisamment solides pour qu'un personnage réel, raconté dans son histoire, calque dessus l'intégralité de son comportement. Voici qui représente un peu plus de substance qu'une simple idée passagère.

Comment le scénariste peut-il tenir une telle entité à distance ? S'empêcher d'emprunter à ce comportement puisqu'il semble si cohérent ?

Elle n'est qu'une persona, direz-vous. Cependant l'esprit du scénariste n'est pas une entité indépendante, une sorte de scientifique qui manipulerait prudemment avec des pinces les idées dangereuses. Il est un assemblage de ces personae, qui a déjà abouti, dans chaque contexte rencontré, à une attitude. Les comportements ont été mémorisés et servent de base aux

anticipations et aux attitudes ultérieures. Des recombinaisons sont possibles. Elles sont même permanentes et obligatoires, ne tendant qu'à se figer lentement avec le vieillissement. Une persona peut toujours avoir un nouvel argument à proposer et modifier l'équilibre d'une attitude stéréotypée. Les rencontres avec d'autres polyconsciences sont continuelles ; leurs propres assemblages génèrent des comportements différents, sur des arguments originaux. Ils vont redonner éventuellement du pouvoir à certaines de nos personae, jusque là effacées, et modifier notre propre résultante.

Ainsi le scénariste, ou l'acteur, contient-il le personnage qu'il fait vivre, tout en restant quelqu'un d'autre. Il peut le tenir à distance respectable en le plaçant dans le rôle d'un outil qui rapporte de l'argent, plutôt que comme un modèle de vie, et ainsi ne sembler attacher aucune importance à ce dernier. Mais cela n'est possible que si la composition de son assemblée intérieure est déjà très stable, et n'a rien à faire de l'exemple proposé par ce personnage. Doutons-nous que, vu l'intimité dans laquelle il est situé, l'étanchéité complète soit impossible.

L'écrivain, un individu « normal », est donc équipé pour imaginer toutes les aliénations. Alors que l'aliéné ne peut imaginer un autre comportement que le sien.

Le délire avéré ou la dangerosité d'un individu n'est pas lié à la simple possession d'une persona psychopathique, mais à la pauvreté de la polyconscience, qui ne permet pas une synthèse élaborée, où la persona en question serait un utile agitateur, et non un commandeur.

*

* *

Perspectives

Le défi de l'humanité : *combattre le pouvoir sans y perdre le vouloir*.

La seule voie trouvée jusqu'à présent est l'ascèse. Et la société moderne s'y engage d'une façon très habilement masquée, par l'évolution de la technicité.

Car le technicien est un ascète, qui s'affranchit des sentiments. Sa vie religieuse avec les objets matériels tient lieu de vouloir, bien moins conflictuel que le pouvoir disputé aux congénères puisque les objets ne le réclament pas — encore qu'une vis récalcitrante puisse faire jurer une opinion différente ! —.

Ici encore, nous nous apercevons qu'à force d'entretenir son insatisfaction, l'humanité se déplace toujours sur le meilleur chemin qu'elle puisse imaginer. Nous vivons dans cette contradiction permanente que les critiques et les tiraillements sont tous nécessaires pour nous faire osciller autour du chemin idéal, en qu'en même temps nous y sommes, de ce fait, bien positionnés, et que les protestations devraient s'éteindre. Mais non, elles sont un élément indispensable du processus.

Il nous faudrait donc accueillir simultanément l'idée que tout va mal et que tout va bien. Voilà un paradoxe pour lequel le conteneur polyconscient est bien utile.

*

Placard humain

Je prends le risque de vous paraître bon pour l'asile en vous avouant que pour moi, la polyconscience a bien davantage de substance que l'individu.

Je ne sais pas où l'on peut situer celui-ci, autrement que géographique-ment. L'individu est une construction pratique, administrative, qui permet de fabriquer des cartes d'identité et de numéroter des corps.

En bonne conscience, on devrait lui attribuer tout au plus une adresse. C'est un endroit où se perpétue une fête, plus ou moins agitée, à laquelle en tant que proche vous êtes convié. L'on y découvre une société changeante selon les soirées, renouvelée au fil des années. A l'adolescence, vous y viendrez danser, peloter. Jeune professionnel vous y parlerez affaires.

Et peut-être un jour pourrez-vous y philosopher et découvrir que vous discutiez avec tant d'êtres, et non pas un placard vêtu de peau humaine où tous ont été rangés.

*

Ainsi, également, je me représente les gens comme des immeubles. Etonnant de voir comment, à partir des matériaux de construction disponibles, identiques pour tous, chacun réalise une construction originale et indé-

pendante, logeant moult personae, mais jamais à la même enseigne, brandissant des étendards, confectionnant des maquillages soigneux, avançant de profonds balcons d'empathie, ou au contraire d'une sobriété masquant de riches décors intérieurs.

*

Le Moi, encore, peut être considéré comme une décoration du psychisme. C'est un habillage de l'espace intérieur dont les caractères et la mobilité dépendent beaucoup du nombre de visiteurs, particulièrement ceux dont l'avis compte, qui vont nous laisser leur propre empreinte dans les éléments du décor.

L'autre motif de fixité ou de mobilité de l'atmosphère créée par le Moi est le confort qu'elle apporte aux habitants permanents que sont les instincts. Si le mâle dominant voit sa couche partagée régulièrement, vous ne le ferez pas changer de mobilier. Si la mère de famille a son frigo bien rempli, elle ne bouleversera pas son intérieur en y faisant entrer des inconnus.

Etonnante en fait est la puissance de l'insatisfaction, tempête impétueuse ou alizé permanent, qui pousse certains à chambouler régulièrement la décoration de leur être, tant intérieure qu'extérieure, au point que nous ne savons parfois reconnaître d'extraordinaires mutations du Moi que d'un piteux « Tu as bien changé... »

*

La conscience du Moi est un archaïsme. Neurologiquement, elle est assez bien localisée sur le cerveau primitif axial, le cortex latéral et supérieur étant dédié à la représentation des images et au raisonnement.

Notons au passage que cette conscience de soi est sans doute aussi développée chez de nombreux animaux avec lesquels nous partageons un cerveau primitif assez semblable.

Le Moi archaïque, ancré dans les noyaux d'éveil et les liaisons nerveuses avec les organes essentiels, est fondamental. Nous ne pouvons nous en débarrasser. La vision du Moi comme société de personae distribuées comme des grains de pollen sur un champ de têtes humaines est donc, bien entendu, purement psychologique. Nous voyons là un excellent exemple de l'étendue qui sépare la conscience, encore une fois capable de se théoriser elle-même, et la neurophysiologie si simple, en comparaison, à cartographier.

Tout parent éprouve cette étendue quand il s'efforce, aiguillonné par son brave cerveau primitif, de transformer ses gamètes en rejetons, la partie facile ! tandis que cloner sa conscience dans le réceptacle vierge dont on surveille attentivement la croissance, s'avère tout bonnement impossible. Les traits physiques sont ressemblants, à l'intérieur tout est différent ! et

aucun neurochirurgien esthétique ne semble capable d'y changer quoi que ce soit...

Cette ambiguïté génère une quantité extraordinaire d'insatisfaction au sein de notre espèce, et nous avons vu le rôle de premier plan dévolu à ce moteur. Reliés, les désirs biologiques et ceux de la conscience sont séparés par une distance géographiquement indécélable et psychologiquement énorme, avec des mécanismes complètement différents à chaque extrémité, imposés par la nature d'un côté, réenchantés à notre idée de l'autre.

C'est l'hypothèse sur laquelle se tient la théorie de la polyconscience : le Moi biologique est inamovible, le Moi mental devient un phénomène instinctif, que l'on peut sublimer si nous le désirons, et jusqu'à présent nous ne nous sommes pas privés de le faire pour d'autres instincts. N'hésitez pas à balayer cette théorie comme une mouche importune, ou en faire une vaste scène de théâtre sur laquelle, cette fois, vous pouvez jouer de multiples rôles sans jamais en être prisonnier.

*

La polyconscience conduit directement au transhumanisme

Si nous nous voyons constitués des mêmes briques psychiques que nos congénères, alors les animaux sont pourvus de versions moins évoluées de plans de conscience, qui arrivent à dépasser en fin de maturité ceux de nos plus jeunes enfants, mais restent finalement loin en arrière dans la compétition que nous avons menée avec eux. Comme nous persistons à vivre, entre humains, dans une compétition permanente, nous tendons à les voir comme d'insignifiants perdants ; même notre vision écologique n'est souvent qu'une admiration pour la diversité du vivant et non une reconnaissance d'une biologie consciente. Chez l'homme règne, comme chez l'animal, une gradation de l'importance du vivant selon des nécessités toutes personnelles. Guère de différence entre l'élitisme de l'argent, qui crée chez ses adeptes la notion d'humains de seconde zone, et les prédateurs, qui se ressentent par nécessité alimentaire dominants sur les proies de rencontre.

Que pourrait devenir l'animal si nous étions aussi attentifs à son éducation qu'à celle de nos propres petits ? Question toute théorique bien sûr, car nos enfants sont loin de tous recevoir les soins qu'ils méritent. Des expériences ont été tentées. Ce qui les bride est que nous ne prenons pas la peine d'apprendre le langage de l'animal pour le développer et permettre de grimper des paliers de conscience. On s'est efforcé plutôt de lui apprendre le nôtre, alors qu'il n'est pas conçu pour lui, et comme si notre mode de

pensée n'avait aucun concurrent possible. Malgré tout, nous nous heurterions indubitablement aux limitations biologiques. Si l'on projette de les contourner, c'est ici qu'il faudrait le tenter en premier, avant de s'attaquer à nos propres rêves d'augmentation d'intelligence, une terre inconnue et peut-être dangereuse. Laissons notre imagination décoller vers un monde où, comme celui de David Brin dans sa série « Élévation », les animaux terrestres deviendraient des espèces pensantes évoluées, filleules de l'humanité.

Voici le véritable transhumanisme, le dépassement de nos frontières corporelles, et il faut refuser vigoureusement de prêter ce terme à ceux qui désignent ainsi une cyborgisation de l'homme, une amélioration purement technique peut-être capable de nous affranchir de certaines limitations biologiques, mais qui ne représente en rien une élévation de conscience.

Un bon transhumaniste peut serrer la patte à un chien et avoir peu d'admiration pour un personnage haut placé parce qu'il est grimpé sur la tête de ses congénères. Il reporte son idée du sacré sur la conscience, et il existe un palier de celle-ci où les concepts de carnivore et herbivore n'ont plus la même importance...

*

Philosophie de la mort

S'il existe un concept où notre conscience sensible est en désaccord complet avec les informations de Canal Science, c'est bien celui de notre terminaison. Au cours de notre éveil à la conscience, nous démarrons sans faire la moindre différence entre le temps de la physique et notre temps subjectif — la raison sans aucun doute pour laquelle les jeunes sont dits « inconscients » —. Puis apparaît une démarcation, qui devient une monstrueuse différence d'échelle : le temps physique est incroyablement âgé — davantage, même, que grand-mamie — et le nôtre est un instant-poussière. On peut parler de deux dimensions différentes, l'une inclue par l'autre, mais le genre d'inclusion qui au mieux modifie la couleur d'un diamant de façon insignifiante, sans qu'on ait aucune chance de l'apercevoir.

Notre difficulté avec la mort s'enracine fondamentalement ici : nous ne possédons pas la bonne dimension de temps, ou plutôt on nous l'a volée : nous commençons dans l'infini, et le voici soudainement tout fini.

Les hommes ont construit des modèles extrêmement inventifs pour s'emparer de la mort et lui redonner un visage qu'ils puissent contempler. La

médecine saccage leurs efforts en rendant le micro à une physiologie sans âme et sans issue. Comment la polyconscience, qui ne nécessite pas de s'inscrire en face de métaphysique, peut-elle nous aider ?

D'une part, nos personae existent en des modèles similaires dans d'autres polyconsciences : nous survivons à travers les mythes. D'autre part nous sommes nous-même des personae dans les polyconsciences de nos proches, et c'est ainsi que nous survivons de la façon la plus fidèle bien qu'elle soit plus provisoire.

Nous sommes composés de briques psychiques transmises en héritage d'un bout à l'autre de l'histoire humaine. Ainsi les mélanésien ont-ils eu une magnifique intuition en se désignant support et continuité de leurs ancêtres, placés à leur tour dans la conscience de leurs descendants. On peut même en descendre, croient-ils en disant que les esprits des aïeux résident aussi dans la terre. Décidément, les vers semblent la meilleure espèce candidate à notre réincarnation. Les mélanésien, vous le savez peut-être, considèrent la terre qui les nourrit par l'intermédiaire des ignames comme une extension d'eux-mêmes ; il n'est donc pas surprenant qu'ils y fassent résider leurs ancêtres — ça aère un peu la tête —. Ils sont ainsi les précurseurs de la vision systémique de l'écologie humaine, adoptée par une proportion croissante de scientifiques.

Les deux articles suivants, écrits par des personae différentes, détaillent la philosophie polyconsciente de la mort :

*

La légende du Moi

Dans la peur de disparaître définitivement s'exercent deux sentiments : D'une part le dépit de ne plus *éprouver*. Nous sommes drogués aux sensations, tellement éphémères, fortes, fragiles et variées qu'il faut être sérieusement isolé pour croire que l'on a tout ressenti — et peut-être est-ce une auto-défense des vieux de rechercher l'isolement, pour diminuer la déception de la fin prochaine en se sevrant des émotions vives nées de la proximité des congénères —. Cette part est la plus biologique dans notre appréhension de la mort. Notre moteur instinctif, animé d'un mouvement perpétuel, voit arriver la pénurie du carburant-plaisir synthétisé par les émotions. Il refuse de considérer une cessation d'activité, pour laquelle il n'a pas été programmé.

L'autre part est également liée à l'instinct de conservation, mais dans sa version sublimée par l'élévation de notre conscience : quelle trace allons-nous laisser sur cette Terre ? Qui se souviendra de nous ? Quelle utilité au-

ra eu notre existence — ou « quelle signification » pour les plus métaphysiciens — ?

Une réponse simple est toujours la croyance en une existence au-delà du décès physique. Trop simple peut-être... La question est reportée : à quoi sert la vie éternelle ? La science nous montre plus nus, écarte temporairement le voile des illusions, découvre une réalité glaciale, inhumaine. Les croyances reviennent parce qu'elles sont nécessaires, thérapeutiques. La philosophie s'en tire par une pirouette : chacun doit trouver sa réponse. Résignation ? Notre instinct s'y oppose. Nous ne pouvons laisser la question existentielle sans réponse. Nous préférons *croire* dans l'une d'elles, et bataillons fermement contre les idées qui la menacent. Ainsi, pour réduire cette part de notre crainte de la mort, il semble qu'il vaille mieux rétrécir sa conscience que l'affûter.

L'issue proposée dans « Sous acide », est basée sur le concept de polyconscience. La sensation du Moi est superficielle. Le Moi est le masque que nous présentons à l'environnement. Difficile de définir ce qui fait son caractère unique sans séparer ses composants — ou *personae* —, leurs relations, leurs racines mythiques et récentes. Il s'agit de notre société intérieure et son Histoire, qui démarre par une reconstitution embryologique de l'ensemble de l'évolution humaine, à laquelle vient s'ajouter, après la naissance, une variété toujours plus invraisemblable de stimulations environnementales nouvelles. Nous sommes une sorte de bottin en réduction de l'humanité, dont les pages seraient ornées, pour certains noms, de publicités particulièrement vives. C'est l'ensemble de ces « vedettes » qui forme notre individualité unique. Ce Moi qui cherche à se préserver ne peut pas se définir sans ses parties.

Or c'est là le point essentiel : les *personae* sont universelles, et sans doute aussi éternelles que l'espèce. Nous survivons, à travers toute l'étendue temporelle de l'humanité, par ces parties que nous avons en commun avec nos aïeux et nos descendants. La seule chose qui peut être perdue est l'histoire de leur assemblage, qui a cette précision d'un modèle unique : nous. Alors... qu'attendez-vous pour écrire cette histoire, *la légende de votre Moi* ?

*

Dans la décomposition du Moi disparaît la décomposition finale

Le Moi auquel nous sommes identifiés est un amalgame complexe d'afflux sensoriels permanents, reflets de notre environnement, d'un traitement analytique sophistiqué, faisant intervenir plusieurs angles de vue — les *personae* —, d'une confrontation avec les expériences mémorisées — la jurisprudence —, et d'agissements, qui vont eux-mêmes modifier l'environ-

nement et créer de nouvelles informations sensorielles. Le système tourne en boucle et s'auto-transforme du début à la fin d'une vie. Qu'espérons-nous sauver de la mort ? La totalité de l'amalgame ? D'accord ; mais il change incessamment, et nous n'en gardons que de pâles copies en souvenir.

Bien que nous soyons fier de la finesse de notre intellect face à, par exemple, un chien qui attend stupidement une friandise en remuant la queue, la plupart d'entre nous n'aurons pas leur conscience conservée dans des oeuvres complètes, et ce que nous regrettons dans la mort est exactement la même chose que le chien : la perte de la possibilité *d'éprouver*.

C'est la fin de la connexion entre nos sensations et la conscience qui l'interprète, qui semble terrible. Personne en effet ne s'enthousiasme à l'idée d'une vie éternelle sous forme de cerveau conservé dans un bocal et continuant à y penser.

La polyconscience est un concept attirant ; certains d'entre vous seront séduits par la perspective que leurs personae survivent d'un bout à l'autre de l'histoire humaine ; mais, tout de même, ce n'est pas comme se sentir « Moi ».

C'est bien cela : se sentir « moi ». Nous comprenons la mort, finalement, comme une perte de connexion entre la conscience du Moi et les sensations. Que le Moi ou ses parties survivent isolément, est déjà une mort. Quant à la survivance d'un corps quitté par son esprit...

La définition de la mort n'est plus alors si monolithique, si clinique. Le critère médical d'électro-encéphalogramme plat est pratique comme un passeport, pour passer la frontière de la morgue, mais il est loin de satisfaire l'appréciation détaillée de notre propre disparition, quand nous avons l'impression de l'avoir vue démarrer bien des années plus tôt, parce que nous avons perdu un être cher, l'usage des deux jambes, ou une partie de nos facultés mentales.

Toute perte de sensations importantes est une mutilation. Une mutilation est une portion de mort, car elle nous coupe définitivement de ces sensations. L'amalgame que nous définissons comme Moi est amputé d'un organe, se régénère parfois, ou ne guérit pas.

Prend ici tout son sens l'image que nous souffrons mille morts.

Tout ceci a un côté dramatique, je m'en excuse. Mais maintenant : « mille morts » ne donne-t-il pas moins d'importance à chacune que *la* Mort ?

La seule chose qui rend la mort tranquille à un vieillard est l'impression qu'il est déjà, à la fin, mort à 99%. Le 1% qui reste ne vaut pas tant d'efforts.

La médecine est venue mettre un grand coup de pied dans cette philosophie naturelle en affirmant qu'on pouvait être, centenaire, vivant à 100%. Du coup on a l'impression de beaucoup perdre...

La médecine, de surcroît, a fortement déconsidéré l'avenir métaphysique que l'on pouvait espérer à l'âme défunte du Moi. Au total, la médecine moderne aggrave sérieusement la frustration qui entoure notre fin : tous ces investissements pour garder un corps et un mental potables, et du jour au lendemain ce capital finit en nourriture pour les vers, avec l'âme tout juste capable d'épicer un beau discours funèbre ?

Ne soyons pas étonnés que certains réveillent leur foi en la réincarnation, avec une effronterie manifeste en cette ère de science toute-puissante.

La philosophie de la mort que l'on peut tirer de la polyconscience est celle-ci : mille morts débouchent sur mille transformations, qui n'ont rien de métaphysique, et je suis curieux de voir celles qui m'attendent encore. Les sensations nourrissent l'édifice psychique sans être une fin en soi. Quand ma polyconscience aura consommé toutes ses sensations, peut-être laissera-t-elle un squelette plus inaltérable que celui de mon corps sensible, surtout si cette conscience s'est emparée du Temps lui-même¹⁶.

*

Enseignements de l'Histoire

Prévoir le futur en se fondant sur la connaissance du passé avait une certaine valeur quand l'interaction de l'homme avec son environnement suivait une évolution paresseuse. A présent qu'il change son univers à une vitesse exponentielle — et se fait changer physiquement par lui —, les modifications du support de sa pensée, le cerveau, ne sont plus un facteur négligeable. Elles peuvent anéantir tout enseignement du passé pour deviner l'avenir.

*

Le désir féroce d'imaginer être maître de son environnement explique de nombreux paradoxes humains. Dans les populations primitives, la conscience de soi ne s'est pas encore extraite de l'environnement et pousse à voir en soi-même le responsable des catastrophes naturelles. Par exemple une éruption volcanique donne naissance à une légende stéréotypée : un homme ou une femme a déplu à un dieu irritable qui tente de noyer les

¹⁶ Cf « La Structure » dans « Sous acide filozophique »

bipèdes insignifiants sous la lave avant qu'un autre, attiré par leurs supplications, ne les sauve. Les hommes préfèrent se déclarer responsables de la catastrophe, même s'ils ne sont pas coupables, plutôt qu'en laisser l'initiative à un univers glacial et hasardeux. Une *explication* nous sauve, pourvu qu'elle nous garde une parcelle de divinité, qu'elle tienne à distance l'idée que nous ne soyons qu'un petit paquet de gènes avides de se répliquer, baloté par des improbabilités quantiques.

Athéisme et fatalisme sont apparus avec le développement de la connaissance. En même temps, l'homme n'y a-t-il pas perdu un gigantesque élan... celui justement de penser qu'il pouvait être maître de son environnement ? Le savoir progresse exponentiellement, parce qu'il diffuse par des pores innombrables entre des esprits qui ne le sont pas moins. Inquiétude : cette profusion ne cacherait-elle pas une diminution des *volontés* ?

*

Consciences artificielles

Il sera possible de simuler la pensée dans un proche avenir, par la reproduction de la complexité d'un réseau neuronal.

Nous verrons une photographie figée. Beaucoup plus ardu sera de simuler son *évolution*.

*

Evolution naturelle

L'évolution biologique, qui a fini par produire notre étonnante espèce pensante, est à présent un frein à cette progression. La succession inéluctable des générations par le vieillissement et la mort a sélectionné et affiné un édifice biologique complexe. Mais elle empêche désormais le développement de la pensée : chaque nouvel esprit doit tout réapprendre, tout lentement éprouver puis se défaire de la tyrannie des émotions, tandis que les penseurs émérites voient leurs idées se ralentir et s'abrutir avec l'âge, ne laissant qu'une empreinte bien grossière sur le papier.

Qu'auraient pu faire de grands esprits restés perçants et mobiles, ayant enfin réussi à s'affranchir de considérations de pouvoir, sur trois ou quatre cent ans ?

*

Une autre question insidieuse du Pr Helmoult Schmoult : doit-on inclure notre flore bactérienne dans la polyconscience ? Ou encore : doit-on discuter avec nos Enterocoli sur le siège des toilettes ?

Il est certain que « l'Homme Polyconscient » sera incomplet sans raconter la question existentielle vue d'une bactérie, son quotidien putride, ses vacances dans l'iléon, moins pollué que le caecum, son aventure aux portes

de l'estomac, milieu aussi hostile qu'Hiroshima après la bombe, où ne survivent que les « irradiés » : les Helicobacter.

La fin de la vie « enterrestre » de notre bactérie survient lors du passage à travers l'anus, une brûlure par la lumière divine, tandis que les vautours — les mouches — viennent se repaître de la dépouille à la surface de l'étron mortuaire.

*

La polyconscience est l'antithèse de la volonté de puissance nietzschéenne. Selon cette dernière, pour fabriquer un homme de pouvoir, il faut élaguer les branches discordantes, qui pourraient affaiblir le feu central. C'est une *amputation* de la polyconscience. Nous devons admettre qu'il s'agit d'une méthode remarquablement efficace dans un monde d'êtres monoconscients ; entre eux, les rapports de pouvoir ne peuvent être dirigés que par une puissance supérieure. L'inconvénient de l'« externalisation » des conflits est... la guerre, qui fut une compagne habituelle de l'homme tout au long de son destin, et certainement l'un des moteurs les plus vigoureux de son évolution. Permettons-nous d'espérer, pour le confort de nos descendants, que dans un monde polyconscient ces guerres deviennent internalisées, ce qui ne veut pas dire arrêtées : les conflits gardent leur productivité dans la société intérieure, du moins tant qu'ils y trouvent des résolutions.

Ne reculons pas devant les conflits personnels, au contraire, c'est la source de notre évolution intérieure. Ce qui doit être évité est l'enterrement dans une guerre de tranchées. Si l'on peut oser cette comparaison, 14-18 a tué énormément de monde de part et d'autre des tranchées sans rien apporter de nouveau que des canons plus efficaces pour l'épisode suivant ; tandis que 39-45 et sa lutte ouverte entre idéaux a bouleversé efficacement les esprits.

D'autres conflits sont inévitables — doit-on dire nécessaire ? — sauf si l'humanité franchit ce palier de conscience et transforme radicalement sa façon de progresser.

*

Liberté ?

L'idée de notre liberté, que vous avez senti s'étioler, pour le moins, au fil de ce livre, peut reposer sur la notion de *porosité*.

Les représentations de la polyconscience nous enferment. Réduites à quelques schémas simples et immuables, elles font les psycho-rigides. Elles nous sont cependant nécessaires, sinon nous ne pourrions appréhender la réalité, et si notre esprit ne les hiérarchisait pas nous serions incapables de décision, portés par une succession d'influences non coordonnées comme une bouteille en plastique errant au gré des courants marins.

Les progrès de notre conscience sont suspendus à cette société intérieure inégalitaire et conflictuelle. En permanence, nous glorifions des idées et en assassinons d'autres. Ce monde diabolique que chacun d'entre nous renferme, rend très difficile de concevoir une société extérieure juste et épanouissante sans qu'elle soit amputée, d'une façon ou d'une autre, de tout ce qui semble indésirable aux gouvernements — dictatures souvent — des polyconsciences. En effet, même chez ceux qui se sentent en paix avec eux-mêmes, et ne se reconnaissent pas dans l'univers sauvage que nous avons dépeint, quelles branches d'eux-mêmes ont-ils élagué pour parvenir à cet équilibre ? Quels instincts malvenus ont-ils enfoui ? La résultante est-elle un être libre, épanoui, ou *resserré* ?

La porosité de la polyconscience, qui laisse entrer toutes les nouvelles idées, se rapproche davantage de la liberté. Mais vous savez quoi objecter : quelles traces indélébiles ces idées vont-elles laisser ? Quel intérêt à risquer une telle empreinte si elles sont saugrenues, immorales, mensongères ? N'est-il pas stupide de les laisser pénétrer dans une polyconscience immature, celle d'un enfant ?

Ces objections sont justes, et nous devons en conclure qu'il nous faut désacraliser l'idée de liberté. Elle ne fait pas partie de nos rouages psychiques. Tous ceux qui en font leur idéal finissent par réaliser, s'ils sont vraiment libres, qu'elle devrait rester un idéal, non chercher à être réalisée.

Parvenir à cette déception terrible, à l'âge adulte, produit fréquemment un choc et un reflux : la polyconscience se clôture, devient parfois un camp retranché. L'erreur réside dans la liberté vue comme un absolu, plutôt qu'une valeur dynamique. La liberté peut couler à tout âge ; cependant il ne faut pas ouvrir le robinet à fond dans l'enfance, et il est dommage de le refermer, déçu et renfrogné, à la maturité, parce que l'on n'a pas vu sortir les savoureux élixirs espérés.

La porosité polyconsciente envers les nouvelles personae et leurs idées dérangeantes devrait être, d'autant plus grande que le noyau directeur a acquis une grande respectabilité. Et c'est bien ce qui survient en réalité. Les personnages les plus ouverts sont aussi, toujours, ceux qui semblent les plus assurés.

Nous devons en conclure, à l'inverse, qu'une polyconscience rigide, close, est avant tout un noyau peu confiant dans sa force, éprouvé par de vieux conflits, incertain de sortir vainqueur du prochain. La liberté n'est pas permise à ces esprits, parce qu'elle menace leur intégrité.

La liberté, alors, serait d'accepter de devenir autre chose que l'actuel soi-même ? Il n'est pas surprenant que nous y réfléchissions à deux fois avant d'entreprendre un acte aussi désespéré...

Bien rares, en réalité, sont ceux qui s'inquiètent de changer. Il semble exister une sorte de confiance spontanée, au sein de la conscience, dans le fait que le changement va forcément nous améliorer. Nous passons d'un Moi à l'autre avec flegme, et il reste assez peu de traces du précédent, rien qui soit suffisamment *étendu* en tout cas pour que nous puissions établir une comparaison profonde avec le Moi présent. Nous n'avons pas les moyens mentaux de juxtaposer deux polyconsciences. Tout au plus pouvons-nous exhumer des *souvenirs*, anciennes associations entre événements et sentiments, ouvertures fugaces sur notre Moi de l'époque.

Une telle confiance dans le devenir du Moi est probablement l'écume de l'instinct de conservation, qui ne pourrait opérer sur une conscience dévalorisée. Celle-ci se réajuste constamment après les espoirs déçus en réintroduisant de nouvelles espérances. Elle est si évanescence, si mutante, que l'on voit mal comment elle pourrait héberger une sensation stable du Soi.

Le Soi rampe plus profond. Dans un mauvais jour, j'ai décrit ainsi cette définition du Moi à laquelle on arrive par la neurophysiologie ; c'est bien sûr une vilaine moquerie de Sigmund :

Le Moi est Ça : une pieuvre primitive et instinctive aux filaments profondément incrustés dans la chair, qui traîne, enfermée dans une cage, une conscience métamorphe et volage, affairée à d'incessants tours de magie pour transformer sa hideuse maîtresse en être radieux.

C'est pour cette raison que j'ai promulgué la dissolution du Moi classique, pour la remplacer par l'assemblée polyconsciente, dotée, vous l'avouerez, d'une certaine prestance... et seule capable d'ouvrir sa cage ?

*

* *

Finalemment

Notre humanité peut être vue comme un vaste chaudron de pâte à modeler, composée de gènes, de mèmes¹⁷ et de personae, où naissent en permanence des bulles de pâte, qui prennent lentement forme humaine, s'animent, se touchent, fabriquent d'autres bulles, et s'effondrent finalement pour réintégrer le bain animé de lents mouvements de convection.

*

Où nous mène la polyconscience au sujet des questions existentielles ? Quel avenir nous promet-elle dans la société actuelle ? Faut-il la répandre, l'éduquer, ou conserver des « variétés » de caractères monoconscients, heureux de l'être, très spécialisés dans leur domaine ?

Quelle est la part, dans les réponses à ces questions, de l'intérêt individuel et du collectif ? L'Homme, même s'il a intégré la panconscience dans son psychisme, est-il capable de la faire cohabiter en toute justice avec son intérêt personnel ? Selon quelles règles ?

Tout un avenir d'interrogations que je suis certain de n'être pas le seul à construire. Si votre intérêt est éveillé, il y aura une suite.

Ce que l'on peut dire avec certitude, est que la société favorisant le mélange harmonieux des niveaux de conscience n'est pas celle d'aujourd'hui. Mais il semble, d'un autre côté, que les sociétés conflictuelles soient les plus dynamiques. Le psychisme de l'homme montrant dans ses processus sous-conscients eux-mêmes confrontation jugement et domination, une société débarrassée des épreuves et conflits lui permet-elle de rester pleinement humain ? Ce n'est pas le prospectus d'un club sado-maso mais une question neurophysiologique.

Comment, alors, favoriser cette galopade coléreuse et enthousiaste de notre espèce dans toutes les directions, exceptée celle de l'obscurantisme, sans la tyranniser de nos intentions directrices ?

*

¹⁷ Les mèmes sont les équivalents des gènes pour la transmission des schémas culturels entre générations. Si les gènes sont bien observables comme conteneurs de matériel héréditaire, les mèmes sont des concepts de « lettres de comportement » que les individus se transmettent par la vie sociale. Les personae pourraient être vues comme des formes évoluées de mèmes. Il existe pourtant une différence de conception profonde : les mèmes sont des messages circulant entre les Moi individuels, qu'ils modifient, tandis que les personae sont réellement des portions de personnalité, dont la réunion et la somme des interactions passées forme le Moi.

La polyconscience expose-t-elle au solipsisme ?

Voici sans doute l'inquiétude la plus légitime au sujet de cette théorie, d'autant que, nous l'avons vu, la conscience peut choisir de fonctionner selon la théorie qu'elle adopte, quelle que soit sa justesse d'un point de vue extérieur à elle.

Si l'on acquiert la sensation d'être une société intérieure, capable d'auto-contemplation, ne devient-elle pas suffisante à elle-même, à partir d'un certain degré de richesse ? Ne risque-t-on pas de finir dans un narcissisme caricatural, d'être en quelque sorte en train d'assister au spectacle le plus passionnant, celui de soi-même, au détriment de tous les autres. Même quand l'égoïsme est dissimulé derrière les épais rideaux de la sollicitude pour autrui, peut-il résister à la tentation de rapprocher ces Autres dans l'intimité de la polyconscience ?

La dispersion de la polyconscience favoriserait le repli sur soi et l'indifférence aux affaires de l'humanité, pourrait-on craindre. D'ailleurs ceux qui prétendent accéder à la « pleine conscience » ne semblent-ils pas atteints de maladie érémitique, isolés des jours entiers par la méditation ?

Je me suis demandé si, en développant la théorie polyconsciente, je n'allais pas en influencer mon propre comportement et me couper des êtres qui me sont chers. Ces inquiétudes n'avaient pas de réponse satisfaisante au début, et ma polyconscience se bagarrait, la partie trouveuse et ambitieuse pointant les avantages de ce mode de pensée, tandis que la sensible anticipait les inconvénients.

Puis le conflit s'est dissout, comme toujours, à l'arrivée de cette persona terrifiante, le Philosophe, armé de sa lance d'acide, qui s'est mis à déconstruire les barricades sur lesquelles les autres étaient juchés.

Dans son arrosage étaient incluses deux interrogations irritantes :

Prenons l'histoire d'une mère très attachée à son enfant — ce pourrait être l'histoire de n'importe quelle liaison tenace —. Quand le lien se distend et finit par se rompre, les conséquences pour la mère ne sont pas toujours favorables. Certaines ne s'en remettent pas. Le risque de dépression semble proportionnel à la rapidité de la séparation : élevé pour un départ inopiné et définitif, dans le pire des cas un décès brutal, faible si l'enfant visite toujours souvent sa mère.

En polyconscience ces conséquences sont superposables à la facilité avec laquelle une persona du fils s'est installée dans l'esprit de la mère, et son degré d'élaboration. Si la représentation est sophistiquée et que la mère

s'éprouve polyconsciente, la séparation est aisée : l'enfant survit en elle. Si la mère est monoconsciente et place sa société à l'extérieur d'elle, la disparition du fils crée un vide traumatisant, qu'elle n'arrive pas toujours à combler.

Avec cet exemple, nous voyons que l'égoïsme perd sa signification en polyconscience. Il n'a de réalité et d'effets moraux que pour une personne monoconsciente. Le souci des congénères — définis par les occupants d'enveloppes corporelles différentes — n'est pas pour un polyconscient de lutter contre l'égoïsme, mais de favoriser la panconscience, c'est-à-dire la fraction de lui-même qui se préoccupe de l'environnement social et du confort qu'il apporte à tous — si ce polyconscient a la même tradition morale que vous et moi —.

L'intégration de la persona d'un être proche est une protection pour la conscience, et une sauvegarde de cet être qui, d'un certain angle, est particulièrement positive : « Je veux te conserver en moi, et parce que tu m'importes, je veux que ta représentation soit la plus complète et la plus fidèle possible ».

Au contraire, une monoconscience qui refuse de laisser partir un proche est animée d'un sentiment propriétaire : « *je* ne peux pas me passer de toi ». Cette attitude est finalement un égoïsme négatif, si l'on adopte ce critère « égoïsme » propre aux monoconsciences.

La deuxième interrogation sur laquelle nous pouvons réfléchir est : qu'est-ce que la conscience individuelle ?

Cette question n'est pas là pour reprendre celle de la réalité de la polyconscience. Peu importe la théorie de la conscience que nous utilisons. Revenons par exemple sur la plus communément admise, c'est-à-dire que la forme essentielle de la conscience est le Moi, et que celui-ci est parasité par des excroissances obscures, que l'on peut appeler, selon son goût, des rêves, des influences métaphysiques, une âme divine, ou le Ça et le Surmoi freudiens.

Qu'est-ce qui définit une conscience particulière et la façon dont elle va, différemment d'une autre, *éprouver* les choses ?

Pour bien comprendre le sens de ma question, je vous encourage à lire une excellente nouvelle de Greg Egan, « Plus près de toi », incluse dans le non moins passionnant recueil « [Axiomatique](#) », une mine de sujets philosophiques sur l'avenir de l'humain. Michael, le personnage principal de « Plus près de toi », est obsédé par l'idée de savoir comment sa compagne

Sian ressent les choses. La technologie permettant de changer de corps, Sian et lui échangent temporairement les leurs. Mais cela ne répond pas à sa question : c'est sa propre conscience qui vit dans le corps de Sian, sans toujours savoir ce qu'éprouvait Sian dans les mêmes circonstances. Comme les êtres de ce futur n'ont plus de cerveau biologique, mais un cristal qui en reproduit le fonctionnement sans risque de se dégrader, un scientifique imagine faire un mélange progressif de deux personnalités jusqu'à ce qu'elles fusionnent. Ainsi elles sont sensées percevoir le mode de vue de l'autre sans abandonner le leur.

L'histoire est une anticipation étonnante, peut-être un jour technologiquement possible. Cependant elle part d'un postulat : que la conscience soit indépendante des éléments qui la génère. L'idée est sans doute *conceptuellement* impossible.

Nous n'entendons pas, par éléments de la conscience, son support physique : un modèle numérique suffisamment sophistiqué peut certainement faire le boulot d'un écheveau de neurones ; les influences des glandes et toutes les entrées sensorielles peuvent être simulées. Cela ne suffira pas à mimer une personnalité, à moins que le modèle réussisse à reproduire l'intégralité des traces que le fonctionnement de la conscience a déjà laissé sur son support physique. Ardu. Ainsi l'idée qu'une conscience puisse découvrir comment une autre perçoit les choses en s'installant dans son empreinte, comme l'espère Michael, peut sembler vraisemblable.

Elle ne l'est pas. La perception spécifique d'une conscience dépendant des milliards d'évènements antérieurs qui l'ont façonnée, *elle est*, à chaque instant, cet ensemble d'interactions passées, additionné à l'état présent du support physique. Elle est différente l'instant d'après et, comme le montre judicieusement Greg Egan à la fin de sa nouvelle, elle est transformée par l'expérience de mimer le fonctionnement d'une autre.

Impossible donc d'éprouver comme une conscience étrangère puisque cela reviendrait à être cette conscience étrangère. Tout juste peut-on utiliser un moteur de comparaison, comme si l'on évaluait deux modèles différents de caméscopes : quelle est la fidélité des images de chacun, quelle est leur durée de vie, les possibilités de montage, de trucage, de stockage, le film sera-t-il populaire auprès des proches ou leur semblera-t-il fade ?

Ce travail de comparaison, c'est bien ce que nous effectuons en permanence. Pour disposer des références de chaque modèle, nous construisons des représentations, puis en faisons le banc d'essai. Nous avançons ainsi

au fil de la réalisation personnelle, intégrant de nouvelles fonctions, stabilisant notre équilibre, nous débarrassant des gadgets inutiles.

Seul défaut, dans l'opinion de certains : le contrat d'entretien ne s'étend pas au-delà d'une centaine d'années, et encore, dans les dernières décennies, aurait-on quelques plaintes à formuler...

Aurais-je noyé notre question initiale, à savoir si le polyconscient est solip-siste, sans y répondre ? Pas exactement. Voyez qu'il s'agit en fait, non pas d'une problématique psychologique et morale, mais véritablement philo-sophique.

Or la philosophie, comme chacun sait, est une imposture, puisque l'on peut y choisir la réponse qui nous arrange ;-) Les philosophes, conscients du problème, se restreignent prudemment à dire que l'important est de se poser les questions.

Vous voici livré à vous-même pour juger la polyconscience, et si le vide vous effraie, je vous encourage vivement à reculer. Si vous persistez, veuillez signer ici que vous déchargez l'auteur de toute responsabilité...

*

* *